

9ème Année - No. 10

Octobre 1945

**REVUE DES  
CONFÉRENCES  
FRANÇAISES  
EN ORIENT**



**DANS CE NUMÉRO :**

*Conférences de :*

**Charles Lucet, Vladimir Vikentiev,  
Th. Michael.**

*Articles de :*

**André Rousseaux, Pierre Descaves,  
Jean-Edouard Goby,  
et "La Vie Spirituelle en France".**



# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

3, Rue Soliman Pacha, Le Caire (Egypte). Téléphone 50852 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN — Administrateur : ERNEST DELORO

Abonnements : un an (12 numéros) : Egypte P.T. 120 ; Etranger P.T. 130

9ème ANNÉE — No. 10

Octobre 1945

## PARIS DE BALZAC A ARAGON

Conférence de  
**M. Charles Lucet**

Secrétaire d'Ambassade

Faite à Istanbul, à l' "Union Française", le 27 mars 1945.

Messieurs,  
Mesdames,

Les précautions oratoires conviennent mal au discours français de ce jour. Néanmoins, au seuil de ces propos, je sens bien que je dois à mes auditeurs quelques éclaircissements. Mon dessein est de vous parler de «Paris, de Balzac à Aragon». Or, de l'un à l'autre, c'est-à-dire de 1840 à 1940, au cours d'un siècle d'histoire littéraire qui mène du romantisme au post-surréalisme, il ne s'est probablement pas trouvé un seul auteur français qui n'ait parlé de Paris; bien mieux, qui n'ait fait de Paris le centre même de ses méditations, le cadre de son plus cher souci. Pas un seul qui, comme Aragon, n'eût pu dire:

*J'ai plus parlé de toi, Paris,  
que de moi-même,  
Et plus qu'en mon soleil en toi,  
Paris, j'ai cru.*



M. CHARLES LUCET.

Ma conférence sera donc incomplète: elle doit, elle veut l'être. Elle ne traitera pas du développement urbain de la ville; elle ne sera pas non plus une pittoresque enquête parmi de vieux papiers, de vieilles maisons. Mon dessein, par contre, sera servi si j'ai pu fixer devant vous les mouvements d'âme, les terreurs ou les rêves qu'ont entretenus certaines natures privilégiées en face de cette chose monstrueuse et nouvelle qu'est la grande ville. Il flotte sur Paris plus que sur toute autre ville au monde, sur ses Palais, sur ses mansardes, sur ses eaux-vives, sur ses jardins, une aura de mystère qui, au plein sens des mots, constitue «la magie parisienne». Nul, sauf Stendhal qui ignore tout de la magie, n'a échappé à ce charme ni n'a su résister à cette religieuse

épouvante qui se dégage de ses pierres, de ses avenues et de ses souvenirs. Je vous convie donc, en reprenant le mot de M. Roger Caillouis, à l'étude d'un «Mythe moderne: Paris», et le sous-titre de ma conférence pourrait être: «Le Poète devant la ville».

\*  
\*\*

En 1940, date où s'épanouissent les lignes directrices du romantisme, il y a longtemps que Paris est la grand'ville, mais il n'y a que cinquante ans qu'elle est redevenue capitale. Détrônée par Versailles depuis la Fronde, Paris a pris sa revanche à une date précise: le 6 Octobre 1789, jour où, en les houspillant quelque peu, trico-teuses et sans-culottes ramenèrent aux Tuileries «le boulanger, la boulangère et le petit mitron». Pendant les dix premières années de son pouvoir reconquis, le bon peuple parisien abusa, d'ailleurs, quelque peu de sa victoire. La Terreur ne fut pas une hécatombe, et nous avons connu de plus beaux massacres. Pourtant, la place Louis XV s'orna quelque temps de cette guillotine que les contemporains appelaient la lanterne, et qui leur paraissait être le dernier mot des supplices humanitaires. Pendant dix ans, Paris eut peur, et son élite se terra. Cinquante ans plus tard, l'atmosphère de la ville restait encore imprégnée des frayeurs révolutionnaires, de la conviction en la toute puissance des Sociétés Secrètes et de la croyance en la vie mystérieuse et grouillante qui circule dans les souterrains de la grande ville. Le souvenir d'une époque où un roi avait perdu la vie contribuera à la formation du mythe romantique dans lequel les mots «terreur» — «Mystères» — «Paris» deviennent presque synonymes, sous l'effet d'une étrange transubstantiation magique.

De plus, le Paris du début du siècle était devenu impie. Il avait laissé avant Thermidor profaner ses églises, et la Déesse Raison avait cherché à détrôner la Vierge de son Domaine du bord de l'eau. Dans le premier quart du XIXème siècle, ce ne furent du haut de la chaire qu'imprécations et malédictions contre la cité sacrilège et corrompue, l'hydre du mal toujours renaissant. L'éloquence sacrée a donné naissance à la légende de Paris, «ville du Péché», Paris «Babylone moderne», et l'écho s'en retrouve dans la littérature la plus populaire. M. Caillouis a relevé ce passage significatif d'un roman de l'époque «le Club des Valets de Cœur»: «O Paris, Paris, dit un des personnages, tu es la vraie Babylone, le vrai champ de bataille des intelligences, le vrai temple où le mal a son culte et ses pontifes. et je crois que le souffle de l'archange des ténèbres passe éternellement sur toi comme les brises sur l'infini des mers.» Nous verrons quel parti Lautréamont tira de cette diabolique conviction.

Paris capitale des terreurs, Paris capitale des péchés, mais, à l'époque romantique, Paris c'est aussi et surtout la capitale des richesses et des pouvoirs. «La France au XIXème siècle», dit Balzac dans la «Muse du Département», est partagée en deux grandes zones: Paris et la Province: la

*Province jalouse de Paris — Paris ne pensant à la Province que pour lui demander de l'argent.* Et, en fait, tout l'argent de la France est drainé vers Paris. En 1840, le capitalisme naît, et ses assises sont sur la Seine. Les chemins de fer en construction convergent tous sur Paris, et toute la vie économique de la France dépend de sa Bourse, de ses banques et de ses grands magasins. Il n'est qu'à Paris où l'on puisse faire fortune; rester en Province, c'est se condamner à végéter sans espoir et sans gloire; et bientôt, de tous côtés, se pressent vers la ville ces petits provinciaux qui, de Balzac à Ramuz, de Stendhal à Barrès, viennent, le cœur battant, armés de leurs parapluies et de leurs sabots, et portant dans un foulard tout leur bien et toutes leurs espérances, défier la Cité qui signifie Puissance, celle qu'un soir d'exaltation, du haut de la colline de Montmartre, Rastignac jura de mâter dans le géant corps à corps de l'homme et de la ville.

Terrible, impie, puissant, Paris en 1840 a aussi trouvé sa forme et sa ceinture d'être vivant. M. Thiers, au cours de la panique de l'été 1840, l'a doté d'une ligne de redoutables fortifications que couronne vers l'ouest la forteresse du Mont Valérien. Paris est encore à l'aise dans cette vaste carapace, mais il connaît dès lors ses limites, son ventre un peu plat vers le sud et la rive gauche, son exubérante rotondité au nord et à l'ouest jusqu'aux collines de Chaillot et au promontoire du Mont des Martyrs. Les mamelons verts des fortifications n'étaient pas encore les chers «fortifs» de notre enfance, aux papiers sales et aux couples débraillés. C'étaient de beaux, de solides remparts flanqués de vrais fossés que ne frangeait encore aucune zone interlope. Mais, à l'intérieur de ce réseau moderne de fortins et de tourelles, Paris lui-même n'avait pas beaucoup changé depuis le Moyen Age. C'était toujours le même informe amas de maisons en bordure de Seine; aucun grand boulevard n'avait été percé, et le Tiers Etat, maître à nouveau de ses destinées après sa victoire de 1789, retrouvait sans peine le cadre familial des rues étroites et du Parvis de Notre Dame où, en 1357, Etienne Marcel, Prévôt des Marchands de Paris, avait établi pour quelques jours la première dictature du prolétariat. Derrière sa ceinture militaire qui lui laisse encore la taille un peu lâche, Paris en pleine croissance et en plein bouillonnement conserve néanmoins dans tous ses traits l'aspect familial de l'époque médiévale, et le terrain de jeu du romantisme n'est guère différent de celui de la Caboché.

C'est ce Paris redoutable et familial que le Tourangeau Balzac dut découvrir quelques années avant la Révolution de Juillet. L'accueil de la ville fut rude car, comme, de notre temps, l'a dit Ramuz: «Paris n'a aucun ménagement pour vous, il ne se pare, ni ne se prépare pour vous recevoir; on ne peut compter que sur soi-même, et on y est comme si on se promenait nu dans la campagne».

Dans les «Illusions Perdues», Balzac nous a parlé de l'arrivée dans la ville d'un jeune provincial qui, à cette phase de sa vie, lui ressemble comme un frère. Lucien de Rubempré dé-

barque donc venant d'Angoulême *«A l'Hôtel du Gaillard Bois, Rue de l'Échelle, un peu avant le jour»*. L'hôtel est sordide, comme le sont à l'époque tous les hôtels de Paris, et un immense découragement s'empare vite de ce grand homme de province. La promenade du lendemain sur les boulevards et la rue de la Paix n'améliore guère l'impression: *«Surpris de cette foule à laquelle il était étranger, Lucien éprouva, dit Balzac, comme une immense diminution de lui-même... Paris était un affreux désert»*.

Rude dans son accueil, Paris n'accorde guère non plus de confort à ceux qui ont le génie pour toute espérance. Décrivant la chambre sise rue des Quatre Vents du vertueux D'Arthez, Balzac nous a dépeint ce que fut son domaine parisien: *«une seule pièce au cinquième étage, avec deux méchantes croisées, une bibliothèque en bois noirci pleine de cartons étiquetés, une maigre couchette en bois peint, une table de nuit achetée d'occasion»*. Le seul luxe consiste *«dans une bougie au lieu de chandelle»*, car d'Arthez comme Balzac n'en pouvait supporter l'odeur, et c'est là, note l'auteur, *«l'indice d'une grande délicatesse de sens, d'une exquise sensibilité»*.

Du haut de son sordide pigeonnier, Balzac voit Paris, la grande ville à conquérir. Parfois, très rarement d'ailleurs, l'admiration l'emporte et, dans *«La Femme de trente ans»*, il nous parle soudain *«de ces milliers de toits pressés comme les têtes d'une foule, de la magnifique coupole du Panthéon, du dôme terne et mélancolique du Val de Grâce dominant orgueilleusement toute une ville en amphithéâtre... Perspective digne de ravir l'artiste ou le voyageur le plus blasé sur les jouissances de la vue»*.

Mais, vite, derrière ces éclatantes beautés, Balzac découvre toute une cité secrète, *«perdue, dit-il, comme dans un précipice entre les cimes de la Pitié et le faite du Cimetière de l'Est, entre la souffrance et la mort»*. C'est ce Paris-là qui l'attire, celui que, complaisamment et inlassablement, il décrit: rues tortueuses, mal empierrées, obscures en plein midi, vrai guet-apens pour honnêtes gens où s'étiolé à une fenêtre quelque vertueuse ouvrière, noires loges de concierges, tripots empuantis et enfumés, voilà son climat parisien et le cadre où il aime voir évoluer ses personnages.

Balzac raffole de ces décors grand-guignolesques. C'est, dans *«Une Double Famille»*, la rue du Tourniquet St Jacques *«une des rues, dit-il, les plus tortueuses et les plus obscures du vieux quartier... Des eaux noitrâtres baignant le pied des vieilles maisons, car les habitants comptent sur les orages pour nettoyer leur rue toujours boueuse»*. Les lampes ne s'y éteignent jamais en hiver, et le courageux piéton qui s'y aventure *«croit n'avoir marché que sous des caves»*. C'est aussi, dans *«César Birotteau»*, la rue Quincampoix *«sentier humide, précise-t-il, où même les gens pressés gagnent des rhumatismes»*. C'est encore, dans *«Splendeur et Misère des Courtisanes»*, l'Arcade St-Jean qu'il décrit comme *«revêtu à six pieds de hauteur d'un manteau de boue permanent produit par les éclaboussures des char-*

*rettes»*. Il y faut, comme autrefois, grimper pour sauver ses membres sur des *«bornes depuis longtemps éventrées par les moyeux des roues»*.

Ces rues et ces maisons sont non seulement sordides, ignobles, mais elles vivent, s'agitent, nuisent, s'étirent, et là commence le mythe parisien. Dans une célèbre description au début de *«Ferragus»*, Balzac parle de ces rues de Paris. *«Il en est, dit-il, de nobles, d'autres simplement honnêtes, de jeunes rues sur la moralité desquelles le public ne s'est pas formé d'opinions, des rues assassines, des rues plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues comme la rue Montmartre qui ont une belle tête et finissent en queue de poisson... Enfin, conclut-il, les rues de Paris ont des qualités humaines, et nous sommes contre elles sans défense»*.

Mais, cet anthropomorphisme de la rue, Balzac le reporte au pâté de maisons, à tout le quartier, et voilà soudain que la ville entière s'enchant. *«Paris est la tête du globe, dit-il dans la «Fille aux yeux d'Or», le cerveau qui crève de génie, et conduit la civilisation humaine»*. Puis, l'illusion se métamorphose et Paris devient *«la nef au mât de bronze ayant pour vigie Napoléon et faisant feu par les cent bouches de ses tribunes, criant du haut de ses huniers: En avant, marchez, suivez-moi»*. Paris c'est aussi, dans le *«Père Goriot»*, : *«La forêt du nouveau monde où s'agitent vingt espèces de peuplades sauvages, les Illinois, les Hurons qui vivent du produit que donnent les différentes classes sociales»*. Mais Paris, surtout, c'est l'énorme dragon endormi, le monstre cannibale et anthropophage qui ronronne et qui gronde dans la torpeur des nuits. Longuement il nous décrit, dans *«Ferragus»*, ce monstre *«dont les bras, dit-il, se remuent aux barrières lorsque cesse au cœur le dernier frémissement des voitures de bal. A midi, le monstre mange, puis il rugit, puis ses mille pattes s'agitent»*, puis fatigué il *«murmure doucement entre minuit et deux heures du matin dans ses culs-de-sacs profonds et silencieux»*.

Navire, cerveau, forêt, monstre, dragon, ce n'est pas encore là où Balzac veut en venir. Aux premières pages de la *«Fille aux yeux d'Or»* l'écrivain a enfin trouvé. Paris c'est la géhenne flamboyante et terrible, échappée des mains de Dieu au matin imparfait de la création: *«Ce n'est pas par plaisanterie, dit-il, que Paris a été nommé un enfer. Tenez ce mot pour vrai: là tout fume, tout brûle, tout brille, tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consume. Jamais vie en aucun pays ne fut plus ardente, ni plus cuisante»*.

Paris, domaine immense du Prince des Ténébres, Balzac aura besoin de toute son œuvre pour le décrire. *«J'ai toujours été étonné, dit Baudelaire, que la grande gloire de Balzac fut de passer pour un observateur. Il m'a toujours semblé que son principal mérite était d'être un visionnaire et un visionnaire passionné»*. Et dans cette étonnante *«Histoire des Treize»*, clef de son œuvre, Balzac révèle la forme de son étrange vision. Ce sont les sept cercles de l'enfer de Paris

dont il va parler, et la concurrence à l'état civil se transforme brusquement, au seul étonnement des non initiés, en la noire clarté d'un Paris dantesque.

Je crois qu'il est admis qu'aucun des personnages des scènes de la «Vie Parisienne» n'appartient, en effet, à l'espèce humaine. Il s'agit d'anges ou de démons. Aucun nom ne revient plus fréquemment dans le langage balzacien que ce vocable d'ange, et le pauvre César Birotteau est traité lui-même d'«Ange de la Parfumerie». De plus, ils vont par bandes, en confréries pieuses ou diaboliques, comme le voulait Swedenberg. Chaque variété de personnage: l'homme d'Etat, la femme du monde, l'usurier, le policier, y possède six ou sept fois sa réplique du même céleste allié. Tous sont plus ou moins parents de Seraphitus, Seraphita ou le Skieur, androgyne des solitudes glacées, mais ce n'est probablement pas à Byzance qu'il convient de discuter du sexe des anges.

Au plus bas de l'échelle, au septième siècle de l'enfer, il y a, dit Balzac, «*Les Cloportes, les Termites, les Tarots*»: l'ouvrier, par exemple, damné des damnés «*créature composée de salpêtre et de gaz et qui donne des enfants à la France pendant ses nuits laborieuses*». Puis, vient le cercle encore méprisable des clercs d'avoués, des petits bourgeois et des employés. Pour eux, dit-il, «*les circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors, les exhalaisons masculines, la senteur des papiers et des plumes. Leur ciel est un plafond auquel ils dressent leurs bâillements, et leur élément est la poussière.*»

Au troisième cercle vient le ventre de Paris «*où se digèrent, dit-il, les intérêts de la ville*»: les avocats, les gens d'affaires, les banquiers. Au quatrième cercle souffrent les artistes sans talent, les Lousteau, les Bixiou, les Nathan. Ensuite et seulement se présentent des démons un peu plus dignes d'intérêt et qui tous, désespérément, convoitent la Puissance, privilège souverain du Prince des Ténèbres, maître de Paris. Dans cette ascension vers la pure puissance apparaissent d'abord les femmes: les Lorettes, les Grisettes, certaines bourgeoises et vous, la plus belle et la plus blonde, Diane d'Uxelles, duchesse de Maufrigneuse, princesse de Cadignan, vous que Balzac salue comme le «*Don Juan femelle, à cette différence près que ce n'est pas à dîner qu'elle eût invité la statue du Commandeur et probablement elle en aurait eu raison*». Mais, pour Balzac, le pouvoir des femmes dans cet enfer est limité. Diane, éperdue, ne court-elle pas à Argentan implorer d'un petit procureur du Roi la grâce de Victurnien d'Esgrignon, et les marquises d'Espard et de Serizy s'effondrent pantelantes à la Conciergerie au seuil du cachot où pend au bout d'une corde le cadavre du beau Lucien de Rubempré.

Plus puissant que la femme est, en effet, l'usurier: Gobseck, Nucingen, Gigonnet; plus puissant que l'usurier, dans cette effroyable géhenne parisienne, est le policier Peyrade, Coutenson, Coirentin. Mais, pourtant, ce ne sont pas là encore les maîtres de Paris. Le banquier Nucingen est

bafoûé par des forces invisibles, et tout l'attirail de la police n'empêche pas Peyrade et Coirentin de périr assassinés.

C'est que, derrière ces maigres diabolins, se trouvent les grands anges, le cercle le plus intime de Lucifer le Roi. Sur Paris règnent, en effet, des sociétés secrètes sorties des taudis et du brouillard. Elles voient tout, elles savent tout, nul ne s'en doute, et sans bruit elles tiennent toutes les ficelles qui font bruire, mugir et s'apaiser le monstre parisien. C'est ainsi que Balzac nous décrit les «Frères de la Consolation», pieuse confrérie de Chevaliers du bien, maigre fretin dans cette diabolique société. Mais, bientôt, viennent les «Compagnons de l'Ordre des Dévorants» dont le maître est Jean Joseph Bourignard, plus connu sous le nom de Ferragus XXIII. Mais, le grand prestige de cette aventureuse société n'est rien auprès du mystérieux groupe des Treize, Séraphins, Trônes et Dominations de ce Paris diabolique. Les Treize contrôlent la France, et l'un des leurs, Marsay, serait Premier Ministre. Nous voulons bien le croire, mais à nos yeux ces Treize se révèlent surtout d'une assez fâcheuse et discourtoise manière. Ne tentent-ils pas de marquer au fer rouge l'épaule de la belle Duchesse de Langeais, parce qu'elle refusait ses dernières faveurs au général Marquis de Montriveau et que Balzac n'aime pas les femmes flirt auxquelles, dit-il, «*la jurisprudence de la paroisse a presque tout permis, moins le péché positif.*»

Mais, dans cette montée vers les Puissances, vers le maître souverain de Paris, Balzac, soudain, devient grave, car il approche de l'antre du Prince des Ténèbres. Il est situé, nous dit-il, «*dans ces rues serrées entre le dôme du Val de Grâce et le dôme du Panthéon*». Là, règne un éternel silence «*l'atmosphère y jette des tons jaunes, les ruisseaux sont sans eau, l'herbe croît le long des murs, le bruit des voitures devient un événement, et les murailles sentent la prison. Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu.*» Ce n'est pourtant qu'une humble pension de famille, celle de Madame Vaquer où Rastignac ne cherchait qu'à faire des économies, mais, pour son malheur, il s'y trouvait un autre pensionnaire. Celui-ci, nous dit Balzac, était «*gros et court, à larges mains, large buste, doué d'une force herculéenne et d'un regard terrible mais adouci par une mansuétude de commande, un teint de bronze qui ne laissait rien passer du dedans au dehors, inspirant beaucoup plus la répulsion que l'attachement*». Et, longtemps avant les illuminations de Dostoïewski et celles plus fumeuses de M. Bernanos, voilà l'ange déchu, le maître de la géhenne parisienne; son nom, bien entendu, est légion, et tantôt on l'appelle Vautrin, l'Abbé Carlos Herrera, et tantôt Jacques Colin ou Trompe-la-Mort. C'est un forçat évadé, grand maître de la société des dix mille et des grands-Fanandels, le trésorier du bague. C'est là le point de vue de la police, mais pour ses victimes c'est bien autre chose. «*Est-ce le diable?*» demande tremblante la courtisane Esther, au Bal de l'Opéra, et Lucien, qui lui a vendu son âme sur la route d'Angoulême, avoue «*c'est bien pis pour moi.*»

Dans son testament, le pauvre Rubempré est plus précis encore : *«Vous descendez d'Adam, écrit-il à son séducteur, par cette ligne en qui le diable a continué de souffler le feu dont la première étincelle avait été sur Eve... Adieu, grandiose statue du mal et de la corruption, adieu, vous pour lequel mon mépris égale mon admiration.»* Vautrin, Jacques Colin, Carlos Herrera, Trompe-la-Mort, c'est l'ange éternel de la pure Puissance. Point n'est besoin pour lui des richesses de ce monde, car il sait que pour exercer son pouvoir son déguisement est bon, et la censure que je m'impose m'empêche de préciser davantage ses professions. Lucien mort, Esther empoisonnée, le diable se fait ermite et prend la direction du contre-espionnage politique. *«Après avoir exercé ses fonctions pendant environ 15 ans, nous dit Balzac, Jacques Colin se retira vers 1845.»*

Le cycle est achevé. L'effroyable géhenne parisienne qui rugit aux pieds de la chambre solitaire de Balzac a son maître, puissant et fort. Paris est éternel : il est hors du temps, et les diverses incarnations de Vautrin ne sont qu'en apparence terminées. Sans trêve ni répit, dans la vie sans fin de l'incomparable cité, sur la plus haute gargouille de Notre-Dame ou du fond des égouts parisiens, la terreur de l'homme devant la ville fera jaillir la silhouette inquiétante du démon qui commande au monstre. De nos jours, il s'appelle Fantomas.

Mais, dès l'époque de Balzac, le mythe de Paris et le mythe de Vautrin-Lucifer sont monnaie courante dans la littérature populaire. Le livre le plus célèbre de l'époque est *«Les Mystères de Paris»* d'Eugène Sue, et l'on sait quelle inquiétante figure a la Capitale dans ce chef-d'œuvre du roman feuilleton. Balzac, déjà, situait ses authentiques monstres, tels que Madame Marneffe et la Cousine Bette, dans *«la profondeur cavernieuse du sol, dans des maisons qui sont des espèces de cryptes, des tombeaux vivants. L'âme, disait-il, y a froid, et les vices de Paris, enveloppés du manteau de la nuit, s'y donnent pleine carrière.»* Mais, Balzac, au moins, émerge de temps en temps à la surface du sol. Les *«Mystères de Paris»* sont, au contraire, presque entièrement souterrains. Il ne s'agit que de bouges infâmes qu'Eugène Sue appelle des *«tapis francs»*, de caves à rats et de souterrains dérobés où glapissent la voix de la Chouette et celle du maître d'école Rodolphe, duc de Géroldstein, que son sang royal n'empêche pas de se collecter avec le premier venu.

Les *«Mystères de Paris»*, chef-d'œuvre du genre, ne sont qu'un nom dans une série, et il faudrait relire *«Les Mohicans de Paris»* d'Alexandre Dumas et les *«Peaux Rouges de Paris»* de Gustave Eymard. Il semble vraiment, vers 1840, que Paris soit flanqué de son double, terrible et souterrain, d'un Paris des catacombes, le seul réel, où s'agit dans l'ombre une bande de diables et de diabesses qui, comparés aux personnages de Balzac, sentent évidemment un peu leur carton-pâte. Le souvenir des refuges de la Terreur et l'étrange persistance du mythe de la

caverne venu des écrits du prétendu barde celtique Ossian expliquent peut-être cette étonnante aversion des Parisiens d'alors pour le grand air.

Il n'est pas jusqu'au grand Baudelaire qui ne situe lui aussi sous terre, du côté qu'imagine de la station de métro Richelieu-Drouot, l'antre du diable fourchu qui hante Paris. *«Hier, écrit-il dans «Le Joueur généreux», à travers la foule du boulevard, je me sentis frôler par un être mystérieux, que j'avais toujours désiré connaître et que je reconnus tout de suite, quoique je ne l'eusse jamais vu... Je le suivis attentivement, et bientôt je descendis derrière lui dans une demeure souterraine, éblouissante, où éclatait un luxe dont aucune des habitations supérieures de Paris ne pourrait fournir un exemple approchant. Il me parut singulier que j'eusse pu passer si souvent à côté de ce prestigieux repaire sans en deviner l'entrée.»* Et, dans cette bouche de métro où règne une atmosphère exquise, le diable, ce jour-là bon diable, joue, fume, mange et consent même à donner au poète des nouvelles de Dieu *«vieux gentilhomme poli, qu'il salue quand il le rencontre.»*

C'est que pour Baudelaire, en effet, Paris est hanté et que ses gens comme ses pierres sont irréels. Il est vrai qu'il ne l'aborde qu'à d'étranges heures, dans d'étranges quartiers *«à une heure du matin»* quand, dit-il, *«on n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés... quand la tyrannie de la race humaine a disparu»*, et qu'il lui est enfin permis de se délasser dans un bain de ténèbres, à l'heure enfin

*Où l'essaim des rêves malfaisants  
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents.*

Alors une ville étrange sort de la brume des dégoûts et des souffrances du poète :

*Fourmillante cité, cité pleine de rêves,  
Où le spectre en plein jour raccroche le passant,  
Les mystères partout coulent comme des rêves,  
Dans les canaux étroits du colosse puissant.*

Et ce ne sont qu'étranges apparitions, corbillards hantés de petites vieilles, vieillards aux guenilles jaunes que la nuit multiplie, et ce Cygne mystérieux au Jardin des Tuileries. Baudelaire rêve, et la ville prend pour lui les aspects bleus de l'au-delà :

*Dans les plis sinueux des vieilles capitales  
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchante-  
[ments],  
Je guette obstinément, à mes humeurs fatales,  
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.*

Baudelaire rêve, mais la ville autour de lui continue sa sarabande effrénée et multiplie ses déconcertantes visions :

*La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majes-  
[teuse],  
Une femme passa, d'une main majestueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet.*

Baudelaire rêve, et sous la magie des rimes et des vins, voilà que la ville elle-même s'estompe et divague lentement sur les horizons du rêve.

Est-ce Paris, ce décor, ou quelque ville longtemps enfouie dans les replis du temps? ce petit fleuve triste s'appelle-t-il Seine, Simois ou Scamandre, et quel cauchemar impossible bercé sur ses ailes blanches le grand cygne «aux gestes fous»?

*Je ne vois qu'en esprit tout ce champ de bara-*  
[ques,

*Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts...  
Paris change, mais rien dans ma mélancolie  
N'a bougé. Palais neuf, échafaudages, blocs,  
Vieux Faubourgs, tout pour moi devient allégo-*  
[rie,

*Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des*  
[rocs.

Le délire onirique est à son comble, et l'allégorie qu'il appelle et que martèlent les rimes fait enfin naître derrière l'horrible ville, aux brouillards sales et jaunes, la vision fugitive d'une Jérusalem céleste, d'un Paris épuré où tout est enfin luxe, calme et volupté :

*Alors je rêverai des horizons bleuâtres  
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les*  
[albâtres,  
*Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,  
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.*

Car, il faut à Baudelaire, pour recréer Paris, «des palais infinis pleins de bassins et de cascades, des étangs dormants, des nappes d'eau s'épanchant entre des quais roses et verts, et sur ces mouvantes merveilles un silence d'éternité». Il faut à Baudelaire un Paris oriental et voluptueux, délivré des bises de la Seine, des honteux souvenirs de Jeanne Duval la mulâtresse, un Paris où s'ouvriraient enfin toutes grandes au soleil levant «les persiennes, abris des secrètes luxures». Parfois, au bout de ses courses solitaires, la nuit, ses vœux sont exaucés, et derrière le Louvre, dans l'éclousion incertaine de son rêve, il voit se lever sur l'horizon de la Seine

*Les cocotiers absents de la superbe Afrique  
Derrière la muraille immense du brouillard.*

Mais, les cocotiers ne prospèrent pas aux rives de la Seine. Chacun le sait, même les poètes. L'illusion se dissipe lorsque apparaît

*L'aurore grelottante, en robe rose et verte,  
S'avancant lentement sur la Seine déserte.*

Il ne reste plus alors à Baudelaire, comme à Paris, qu'à reprendre tristement leurs outils. Les jets d'eau sont dissipés, la laideur reprend ses droits, et le poète et Paris retournent à leurs spectres familiers.

Il n'est pas dans notre littérature, sinon dans l'œuvre de Proust qui doit tant à Baudelaire, de plus pathétique recherche pour échapper au quotidien des jours et au visage hargneux de la ville. Il n'est pas non plus de plus bel effort pour tirer Paris, par la magie du rêve, de son sort misérable de grande bourgade mortelle appelée à disparaître, comme l'ont fait avant elle tant d'augustes capitales. On peut objecter, il est vrai,

que le Paris que recherche Baudelaire n'est peut-être pas du tout une Jérusalem céleste. Avec ses cocotiers, ses bassins et ses cascades, il fait parfois penser à l'idéale ville d'eaux, à une Côte d'Azur transportée aux rives de la Seine. Ses spectres et ses diabolotins paraissent aussi faciles à exorciser. Mais, ce Paris onirique, sublime, halluciné, reste néanmoins un des joyaux noirs de notre littérature, un clinquant ornement suspendu au cou de l'impassible Paris.

Vingt ans après les «Fleurs du Mal», le mythe du Paris hanté de Baudelaire et celui du Paris Luciférien de Balzac atteignaient leur paroxysme de frénésie et de terreur dans les étranges et déconcertants «Chants de Maldoror», d'Isidore Ducasse, prétendu Comte de Lautréamont, et authentique précurseur du surréalisme moderne et du roman policier.

Dans le décor fluide, préhistorique et aquatique des «Chants de Maldoror» une seule silhouette émerge avec un peu de netteté, celle de Paris où le démon du mal aime tenir ses assises. Lorsque Maldoror est en voyage «hier à Madrid, demain à Pétersbourg, avant-hier à Pékin», la ville est calme et respire tout à l'aise, mais dès qu'il le sent venir Paris frémit, hennit et se cabre. C'est que l'approche de ce nouveau Lucifer est marqué d'étranges prodiges. Une chouette à la patte cassée a survolé la ville, de la Madeleine à la barrière du Trône, d'un vol rectiligne et en criant «Un malheur se prépare», ce qui est évidemment très singulier; une femme s'est évanouie sur le Boulevard Montmartre, et comme huit heures sonnaient à l'horloge de la Bourse, tous les volets de la rue Vivienne se sont d'un seul coup fermés. Lautréamont le sait. Il y habite. Tous les bourgeois se sont alors cachés sous leurs couvertures, les becs de gaz se sont éteints, et les vendeuses d'amour ont disparu. Lorsque Maldoror s'engage dans la rue Vivienne, tout le quartier se met à trembler et à secouer ses fondements, de la Place Royale jusqu'au Boulevard Montmartre. Mais Maldoror, ce soir-là, malgré sa sensationnelle entrée, est d'humeur pacifique. Il se contente de flâner sur les boulevards sans déchaîner, nous dit l'auteur, «son fluide pernicieux qui, magnétisant les florissantes capitales, les amène dans un état léthargique où elles sont incapables de se surveiller, comme il le faudrait».

Mais, la présence du monstre rend néanmoins Paris mal à l'aise. Comment expliquer cet omnibus mystérieux qui a soudain jailli de dessous terre, entre la Madeleine et la Bastille, sans que personne l'ait vu venir et qui s'enfuit et qui s'enfuit... Sur l'impériale de cet omnibus sont assis des personnages immobiles à l'œil de poisson mort et qui ressemblent à des cadavres ou à des habitants de la lune. Et derrière l'omnibus une masse le poursuit implorant l'arrêt; d'où vient-il, cet étrange voyageur «dont les jambes sont gonflées d'avoir tant marché pendant la journée». Mais, l'omnibus s'enfuit, il s'enfuit, et il ne reste que la rue silencieuse.

Sur la Seine, c'est un bien autre prodige. Ne voilà-t-il pas qu'est apparue sur ses flots bour-



beux, à la hauteur du pont Napoléon, une lampe d'argent ayant pour anse deux ailes d'ange. Les mouvements de cette lampe sont réglés comme ceux d'un chronomètre. Il lui faut quatre heures pour aller de la gare d'Austerlitz au pont de l'Alma. Là, elle rebrousse chemin et remonte imperturbable le cours du fleuve. Sa lueur est blanche, nous dit Lautréamont, comme la lumière électrique et «*elle avance comme une reine solitaire, impénétrable, avec un sourire inextinguible sans que son huile se répande.*» Cette lampe terrifiante est assez inoffensive, sauf envers les marins qui ont la prétention de l'approcher. Alors elle se fâche, plonge, narquoise, en secouant la péniche. On a renoncé à en savoir plus long, mais sa pâle lueur terrifie les passants attardés et à la conscience mauvaise qui la voient venir du haut des ponts.

Tout cela, évidemment, présageait quelque malheur gigantesque et terrible. On avait raison; Maldoror était venu, cette fois, dans la ville pour s'emparer du bel éphèbe Marvyn, victime propitiatoire que lui lance le Minotaure Paris, dans le vain espoir de retrouver sa tranquillité. Une première fois, Maldoror a manqué son affaire. Il avait bien saisi sa victime, à l'aube, sur le pont du Carrousel et s'apprêtait à la jeter dans la Seine au fond d'un sac quand il fut surpris par des mariners. Lucifer lâcha sa proie, n'aimant pas les scandales. La seconde fois, Maldoror fut plus adroit. Comment l'innocent Marvyn pouvait-il deviner que son terrible ennemi était juché sur le sommet de la Colonne Vendôme, debout sur le bicorne de Napoléon, un lasso à la main? Pris au piège du nœud coulant, Marvyn tournoie en fronde au-dessus des toits de Paris et s'abîme finalement sur le dôme du Panthéon. «*Et c'est pourquoi,* conclut, imperturbable, Lautréamont, *les étudiants du Quartier Latin font une courte prière lorsque levant la tête ils voient au sommet du dôme ce squelette desséché, agité par le vent et qui tient dans ses mains de vieilles fleurs jaunes. Allez-y voir vous-même si vous ne voulez pas me croire.*»

Les «Chants de Maldoror» s'achèvent sur cette gigantesque boutade, ce monumental canular. Mais, l'humour porté à un tel point n'est-il pas en définitive la forme la plus grave du sérieux, l'ultime défense de l'individu pour se protéger de la terreur de la grande ville qui l'écrase?

Que devient Maldoror après son forfait? Lautréamont se garde de nous le dire. Mais, n'est-il pas à parier qu'éternel et toujours présent il a rejoint sur un toit de Paris quelque Vautrin réincarné?

Avec les «Chants de Maldoror», le mythe parisien de la terreur luciférienne a évidemment atteint son paroxysme et frôle déjà, si vous le voulez, les limites de l'absurde et de la supercherie. Mais, en face de la ville, il est pour le poète d'autres attitudes. Sans l'imaginer peuplée de fantômes et de démons, certains écrivains l'ont considérée comme une chose toujours aussi monstrueuse et inquiétante, mais cette fois essentiellement charnelle. Le Paris vu par Balzac, par

Baudelaire et par Lautréamont est terrible et halluciné, mais il est pur, céleste et éternel puisqu'il participe à la souveraine majesté de l'enfer. Il est habité par des esprits qui cherchent la puissance et non le péché qu'ils ont laissé derrière eux. Par contre, pour Sainte-Beuve, pour Zola, pour Rimbaud, le mythe de la ville existe, mais ils ne l'appellent pas Puissance, ils le nomment Volupté, Luxure ou Révolution. Paris, capitale des émois de la chair et non plus du péché de l'esprit, Paris peuplé par des hommes et non plus par des démons. Le mythe de la ville cesse d'être diabolique, mais il s'alourdit d'une multitude d'apports sociaux et moraux. En se compliquant, il perd de son étincelante pureté primitive. Le monstre parisien existe toujours mais il n'a plus de maître. Il s'encombre de symboles. Il rentre dans le temps.

Chacun sait que les descriptions de la volupté sont fort discrètes dans le fameux roman de Sainte-Beuve qui porte ce nom. L'homélie y tient certainement plus de place que la concupiscence. Mais, avant d'arriver au haut degré de perfection qui l'a conduit au sacerdoce, Amaury a fauté, et c'est Paris qui en est la cause. Comment ce jeune homme, que les paysages du Cotentin avaient gardé pur auprès de la femme aimée, aurait-il pu résister à ce radieux Paris qu'il nous décrit comme s'offrant à lui «*dans l'opulence de ses désordres, la frénésie de ses plaisirs, l'étalage émouvant de ses tableaux.*» Sainte-Beuve nous parle de la course effrénée du jeune homme «*dans l'ombre épaisse, la foule inconnue, les populeux carrefours jonchés de pièges*» où se cachent assez mal ces fleurs, un peu fanées et qu'on dit vénéneuses, du pavé parisien.

Amaury se perd dans les circuits étranges de la ville, dans ce luxurieux labyrinthe de l'autre Paris. Le premier dans notre littérature, il suit cet itinéraire insensé parmi les rues parisiennes, chaudes d'odeur et provocantes, qu'empruntera plus tard le Jerphanion de Jules Romains et en reniflant plus bas le chien Macaire, du même auteur. Ce qui était écrit arrive, mais Amaury en est-il responsable, et le vrai coupable n'est-il pas ce dieu Eros qui hante Paris?

Le monstre est discret chez Sainte-Beuve, et seule son odeur révèle sa présence. Par contre, pour Zola, il est immense, énorme, animal, et c'est surtout à contempler son ventre que l'auteur nous convie. Les voitures de maraîchers qui, au petit jour, descendent des collines de Saint-Cloud vers Paris endormi viennent chaque matin lui apporter sa pâtée et préparer ses bouchées. La distribution se fait dans ses immenses Halles, cathédrale de la mangeaille, et Zola, nouveau Jonas aux prises avec la balcine parisienne, ne nous fait grâce d'aucun des détails du fonctionnement de ce redoutable estomac. «*C'était,* nous dit-il, *dans le Ventre de Paris* au titre assez révélateur, *comme un grand organe central battant furieusement, jetant le sang de la vie dans toutes les veines. Bruit de mâchoires colossales, vacarme fait du tapage de l'approvisionnement, Paris machait les bouchées à ses deux millions d'habitants.*»

Ces Halles de Paris sont peuplées de créatures bien nourries, appétissantes de chair et ruisselantes de santé, mais assez dépourvues, comme il était à prévoir, d'attributs intellectuels. C'est la Normandie, la belle poissonnière, Lise, la belle charcutière, et les deux simples d'esprit, Cadine et Marjolin, qui passent leurs journées sur les toits des Halles à se becquetter comme des oiseaux, «dominant les quartiers, nous dit Zola, de leurs amours de bêtes heureuses». Et tels sont les génies tutélaires, obscènes et rudimentaires de ce vaste estomac. Mais, le monstre a beau manger. Il reste hargneux et méchant, et la conspiration des forces mauvaises est, chez Zola, une des constantes du mythe parisien. Les femmes des Halles font arrêter le forger Florent, l'intellectuel perdu dans toutes ces ripailles. Les demoiselles de magasins persécutent la pauvre Denise du «Bonheur des Dames», et, dans Pot-Bouille, c'est l'immeuble lui-même qui s'en mêle, épie, cafarde et dénonce la vie secrète des caves aux galetas.

Le Paris de Zola bafre, conspire, et son maître, s'il en connaît un, c'est Nana, la courtisane splendide dont le nom veut dire luxure et qui résume en elle la plénitude des abjections d'un Paris corrompu. Pourtant, devant tant d'obscène méchanceté, Zola ne perd pas courage car il rêve d'un autre Paris qui balayera Nana et ses acolytes et dont le nom sera Révolution.

Déjà le travail est commencé. Dans le volet «Paris» du triptyque des «Trois Villes», Zola visionnaire voit «le semeur de l'éternelle vie jeter le blé de santé et de lumière jusqu'aux lointains faubourgs». Une moisson superbe se prépare dont ne profiteront pas les beaux quartiers de l'Ouest mais dont toute la manne sera pour ceux, plus pauvres et plus misérables, sis à l'est de la Bastille, car le soleil, bien entendu, est de gauche et préfère les prolétaires. «Paris flambe, dit Zola, aux derniers mots de son «Paris», ensemencé de lumière par le divin soleil, roulant dans sa gloire la moisson future de vérité et de justice.»

Tout ce galimatias solennel n'empêche pas Zola de croire éperdument à ce mythe de rechange, à ce Paris nouveau qui ne sera plus luxure ni fonctions intestinales mais Travail et Fécondité. Dès lors, Paris attend le grand soir qui le débarbouillera de toutes ses souillures.

En 1871, avec la Commune, Paris a cru que l'heure du renouveau était arrivée. La ville fut splendide dans sa révolte à un moment où la France entière fléchissait. Elle dit non! aux Allemands et aux Versaillais de Monsieur Thiers, elle préféra manger ses rats et ses chevaux de fiacre plutôt que d'admettre la capitulation et le retour au conformisme bourgeois.

Ce Paris bruisant de fureur et d'indignation, debout sur ses barricades, le drapeau rouge à la main, c'est le Paris de Victor Hugo de l'«Année Terrible», et c'est aussi celui de Rimbaud. Pour l'enfant de Charleville, le Paris de 71 c'est toujours la luxure, mais cette fois elle est magnifique, la Luxure. C'est «la rouge courtisane aux seins gros de bataille», le fusil à la main et la

cocarde de travers, chantant la Carmagnole et menant les combats d'arrière-garde aux pentes du Père-Lachaise. C'est la fille échevelée et farouche «la tête et les deux seins tendus vers l'avenir» et qui, avant de tomber percée de mille coups, entend en découdre autant que possible des bourgeois et des Allemands.

*Syphilitiques, fous, rois, pantins, ventriloques,  
Qu'est-ce que ça peut faire à la putain Paris,  
Vos âmes et vos corps, vos poisons et vos loques,  
Elle se secouera de vous, hargneux, pourris.*

Et au glas de la Commune, à l'écroulement du rêve, Rimbaud apporte le splendide tribut de sa juvénile rhétorique:

*O cité douloureuse, o cité quasi morte...  
Cité que le Passé sombre pourrait bénir...  
Quoique ce soit affreux de te revoir couverte  
Ainsi: quoi qu'on n'ait fait jamais d'une cité  
Ulcère plus puant à la Nature Verte  
Le poète te dit: splendide est ta beauté.*

Mais, l'entrée à Paris, en mai 1871, des Versaillais de M. Thiers a tué le mythe Révolution. Un des authentiques combattants de la commune, Jules Vallès, l'avoue dans ses souvenirs de bataille, le beau livre «L'Insurgé». Au moment suprême, la Ville n'a pas suivi ses défenseurs. «Je me suis accoudé, dit-il, et ai plongé mon regard dans la cité. Son sommeil et son calme m'ont fait peur. La ville n'est-elle pas d'accord avec la Révolte?» Et, malgré les barricades hérissées de coquelicots rouges, il est certain que la ville a trahi, qu'elle a lâché le combat, et que, fatiguée et meurtrie, elle a accepté comme maître le tout petit Monsieur Thiers.

L'homme à la houppette a tué le mythe révolution, mais le chef des services d'urbanisme du second Empire, le Baron Haussmann, a fait pis: il a exorcisé, par ses travaux de démolition, l'idée même du mythe. Paris s'est trouvé soudain percé par ses soins de longs, de droits, de nouveaux boulevards. Ses quartiers sordides se sont évanouis, et la pleine lumière du ciel a soudain visité la ville obscure. Tous les spectres familiers de Paris, le Diable Vert de l'abbaye de Gentilly, la Dame Blanche qui vous regarde, et le fantôme de Bonaparte, l'Homme Rouge du Palais des Tuileries ont émigré vers d'autres cieus ou d'autres souterrains.

*Le Vieux Paris n'est plus. La forme d'une ville  
Change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel.*

Tels étaient, déjà, les regrets de Baudelaire à l'époque des «Fleurs du Mal». En 1871, la métamorphose est achevée, et un Paris net et propre comme un sou neuf remplace désormais le vieux Paris du Moyen Age. Ce nouveau Paris n'a pas encore d'âme, et avec lui et le boulevard Haussmann s'effondre le mythe romantique. En 1869, Flaubert publie «L'Education Sentimentale», le plus parisien de nos grands livres et le plus imprégné de l'odeur des boulevards. Mais dans la description des hésitations, des doutes et des échecs de Frédéric, que restait-il encore

du mythe d'hier et d'antan? Pour Flaubert, les boulevards ce sont des pierres, des arbres et des gens. Tout au plus frémissent-ils parfois comme un remords lorsque sur eux se pose, en passant, le sourire triste et las de l'inaccessible Mme Arnoux. Alors, nous dit Flaubert, *«les fleurs s'épanouissaient pour qu'elle les choisit en passant, les petites pantoufles de satin à bordure de cygne semblaient attendre son pied: toutes les rues conduisaient vers sa maison; les voitures ne stationnaient sur les places que pour y mener plus vite. Paris se rapportait à sa personne, et la grande ville, avec toutes ses voix, bruissait comme un immense orchestre autour d'elle»*. Mais, Flaubert n'aime pas ces moments d'exaltation, et Frédéric n'est appelé à conquérir ni la ville ni la belle. Mort est le mythe. Morte est la bête.

Mais, avant de mourir, du moins en apparence, le monstre parisien a connu un bien curieux essai de conversion. On a voulu lui passer une amulette au cou et déposer sur sa queue d'inférieur dragon quelques grains du saint sel des Ecritures. Vers 1875, en effet, la dévote Assemblée Nationale conçut le projet d'ériger une coupole blanche au sommet du Mont des Martyrs et de la dédier au cœur de Jésus *«comme un trophée, dit Jules Romains, qu'on verrait du bout des plaines de l'Île de France»*. Les débats de l'Assemblée, les prônes des prédicateurs, les discours de Mgr. Pie, de Mgr. Dupanloup, de Louis Veuillot ne laissent aucun doute. Il s'agit de substituer par un monument concret un mythe chrétien au mythe païen, et de passer un scapulaire au cou de la bête qui hante le sommeil des citadins. Et bientôt s'éleva au plus haut de Montmartre la toute radieuse Basilique du Sacré-Cœur, triomphante sur cette colline qui avait vu tant de prodiges depuis que Denis, premier évêque de Paris, la gravissait déjà, le chef coupé, le long de la pente actuelle du funiculaire.

C'était comme une provocation de l'Église à l'égard des tenants du mythe ancien. Les mécréants ripostèrent en érigeant face au terre-plein de la basilique la statue du Chevalier de la Barre, brûlé vif, disait-on, pour n'avoir pas salué une procession. Le spectacle de ces deux intolérances, face à face dans une muette protestation, émut fort les contemporains, et chacun connaît le dénouement rocambolesque du «Paris» de Zola. Le chimiste anarchiste et un peu fou, inventeur d'une nouvelle dynamite, dépose son redoutable explosif dans les caves de la colline de Montmartre, percée comme une éponge, pour faire sauter, nous dit Zola, *«ce temple bâti à la glorification de l'absurde, ce soufflet au bon sens, cet insolent besoin de triomphe sur le grand Paris»*. Grâce à Dieu et à M. Saint Denis l'explosion n'eut pas lieu, et la querelle s'est apaisée. La byzantine coupole trop blanche et trop neuve du Sacré-Cœur s'est patinée, la statue du Chevalier de la Barre a été déplacée, et il n'est plus un Parisien d'aujourd'hui qui n'admette cette nouvelle église dont la grâce un peu lourde couronne le faite de l'horizon parmi les derniers vergers de Paris.

Mais, malgré toute la signification mystique et mythique de la basilique du Sacré-Cœur, la con-

ception du Paris chrétien, du monstre exorcisé n'a pas prévalu. Seul Charles Péguy, dans sa titanique imagination, a tenté de perpétuer la pieuse idée de Messeigneurs Pie et Dupanloup, et dans la «Tapisserie de Notre Dame» il a entrepris, à lui seul, de ses bras de géant, d'amarrer aux quais de la Seine, aux pieds de la Notre Dame parisienne, le redoutable navire qui flotte, qui vogue et qui ne sombre pas.

*Etoile de la mer, voici la lourde nef  
Où nous ramons tout nus sous vos commande-*

[ments.]

*Voici notre détresse et nos désarmements,  
Voici le Quai du Louvre et l'écluse et le bief.*

Mais, même l'huile sainte n'a pas donné aux bras de Péguy la surnaturelle vigueur qu'il eût fallu. Le vaisseau a rompu l'amarré, et signifie son ennui de tout attachement. Comme la lampe de Lautréamont au bec d'argent et aux ailes d'anges, la nef parisienne n'aime pas les quais ni la compagnie de bateaux-lavoirs, même aux pieds de Notre Dame. Narquoise et souveraine, elle monte et descend le fleuve, ne tenant à se charger ni d'or, ni de maïs, ni encore moins du poids des péchés parisiens.

Ni mythe païen, ni mythe chrétien, l'idée de Paris, vers la fin du siècle, se dissocie, et son spectre livre, une à une, ses couleurs fondamentales. Un Paris d'analyse, un Paris de quartiers et de rues se substitue au Paris mythique et global de l'époque romantique. Le poète, dès lors, ne voit plus la ville mais ses arrondissements, ce que Daniel Halévy appelle les «pays parisiens».

Ceci ne signifie d'ailleurs pas que la magie qui, autrefois, baignait l'ensemble ne se reporte pas maintenant aux détails. Paris est un ensemble de villages que la ville, en croissant, a enrobé dans ses anneaux. Chacun de ces villages garde sa couleur et ses formes *«Auteuil, qu'était-ce pour moi? dit Halévy, une sorte de Côte d'Azur où l'on va deux fois l'an. Le faubourg St-Germain: un pays légendaire parsemé de châteaux et hanté par les fées.»* Il voit Belleville comme une leur rouge derrière laquelle *«un peuple sans trêve prépare la Révolution et les barricades.»* Quant à Neuilly *«c'est une foire des lutteurs et des tigres»*, et Vincennes *«un bois avec ses assasins»*.

Il n'est plus possible de ne pas distinguer aussi les deux rives de la Seine et de ne pas leur prêter leur particulière magie. La droite, c'est la rive vulgaire, affairée, commerçante, la gauche, nous dit Thibaudet c'est *«la province de Paris, le côté du cœur»*, et Suarès, en écho, lui répond *«Je passe les ponts et les romps derrière moi. Voici que je retrouve la ville des livres et des maisons studieuses, des savants et des prêtres et de l'amour pensif qui défend les lieux sacrés de l'Occident contre les Barbares. Me voilà de retour sur la bonne rive»*.

Et, entre ces rives, la bonne et la mauvaise, coule la Seine qui, elle aussi, possède bien entendu son mythe local et son individuelle magie. C'est pourtant peu de chose, la Seine. *«Tu es encaissée absurdement»* lui dit Verlaine.

*Toi, Seine, tu n'as rien : deux quais et voilà tout. Deux Quais crasseux, semés de l'un à l'autre bout D'affreux bouquins moisis et d'une foule insigne Qui fait des ronds dans l'eau et qui pêche à la* [ligne.

Et, pourtant, quelles étonnantes hallucinations fait naître dans l'esprit des riverains ce mince filet d'eau : sentier aqueux de l'aurore baudelairienne, domaine de la lampe d'argent, lent fleuve qui emporte les cadavres des amants assassinés de Marguerite de Bourgogne, sœur du roi, jetés du haut de la Tour de Nesle, sort funeste auquel n'échappa de justesse Buridan qu'en plongeant dans la péniche à foin.

Et les ponts qui l'enjambent ont, eux aussi, les qualités de leur magique état civil : Pont du Carrousel où bruissent encore les crinolines d'autrefois ; Pont Alexandre, tout doré de la splendeur d'une première entente franco-russe ; Pont-Neuf, bonhomme comme le Vert-Galant ; Pont des Arts, enfin, docte et un peu voûté, comme un monsieur de l'Institut.

Et, dominant tout ces ponts, «une fumée qui monte tout droit dans les airs, nous dit Ramuz, un tricotage, un ouvrage de canneurs fait de mailles lâches et de nœuds reliés entre eux par des fils presque invisibles» : la Tour Eiffel. Car, il est tout un mythe de cet étrange monument. Au début Paris l'avait trouvée laide, disgracieuse, par trop géante, et avait exigé qu'on la lui démolît. Mais, elle a pris droit de cité depuis que les poètes y sont venus prier.

«Bergère, ô tour Eiffel, le troupeau des ponts bêle ce matin», s'écrie Appollinaire, et pour Giraudoux «c'est la corde que lance au ciel le fakir et à laquelle il invite ses amis à grimper. J'ai connu Eiffel, je monte», et l'irrespectueux Giraudoux la compare «à une superbe chaussette avec sa baguette cousue jusqu'au 2ème.» Elle a l'âge où l'on aime sentir grimper sur soi les enfants et les Américaines. Elle a les parfums incompréhensibles des grands paquebots transatlantiques, et chaque exposition y a laissé un peu de son alluvion universelle. C'est une vieille demoiselle un peu ridicule, mais enfin admise, après quelque hésitation, dans la société des églises, des palais, des ponts et de l'Obélisque de Louxor, autre inquiétant monument.

Car, tous ces quartiers de Paris, tous ses édifices, tous ses jardins, la plupart de ses rues ont leur profil magique, toujours étrange et toujours différent. Le poète, au début du siècle, ne voit pas la ville, mais Paris lui demeure présent sous le travesti d'un petit domaine individuel. *Quand on est né dans une grande ville comme Paris*, disait déjà Alexandre Dumas, *on n'a pas de patrie, on a une rue*. Et, près de ma paroisse de Saint-Sulpice, rue Bonaparte, une plaque de marbre porte hommage à «G.T. Franconi, tué en 1918 pour défendre contre l'envahisseur sa maison, sa rue et la place Saint-Sulpice». Belle place aux quatre évêques qui inspirez de tels dévouements, comme ce tribut de marbre doit vous consoler de l'outrage que Raoul Ponchon fait à vos tours, outrage qui traduit, d'ailleurs, sa mauvaise éduca-

tion, car Paris est la seule ville du monde à orner ses rues, en prévision de telles circonstances, de très apparents et très métalliques édicules.

Mais cette vie secrète, ce second visage des rues, des places et des monuments qui fait que soudain ils tournent vers vous des regards amicaux et reconnaissants, il faut un rite, une initiation, un mot de passe pour les découvrir. Il faut l'abracadabra, l'amstramgram magique qui soudain fait vivre la ville, et la tirant de sa torpeur de pierre lui donne pour quelques secondes son pâle et souriant reflet d'éternité. Proust et Giraudoux seront nos guides en ce domaine de la magie blanche, à la recherche de l'incantation qui doit faire céder et sourire l'incomparable cité.

Pour Proust, Paris est à peu près aussi irréel qu'il l'était pour Baudelaire. Rentrant en landau découvert un soir avec Albertine, il voit la Porte Maillot et l'Avenue de la Grande Armée comme de grands pans de murs, de larges allées de rêve. «Aux monuments de Paris, dit-il, s'était substitué, pur, linéaire, sans épaisseur le dessin des monuments de Paris, comme on eût fait pour une ville détruite, dont on eût voulu relever l'image.» Quant aux palais de Gabriel, il faut tout un étrange cérémonial pour qu'il s'aperçoive de leur existence. «Une seule fois, dit-il, un de ces palais me fit arrêter longuement ; c'est que la nuit était venue ; ses colonnes dématérialisées par le clair de lune avaient l'air découpé dans du carton et, me rappelant un décor de l'opérette «Orphée aux Enfers», me donnaient pour la première fois une impression de beauté».

Dans de telles conditions, on comprend que les paysages de Paris, qui seuls mettent à vif les nerfs de ce dandy perle et gris, sont ceux que le luxe de l'homme a rendus, à dessein, aussi artificiels que possible : les Champs-Élysées et le Bois de Boulogne : Champs-Élysées, magique espace gardé par «les bastions des marchandes de sucre d'orge, et où passe mystérieuse la voiture aux chèvres», Bois de Boulogne «lieu factice, nous dit-il, car ce bois n'est pas un bois et il répond à une destination étrangère à la vie de ses arbres, allée des myrtes de l'Enéide, Jardin Elyséen de la Femme», et au cœur de ce domaine magique il aime le lac «aux peupliers tremblants qui rappellent sans fin les mystères du soir plus qu'ils n'y répondent», ce lac «où vous étonne le passage silencieux du cygne», oiseau du rêve, symbole des Paris hallucinés, de Baudelaire jusqu'à Proust.

Mais là s'arrête le parallèle. Le Paris de Proust n'est habité par aucun spectre. L'auteur dédaigne des moyens aussi simplistes pour arracher la ville au tic-tac des horloges et pour lui conférer à si bon marché un fictif brevet d'éternité. «Les lieux que nous avons connus, nous dit-il, n'appartiennent pas qu'au monde de l'espace où nous les situons pour plus de facilité... le souvenir d'une image n'est que le regret d'un certain instant, et les maisons, les routes, les avenues sont fugitives, hélas, comme les années». Mais, cet écoulement du temps, qui n'épargne ni les villes

ni les êtres, il est possible de le conjurer et de rendre ainsi à Paris l'illusion de son temps retrouvé.

Le bonheur naît pour Proust, on le sait, du rapprochement fortuit de souvenirs oubliés, des peupliers de Méséglise, de l'odeur de la brioche chaude, reflets d'une existence passée et submergée. Cette alchimie du souvenir, bonne pour les êtres, vaut aussi pour les villes, et si Paris renaît, c'est grâce à l'étrange incantation que le perpétuel reclus entend venir vers lui à travers les murs de liège de sa chambre d'asthmatique, c'est grâce à la magique audition des voix de Paris.

«*À la crevette — à la bonne crevette, j'ai de la raie toute en vie, toute en vie. Merlans à frire, à frire. Il arrive le maquereau, le maquereau frais, le maquereau nouveau. Malgré moi, ajoute Proust, l'avertissement «il arrive le maquereau» me faisait frémir.*» Puis il entend une voix mystérieuse, et de qui l'on eût attendu des propositions plus étranges, insinuant «Tonneaux, tonneaux». On était obligé de rester sur la déception qu'il ne fût question que de tonneaux.

Or, quels sont ces cris, quelles sont ces voix, ce sont les bruits éternels de la vie à Paris, ceux que les escoliers de François Villon entendaient déjà glapir autour d'eux, cinq siècles auparavant, ce sont les formules magiques qui captivent la ville et activent la vente. Elles participent, en effet, estime Proust, par leur sonorité et leur rythme, au mouvement même de la liturgie grégorienne et sans irrévérence, du moins le croit-il, l'auteur compare les interruptions de sonorité du célèbre appel du marchand de chiffons «Chiffons, chiffons, ferrailles à vendre!» à la cadence de certains des répons de la messe. Il est d'étranges assonances entre la liturgie adressée au vrai et aux faux Dieux, et les cris de la rue sont, pour Proust, comme un salut venu du fond des âges adressé au veau d'or parisien.

Proust rend un culte à Paris et fait appel à tout l'arsenal des pratiques religieuses dans l'espoir de le refaire revivre. Dès lors se conçoit son effrayant snobisme qui est recherche de la formule incantatoire, ésotérique attitude devant laquelle devrait céder la ville. Ce sont toujours les mystères de Paris, mais non plus ceux vulgaires et grossiers mis en scène par Eugène Sue. Il s'agit vraiment, comme il le dit lui-même, d'une sorte de rite dodonéen de la ville, de nouveaux mystères d'Eleusis transportés dans les salons parisiens.

Mais, pour se livrer, il faut à Paris non seulement le concert des voix et le concert des rites, il faut aussi l'ornement. Proust est étrangement persuadé du caractère quasi mystique de la mode parisienne et le culte de Paris exige pour lui des prêtresses en uniforme. Les Champs-Élysées n'ont de sens ni de consistance sans la présence du plumet bleu de l'institutrice de Gilberte. Quant à l'Avenue des Acacias, nous dit Proust «*il suffisait que Madame Swann n'arrivât pas pour que l'Avenue fût autre et que le Bois redevint un bois.*» Mais, Proust, pourtant, n'est pas amoureux d'Odette, et la seule présence de

cette jolie femme n'opérerait par elle-même aucun miracle. Ce qui fait de l'Allée des Acacias un jardin du Paradis, c'est la vision de Mme Swann à pied, dans une polonaise de drap, sur la tête un petit toquet agrémenté d'une aile de lophophore, un bouquet de violettes au corsage. «*Persuadé, nous dit Proust, qu'en vertu de la liturgie et des rites dans lesquels Madame Swann était profondément versée, sa toilette était unie à la saison et à l'heure par un lien nécessaire, unique... je ne levais pas les yeux plus haut que son ombrelle, ouverte et tendue comme un autre ciel plus proche, rond, clément, mobile et bleu.*» Et Proust demeure persuadé que l'éclat d'une toilette de Fortuny et d'une fourrure de Révillon agréée au Dieu Paris qui aime la pompe et qui est, comme nul n'en doute, un Dieu frivole. L'ombrelle d'Odette une fois repliée, rien ne demeure de cet enchantement sinon de grosses rides sur le lac et «*le vide inhumain de la forêt désenchantée.*»

Ce caractère mystique de la mode, hommage que Paris requiert de ses adorateurs, n'est d'ailleurs pas une élucubration compliquée d'un artiste raffiné. Il appartient au vocabulaire le plus courant du parler parisien. Des habits noirs sérieux ne sont-ils pas de mise lorsque, précisément, on va dîner «en ville», et Carco nous raconte que les bourgeois de Paris ne se rendent sur les boulevards qu'après s'être fait raser, car «*il existe, dit-il, une sorte de convention qui veut que, de la Madeleine à la Rue de Richelieu, on apporte à sa toilette les derniers soins.*» Et que dire de nos apparitions d'autrefois avenue du Bois, de l'avenue Matignon à la porte Dauphine et retour, sur le trottoir de gauche exclusivement, et à des heures qui rendaient impossible tout déjeuner de famille. Il y fallait, de toute nécessité, porter le pantalon de flanelle à couleur tendre et au pied d'éléphant, le veston court, la canne ferrée, et à la boutonnière l'interdite fleur de lys, symbole de potentielles violences révolutionnaires. Tel était le rite rigoureux et nécessaire, propre à captiver l'attention des adorables jeunes filles du Bois.

Qui ne sait, enfin, que nul ne saurait pénétrer dans ces lieux où souffle l'esprit: les cafés parisiens, sans le harnachement imposé par les dieux tutélaires du lieu: le haut de forme chez Maxim, le melon gris à Armenonville, le vulgaire feutre dans les cafés bourgeois de mon quartier, et la casquette en travers au «Lapin Agile» et aux bals de la rue de Lappe. Je ne vous dirai pas quel antré sacré exigeait la cravate «*lacet de soulier*» chère à Léopold Levy.

Paris demande ses rites, sa magie et son culte, sinon il ne révèle aucun de ses secrets. Mais, même à ceux qui acceptent ses règles il n'abandonne d'ordinaire que le pâle reflet de sa beauté. Paris ne se livre qu'aux purs magiciens. C'est pourquoi il a cédé à Jean Giraudoux.

Paris a su gré, en effet, au plus pur poète de ce temps d'avoir su le voir et l'aimer sans le charger du poids de son passé ni des souvenirs de sa grande histoire. Le Paris de Giraudoux est pur et matinal, il s'enrobe de printemps, et s'il

porte un nom ce doit être celui d'une jeune fille : peut-être Bella, peut-être Eglantine, peut-être Juliette.

C'est du haut de la Tour Eiffel que Giraudoux aime le contempler lorsqu'un premier Mai de grève et de vacances ajoute encore à l'universel silence; il voit le printemps entourer Paris, se poussant jusqu'à la Seine par les brèches des murailles et par les avenues. Seuls les ponts restent sans feuillage. De la troisième plateforme comme tout est calme et «comme, nous dit-il, ces disputes que mènent en bas Notre-Dame et le Sacré-Cœur, le Panthéon et la Gare de Lyon ont l'air truquées pour amuser un peu les hommes.» Le pont Alexandre lui-même, attiré par un aimant qui est sans doute l'amitié, est prêt à s'accoler au pont de la Concorde.

À terre même, aux aubes ensoleillées, Philippe et Bella ont le même ravissement. «*Leur amour exigeait seulement d'eux*, dit Giraudoux, *qu'il vit lever le soleil.*» Quelle grâce, plus belle encore que la beauté, ces deux amants prêtent à Paris, au cours de ces promenades matinales où «seuls, écrit-il, les laitiers taquinent les mamelles de la ville endormie», à l'heure où «le soleil est la seule denrée sur les devantures closes». L'enchantement disparaît avec la vente des premiers journaux, mais le bonheur est avec eux puisque leur a été révélé un «Paris déchargé de son souci et lourd de sa grâce.»

Cet état magique qui sépare «la création du péché originel» des villes, un mot de passe peut à la rigueur le faire naître et suppléer au défaut des aubes, de la Tour Eiffel et du printemps. «*Les hommes*, écrit Giraudoux dans «Choix des Elues», *ont un mot qui leur donne toute femme quand ils l'emploient à propos. Le mot n'étant généralement pas le même pour chacun, il arrive qu'à la faveur des confusions pas mal de vertus restent intactes.*» Mais, s'il est un mot auquel ne peuvent résister les femmes, il en est un aussi qui livre les villes, et ce mot Juliette le possède. Au cours d'une visite au Quartier Latin, la jeune fille sent soudain que Paris a pris son visage courroucé et qu'il la regarde sans aménité comme au travers d'un microscope géant. «*Même les monuments*, dit Giraudoux, *dont Juliette s'attendait le moins à ce qu'ils l'intimidassent, l'Institut Océanographique, par exemple, perçait sa vie et ses secrets à vif.*» Une station au centre du Panthéon, devant le tombeau de Victor Hugo, ne changea rien à l'affaire. La conjuration continuait. Mais Juliette rentre dans le Luxembourg et devant toutes ces statues de pierre la certitude lui vient. C'est Théodore de Banville, le mot de passe du soir. La ville, en effet, s'apaise et tout ce qui était translucide retrouve son opacité première, tout sauf un petit camélia blanc sur lequel le charme n'opérait pas mais qu'il fut assez facile d'aveugler «*en posant sur lui une main comme sur les yeux d'un curieux.*» Et tel est le magique inéminemment avec lequel Jean Giraudoux s'empare des villes.

Pourtant, à ce haut degré de pure magie, un phénomène étonnant se produit. La vision éthérée de la ville se dissipe, et le vieux mythe re-

prend ses droits. Je crois bien que c'est Guillaume Apollinaire qui l'a acclimaté à nouveau dans notre littérature un peu avant l'autre guerre.

*Mais, vois, quelle douceur partout,  
Paris, comme une jeune fille,  
S'éveille langoureusement,  
Secoue sa longue chevelure  
Et chante sa belle chanson.*

(«Calligrammes»).

Et quel est «cet homme sans yeux, sans nez et sans oreilles qui, le 21 du mois de mai 1913 — quittant le Sebasto, entra dans la rue Aubry-le-Boucher» entraînant derrière lui un cortège de femmes incapables de résister à sa flûte diabolique? Tout se termina dans une maison de la rue de la Verrerie où le cortège s'engouffra. Mais, lorsque le poète arriva, il n'y trouva plus personne. Maldoror et les spectres de Baudelaire hantent-ils à nouveau, en plein XXème siècle, la ville qu'ils avaient paru désertter?

C'est que Paris, en effet, a changé depuis l'époque de M. Thiers et du Baron Haussmann. Il a continué à grandir et, nous dit Jules Romains, il s'est heurté à son enceinte qui était devenue la forme de la ville. De nouveaux faubourgs se sont créés, et des quartiers sales et obscurs se sont reconstitués, dans le lointain Nord-Est et par dessus les fortifs, bien au-delà de la zone. Paris est de nouveau difforme. Il a ses quartiers noirs qui prêtent à l'éclosion du mythe, sa ceinture rouge et ses nouvelles rues «batailleuses et coléreuses» que décrit Paul Nizan dans la «Conspiration», la rue Damrémont, la rue Louis Blanc, la rue de la Grange-aux-Belles, berceau des nouvelles émeutes parisiennes. Paris gronde à nouveau les jours de 1er Mai, et dans le «Vin Blanc de la Villette», Romains nous conte l'effroi des bourgeoises et des nourrices lorsqu'elles voient descendre vers les Champs-Élysées tout le peuple des faubourgs, qui épouvante les enfants de riches sur leurs tas de sables, tous ces purotins que les habitants des beaux quartiers n'ont jamais vu sauf «*en habits de plombiers ou de fumistes pour une réparation*», tous ceux dont ils ignorent même le sordide domaine parisien, quitte à murmurer, lorsqu'ils le traversent dans leurs luxueuses automobiles, «Mon Dieu, comme c'est laid!»

C'est le grand mérite de Jules Romains d'avoir dans ses «Hommes de Bonne Volonté» donné droit de cité au mythe des quartiers prolétaires, les nouveaux Faubourg St-Antoine du XXème siècle. Le petit Bastide, avec son cerceau, remonte la Chaussée Clignancourt, Jallez, Jerphanion et le chien Macaire parcourent la cité en tout sens, mais les quartiers du Nord-Est, autour de la Halle aux Vins et de la Place des Fleurs, ont pour eux un attrait particulier. Tous ont retrouvé le secret des promenades folles et hallucinées à travers Paris. Et voilà que de nouveau la ville ronfle, s'étire et geint, voilà que ressuscite le mythe des caves obscures dans ces champignonnières d'Argenteuil où Quinette cache son crime, dans ces salles mystérieuses et communicantes agencées par une société secrète et qui permettent aux initiés de faire le tour de

Paris sans voir le jour. Avec Jules Romains, le mythe parisien et prolétaire est de nouveau bien vivant. Il l'est aussi chez Dabit dans son sordide «Hôtel du Nord» sis à la Rapée, au Quai de Jemmapes; en bordure du canal St-Martin, aux pestilentielles odeurs. Paris ronfle à nouveau, et la terreur revient. «Mythe pas mort — mythe vivant» se lancent les télégraphes.

De plus, Paris a retrouvé ses maîtres diaboliques auxquels il prête complaisamment ses souterrains et ses fours crématoires, ses hardis bandits pour lesquels tout est possible puisqu'ils ont la connivence de la ville terrorisée. Le souvenir de Landru obsède l'imagination de nos contemporains, et cette sinistre figure a fait renaître vers 1920 le mythe du Lucifer parisien. Son nom n'est pas Quinette, par trop falot, mais c'est bien certainement Fantomas à la cagoule noire. Ici je rends à M. Roger Caillois tout son dû. Dans son brillant essai intitulé «Le Mythe et l'homme». M. Caillois a justement discerné que le mythe parisien, le mythe de Maldoror, avait trouvé dans notre littérature moderne sa pleine éclosion dans le roman policier. L'insaisissable Fantomas, le génie du crime, l'empercur des épouvantes, le démon sans signalement qui boit le poison comme d'autres le lait, dispose pour ses maléfices de toutes les complexités d'une ville truquée. Il pénètre dans le Palais de Justice par sa cheminée individuelle, possède ses grottes sous l'Île de la Cité, et les égouts de Paris sont son domaine: «*A Notre-Dame, la nuit, nous racontent ses chroniqueurs, un autel pivote. Voilà Fantomas, il a les clefs de la sacristie, et le bedeau qui est son complice l'éclaire avec un cierge. Au Musée du Louvre, le portrait de la Joconde s'écarte. Fantomas se montre. Le gardien, qui est son âme damnée, lui tend une lanterne sourde. Dans les caves de la Préfecture maintenant. C'est lui, toujours lui. Les agents qui sont ses créatures feignent de dormir sur son passage. Là, encore il a les clefs, toutes les clefs*»

Et, très curieusement, M. Caillois découvre dans Fantomas d'étranges persistances du plus vieux mythe parisien. Au passage du démon «*la Seine, nous dit-il, connaît, vers le Quai de Javel, d'inexplicables lueurs, errant dans ses profondeurs*». Lueurs identiques, lueurs aussi inquiétantes que celles que projette la redoutable lampe d'argent des «Chants de Maldoror».

Je n'entends pas démontrer, bien entendu, que toute la littérature consacrée à Paris devait avoir de toute nécessité son éclosion dans les fascicules à bon marché de MM. Souvestre et Allain ni dans les romans-feuilletons du «Petit Parisien». Mais, dans l'imagination populaire, entre les deux guerres, le mythe a de nouveau envahi la ville, et l'habitude des salles noires du cinéma, la vie malsaine dans de sordides faubourgs ont fait renaître un nouveau romantisme, étrange fruit d'une littérature d'analyse devenue trop raffinée.

Pour redonner au mythe un droit de cité, le roman policier et le roman feuilleton n'eussent d'ailleurs pas suffi, mais les écoles d'avant-garde apportèrent leur tribut, et le nouveau Paris my-

thique est, dans une grande mesure, fils du sur-réalisme et fils de Dada. La jeune équipe de 1920: Breton, Eluard, Aragon, Soupault, croit en Lautréamont et trouve dans Maldoror les secrets oubliés de la cruauté de la révolution et de l'aventure. «*Dada, nous dit Aragon, a été fondé au café Certa, passage de l'Opéra, près du Musée Grévin. C'est là que que nous décidâmes de réunir nos amis, par haine de Montmartre et de Monparnasse, par goût aussi de l'équivoque de ce passage vitré, et séduits sans doute par ce décor inaccoutumé.*» Dada est donc né dans une cave obscure, dans une de ces étranges galeries parisiennes où se perpétue la hantise des labyrinthes, la présence des terreurs de la ville.

Vingt ans plus tard, l'épouvante parisienne n'avait plus besoin de fantômes et de visions pour s'exprimer. Pendant cinquante mois, ai-je besoin de le dire, les habitants de la ville ont craint chaque jour la redoutable visite de monstres plus dangereux que Maldoror et Fantomas. Les égouts de Paris, les catacombes ont été habités, non par des spectres, mais par les états-majors des F.F.I. La ville a comploté avec ses libérateurs, et le 25 Août 1944 elle était debout sur ses barricades, telle que la voyait Rimbaud «*la tête et les deux seins tournés vers l'avenir.*»

Tous les écrivains d'aujourd'hui, sans aucune exception, considèrent dès lors Paris occupé, Paris libéré comme un être très cher, très proche et très vivant. Un écrivain aussi peu porté aux extravagances du mythe que François Mauriac nous parle d'un Paris «*accroupi au bord de son fleuve*» et cachant sa honte «*dans ses bras repliés*». Paris souffre, Paris gronde, Paris espère, Paris rêve, Paris a son barde et son ménestrel. Il s'appelle Aragon.

Tout le frémissant délire qu'en un siècle d'histoire l'incomparable Cité a pu inspirer à ses habitants se concentre dans l'œuvre d'Aragon, gigantesque pot-pourri de toutes les expériences parisiennes.

Aragon aime trop sa ville pour faire en face d'elle le délicat ou le blasé. Nulle formule ne lui paraît trop éloquente ni trop rebattue pour emprisonner l'admiration qui précipite ses rimes:

*Arrachez-moi le cœur vous y verrez Paris,  
C'est de ce Paris là que j'ai fait mes poèmes,  
Mes mots sont la couleur étrange de ses toits.  
La gorge des pigeons y roucoule et chatoie..  
Plus le temps passera moins il sera facile  
De parler de Paris et de moi séparés.*

Tous les vers d'Aragon chantent la religieuse intimité du couple, et le poète n'ignore rien des caprices, des colères et des rêves de la belle ville qui connaît son amour:

*Taisez-vous, taisez-vous, ah Paris! mon Paris!  
Lui, qui sait des chansons et qui fait des colères,  
Paris rêve et jamais il n'est plus redoutable,  
Plus orangeux, jamais que muet mais rêvant  
De ce rêve de ponts sous leurs arches de vent.*

Paris vit, mais ses traits d'être vivant ne l'empêchent pas d'être, en même temps, un espace magique, halluciné comme un domaine baudelairien.

S'engageant, le soir, dans les Champs-Élysées, Aragon ne voit-il pas soudain

*Les chevaux de Marly se cabrant dans la brume.*

Et, dans d'autres quartiers, il sent éclore les plus familiers et les moins inquiétants des spectres parisiens, ceux que fait renaître chaque promotion de l'École des Beaux Arts :

*Des taxis emportant des passagers bizarres  
Nus et peints de métal pour le bal des Quat'z Arts*

Et le poète conclut, dans la plus pure tradition romantique :

*Il a des revenants pis qu'un château hanté.*

En ce domaine, Aragon ne craint d'ailleurs pas, apparemment, certaines brutales collisions avec l'un de ses éminents prédécesseurs. Lorsqu'il écrit :

*Le Panthéon surgit là-bas comme un scaphandre,  
Est-ce Troie ou Paris, la Seine ou le Scamandre?*

nous pensons peut-être un peu trop aux hallucinations du «Cygne». Après un tel hommage, Aragon se devait de donner un nom à ce spectre qui déambule là-bas dans la brume.

*Cet homme qui s'en va n'est-ce pas Baudelaire?*

Et l'auteur des «Fleurs du Mal» ne lui garde certes pas rancune de redire ces choses antiques dans son parler nouveau.

Le Paris d'Aragon c'est, en effet, la somme composite de tous les visages que la Ville a laissé voir à ses adorateurs :

*Voici la géhenne balzacienne,  
Cité faite flambeau que seul aimer consume,  
Cité faite de pleurs qui rit d'avoir pleuré,  
Enfer aux yeux d'argent, Paradis dédoré,  
Forge de l'Avenir où le crime est l'enclume.*

Voici les antres diaboliques de Fantomas et d'Eugène Sue :

*Pour comprendre Paris, visitez ses égouts.*

Voici les cris de la ville et la liturgie proustienne :

*Paris plus déchirant qu'un cri de vitrier.  
Voici le mythe Révolution:  
Paris qui n'est Paris qu'arrachant ses pavés...  
Que renaisse le chant que les oiseaux imitent  
Et qui répond Paris quand on dit Liberté.*

Comme Giraudoux, il aime les aubes sur la Seine :

*Quand prise sur le fait la nuit qui se dément  
Se défend, se défait les yeux rouges, obscènes,  
Et Notre Dame sort des eaux comme un aimant.*

Il aime les crépuscules, l'heure mauve et les soirs de Paris couleur de cyclamen :

*Le soir se faisait tendre à la Croix Catelan,  
Ce n'est qu'un lieu de valse où l'été s'aban-  
[donne.*

Et jusqu'au fond de lui-même il porte la cruelle nostalgie des pavés parisiens :

*Je verrai toujours la Chaussée d'Antin,  
Ses trottoirs de Parme aux pieds des putains.*

Et parmi tout ce chatolement de tant de merveilles parisiennes, Aragon a vu éclore des yeux :

*Ces yeux rencontrés au coin d'un bazar  
A quoi rêvaient-ils ces grands yeux bizarres?*

Paris, c'est la vision de deux yeux limpides, couleur du ciel au-dessus de la ville, par les petits matins d'hiver, les yeux gris, les yeux pers, les yeux pâles, les yeux incomparables d'Elsa toujours présente.

Aragon représente la somme des expériences et des apparences parisiennes ; ses poèmes forment le bouquet tricolore et cocardier où se trouvent réunies toutes les fleurs que chaque poète avant lui avait fait éclore en tribut à l'incomparable cité. Mais, si les fleurs ne sont nées ni dans ses champs ni dans ses serres, la guirlande, par contre, est bien de lui, et Aragon, confiant, tend vers l'avenir son nouveau bouquet Paris.

La lecture de tels vers pourrait me servir de conclusion, mais le mythe parisien est avant tout un culte, et Paris préférera entendre la litanie dans laquelle Péguy lui énumère ses attributs et ses beautés «*Première ville du monde, capitale du royaume, ville unique au monde, la plus intellectuelle, hélas, pour les intellectuels, et au contraire la plus voluptueuse pour les voluptueux, la plus charnelle pour les charnels, et aussi, pour les mystiques, la plus mystique... Pour nous, Français, ville de France la plus française, la plus profondément, la plus essentiellement, la plus authentiquement, la plus traditionnellement française... et pour tout le monde la ville du monde la plus insupportablement cosmopolite, orgie des nations, carrefour le plus banal du monde, caravansérail des peuples... Capitale de la luxure. Capitale de la pierre. Capitale de la foi. Capitale de la Charité. Capitale de tout.*»

Paris, Capitale, oserons-nous ajouter après Péguy, tous les poètes, de Balzac à Aragon, ont espéré qu'à force de magie, de terreurs ou de rites, ils la préserveraient des emprises du temps et du sort des cités charnelles, ils ont cru que par leurs incantations ils la feraient vivre éternelle en marge de leur pauvre existence mortelle. Ils ont fait d'elle un mythe, un monstre, un lucifer ou, l'illusion aidant, une pâle jeune fille qui passe sur la Seine. Ils ont eu peur, ils l'ont crainte, ils l'ont reniée ou bénie, mais pour tous, pour Balzac, pour Baudelaire, pour Lautréamont, pour Zola, pour Flaubert, pour Rimbaud, pour Proust, pour Giraudoux, pour Aragon, elle a été la grande prière qui monte le soir, le magique domaine, le lieu pur où souffle l'esprit, la parfaite expression du clair génie de l'Occident, et toutes les terreurs dont, en face d'elle, ils se prétendaient assaillis, n'étaient au fond qu'estime, qu'extase et qu'admiration.



# Rayonnement des anciennes légendes à travers le monde

Série de Conférences de

**M. Vladimir Vikentiev**

de l'Institut d'Égyptologie

Faites au Caire, sous les auspices de l'Université Fouad 1<sup>er</sup>

3<sup>ème</sup> Conférence :

**LES SURVIVANCES ANTIQUES**

**DANS LES CONTES DES MILLE ET UNE NUITS (\*)**

Faite le 4 avril 1945, à l'amphithéâtre de la Société Royale de Géographie d'Égypte

Mesdames,  
Messieurs,

Il me souvient d'une scène dramatique au théâtre. Un studio d'artiste... Une grande fenêtre donnant sur une rue brumeuse et couverte de neige... Une ville médiévale : maisons serrées, rues en chicane, pignons, clochers.... On se sentait pris dans cette vie cloîtrée, si singulière, qui parle, encore de nos jours, aux âmes romantiques. C'était un monde, en somme, parfaitement équilibré, que le drame ne faisait qu'accentuer et raffermir.

Mais tel n'était pas le point de vue du protagoniste. Lui, sentait derrière les décors une autre réalité, et c'est à elle qu'aspirait son âme. Ne pouvant plus tenir, il se jette, l'épée à la main, contre le mur, et lui porte un coup à fendre la pierre. A travers la



M. VLADIMIR VIKENTIEV

(Photo Weinberg)

grande entaille, qui s'élargit de plus en plus, voilà qu'apparaît cet autre monde, tant désiré.

Tout a changé. Nous sommes, comme l'a dit le poète —

*In quel parte del giovinetto  
Che 'l Sole i crin sotto* [anno  
[l'Aquario temprà

« dans cette partie de la jeune année où le Soleil trempe sa chevelure dans le Verseau » (1). Le printemps rayonne sur la figure du coryphée, et les constellations sont celles de la renaissance. Il fait nuit, et les astres scintillent...

A quoi rime notre parabole ? Ne l'avez-vous pas déjà deviné ? Il s'agit de notre attitude envers les « Mille et une Nuits ». Seulement, je m'empresse de vous dire, notre geste sera beaucoup moins tragique. Pourquoi brandir une arme ? A quoi bon

(\*) Voir les deux premières conférences dans les Nos. d'avril et de juillet de cette année.

détruire les décors médiévaux ? Il suffira de les écarter, pour le temps qu'il nous faut. Et puis, on les laissera retomber à leur place habituelle...

Nous allons commencer par nous entendre. Je vous demande de me suivre au-delà des bornes que, à quelques exceptions près, on ne dépassait pas jusqu'à présent. Cela me dispense de vous expliquer pourquoi, n'étant pas spécialiste en cette matière, j'ose, tout de même, vous parler d'«*Alf Leilah we Leilah*». Nous nous servons d'un regard perçant, plutôt que d'une épée, et nous laisserons les contes intacts, à l'admiration de tout le monde et à l'analyse des arabisants. Nous ne nous prendrons pas aux branches du merveilleux jardin d'Aladdine, chargées de fruits, si précieux et variés, mais aux racines, aux bases antiques.

Je vous propose, en somme, une chose très simple. Il s'agit de descendre dans le sous-sol.... En voici une illustration que les gens posés aimeront sans doute mieux que notre métaphore de tout à l'heure. Il me souvient d'avoir lu quelque part chez C. G. Jung, à propos des explorations de la psyché, les lignes suivantes : — «*Nous avons à décrire un building. Nous trouvons que l'étage supérieur a été construit au XIXe siècle, que le rez-de-chaussée date du XVIe siècle et que la maçonnerie n'est en somme que reconstruction d'une tour du XIe siècle. Dans la cave, nous découvrons des murs de fondation romains, et, après avoir fouillé le souterrain, rempli de débris, nous trouvons sur le sol des outils de pierre et, au-dessous d'eux, des restes de la faune glaciale*».

Ce plan d'exploration convient à merveille à notre cas, mais je ne vous entraînerai pas aussi loin que ça !... Avant de voir ce qu'étaient les contes à l'âge du mammoth, il faut se faire une idée de leur état à une époque, plus ancienne que le romain, mais de beaucoup moins que ne l'est la période glaciale. L'auteur, que je viens de vous citer, trahit son éducation classique. Il fait un saut direct de Romulus à l'homme magdalénien.... Nous autres, nous savons qu'avant d'arriver aux cavernes, il faut passer par de très hautes civilisations qui, elles aussi, ont laissé des traces visibles

dans les « murs de fondation » de notre « building ».

C'est ce que nous ferons. Je me propose de vous démontrer, sur deux ou trois exemples, comment l'Égypte et la Babylonie voire le très ancien Sumer, se font entendre à travers les visions, pleines de vie et de réminiscences toujours actuelles, de Baghdad, du soi-disant Haroun er-Rashid, et de Misr el-Mahroussah.

\*  
\*\*

On est juste au début de l'étude de l'immense trésor folklorique, connu sous le nom de «*Mille et une Nuits*». A commencer par le fait qu'il n'existe pas jusqu'à présent de texte établi. Rien que plusieurs manuscrits et quelques publications, se distinguant entre eux, en tant que contenu, et qui ne sont pas exempts d'erreurs. Les meilleures éditions sont celles de Calcutta, vieille de plus de cent ans, et de Boualak, qui elle aussi a un âge respectable. Il en existe des réimpressions. Mais, toujours, il manque une édition standardisée et commentée.

Ce qu'il y a en fait de recherches critiques, se borne à peu de choses. Quelques articles, quelques commentaires. Neldecke, Muller, Oestroup, Cosquin, Chauvin, Macdonald, Horovitz, Littmann ont jeté un peu de lumière sur la provenance du recueil et son rayonnement. Le mérite de l'avoir introduit en Europe, au début du XVIIIe siècle, revient au savant voyageur français, Galland, qui avait à sa disposition le manuscrit le plus ancien qui fût connu (2). C'était un texte arabe provenant de Syrie.

Les dernières traductions sont celle de Littmann, publiée par *Insel-Verlag* en six volumes, et de Salier, sous la rédaction de Kratchkovsky, en huit volumes. Cette publication, faite par l'*Akademia* de Moscou, a été terminée en 1939. C'est donc la traduction la plus récente. Elle est richement illustrée, en noir et en couleurs, contient des préfaces savantes et quelques annotations. Comme celle de Littmann, la traduction de Salier est complète, en tant qu'elle se base sur l'édition de Calcutta.

Les contes, dits arabes, ne sont pas sortis d'un seul moule. Ils embrassent une période très vaste. D'un côté, ils font mention du sage Salomon et de l'intrépide Iskandar. De l'autre, nous y trouvons des réminiscences des Croisades, on y fait usage d'armes à feu, on se plaît à fumer le narghileh et à savourer le café. Cela nous amène presque à nos jours.

On a parlé des emprunts, faits à l'Inde et à la Perse, au monde arabe moyennageux, de Baghdad et du Caire. Mais Baghdad se trouve là où jadis fleurissait la culture babylonienne, et le Caire a surgi sur le sol de l'ancienne civilisation pharaonique. Il fallait donc s'attendre que les traditions antiques, si tenaces, si pleines de sève, ne se fussent pas perdues. Elles devaient évidem-

ment changer d'apparence et se recouvrir d'un nouveau vernis, comme cela arrive à tous les êtres vivants qui tendent à ne pas disparaître dans un nouveau milieu. C'est bien le principe universel du mimétisme.

Les contes d'Ali Ezzeibak et d'Ali Baba (3) nous mettent sur la piste du «*Trésor de Rhampsinite*», recueilli par Hérodote à Memphis. On a cru devoir mettre les quarante voleurs, enfermés dans des cruches à huile, en rapport avec le conte égyptien de la «*Prise de Joppa*». On a également relevé quelques ressemblances entre les voyages de Sindbad et le «*Naufragé*», conte ancien-égyptien du Moyen Empire (4). Il s'agit dans ce cas d'histoires entières. A part cela, on a suggéré pour certains traits épars des prototypes nilotiques. Par exemple, Littmann, d'accord avec Spiegelberg, croit que le singe, faisant fonction d'écrivain émérite dans le récit du «*Second Moine Errant*» (Nuit 13), n'est autre que l'ancien dieu de la sagesse Thot, qui se plaisait à prendre l'apparence de pavian (5). La même autorité nous dit que le conte de la «*Reine des Serpents*», dont nous allons maintenant nous occuper, devait, elle aussi, provenir de l'Égypte ancienne (6).

La dite histoire fait partie d'un recueil assez volumineux — il s'échelonne sur cinquante quatre «*nuits*», juste avant les aventures de Sindbad. Elle se trouve combinée avec les voyages de Bouloukiya. Pour ceux-là nous avons établi, il y a quatre ans, des contacts babyloniens et nous les avons rapprochés du grand poème suméro-acadien de «*Gilgamish*» (7), dont nous avons parlé ici, la fois passée. Nous voilà donc en possession d'un sujet quelque peu défriché.

Nous commencerons par le premier conte de «*Hassib Kerim Eddine*» et d'une partie du conte de «*Bouloukiya*» qui le complète. Ensuite il sera question du second conte de «*Hassib Kerim Eddine*». Ils nous serviront, le premier à faire ressortir les traditions de la Mésopotamie, et le second, les traditions égyptiennes de l'époque Gréco-Romaine. Dans les deux cas, les contacts avec l'antiquité sont si suivis et frappants qu'il ne peut exister le moindre doute sur leur compte. Évidemment cela ne veut aucunement dire que les conteurs de Baghdad ou du Caire disposaient d'anciens manuscrits ou tablettes. Les thèmes antiques leur sont parvenus par des intermédiaires, persans, hébreux, grecs, qui eurent la chance ou la malchance de séjourner dans ces régions, en tant que conquérants ou captifs.

### Le premier conte de «*Hassib Kerim Eddine*»

Le conte mixte de «*Hassib-Bouloukiya*» se résume ainsi. Il existait un garçon, auquel les astrologues au moment de sa naissance, avaient prédit qu'un jour il allait devenir encore plus savant que son illustre père, le grand sage Daniel, mort peu avant que Hassib ne vint au monde. Le garçon grandit, et sa pauvre mère a toute raison de penser que les étoiles avaient menti. Hassib et ses camarades sont la terreur du quartier. Aucune science ne lui entre dans la tête. On le chas-

se de l'école, et nul métier ne le tente. Il préfère aux étroites ruelles de son quartier la solitude et l'air frais de la montagne boisée. C'est l'émule d'un Enkidu ou d'un Chimon de Boccace, se plaisant comme eux dans son milieu sauvage. La tentative de ramener le jeune rustre à la raison est la même. On envoie une fille de joie auprès du héros sumérien. La version arabe, plus candide, a recours au mariage. Mais que ce soit ceci ou cela, l'aillance avec la femme n'a qu'un effet relatif et passager. Comme Enkidu, notre jeune et beau vaurien Hassib aime sa jeune femme avec passion, mais son caractère reste toujours le même.

En gardant dans notre esprit le texte babylonien (8), nous pouvons prévoir ce qui va arriver à notre héros des «*Mille et une Nuits*». Nous nous sommes plus à le faire quand nous avons pris connaissance de notre conte et avons senti qu'il s'agissait bien d'une version arabe du poème babylonien.

Dans «*Gilgamish*», il est question d'une expédition héroïque contre l'ogre de la montagne, Humbaba (9). Cette expédition vise les cèdres, confiés par les dieux à la garde du monstre, de ces beaux conifères, qui étaient si appréciés en Babylonie. La version arabe, plus modeste, se contente de faire de Hassib un bûcheron et de l'envoyer dans la montagne pour abattre des arbres et les vendre. Ainsi, croit sa mère, ci-devant la déesse Ninsun, son fils allait pourvoir de quoi subsister à son jeune ménage ... Pendant la longue chevauchée du thème à travers les siècles, il s'est décoloré. Où en est l'épique préparation des armes de Gilgamish et Enkidu? La mère de Hassib s'en va tout bonnement acheter à son fils une hache et une corde ... Où sont les rugissements de Humbaba et ses mâchoires vomissant des flammes? Nous les retrouvons sous la forme d'une «*averse*» (مطرة عظيمة) qui surprend Hassib sur le sommet de la montagne (Nuit 483). C'est peu, mais tout de même, cela suffit!

Dans la suite, bien des choses manquent. Il n'y a aucune trace de la tentative d'Ishtar de séduire le héros. Il reste si peu de choses du Taureau Flamboyant, vengeant l'honneur de la déesse éconduite, que je n'ose pas vous en parler. Ça ne vous dira rien. Pour reprendre les traces de l'ancienne épopée avec assurance, il faut aller plus loin.

Enkidu meurt, et son ami Gilgamish erre dans le désert envahi par la terreur de la mort qui allait un jour frapper à sa porte. Y a-t-il un moyen de s'en dérober? Où est la source de la vie éternelle?... Gilgamish se souvient de son aïeul, Ut-napishtim, qui mène la vie des bienheureux, au-delà de la Mer de la Mort. Il décide de l'atteindre et de lui demander le secret de la vie sans fin. Gilgamish s'élance vers son but, bien que ce soit une entreprise, encore plus formidable que la lutte contre les deux monstres de feu, Humbaba et le Taureau Flamboyant.

L'intrépide héros passe pendant douze heures doubles par un long et ténébreux couloir à travers la montagne. Il le fait après s'être entretenu avec un couple d'hommes-scorpions qui gardent

sa porte (*agrabu-amelu i-na-ats-tsa-ru bābī-shu* (10). Gilgamesh finit par arriver dans le merveilleux jardin de la divine cabaretière Siduri. Celle-ci l'envoie chez le batelier de l'Homme Immortel, Sur-Shanabi, qui se trouvait en ce moment de ce côté de la Mer de la Mort, et lui emmène le héros vers l'île du bienheureux Ut-napishtin.

\*  
\*\*

Telles sont les grandes lignes de la version babylonienne. Qu'avons-nous en regard dans notre conte arabe? Nous trouvons Hassib se lamentant dans un souterrain, à l'idée d'une mort inévitable, jusqu'à ce qu'il se trouve en présence d'un scorpion (العقرب)(11). Donc encore une fois, proportions réduites: dans un cas, des arachnides de dimensions colossales: *e-lu-shu-nu shu-pu-uk shamê(e) k[ash-da]*, *shap-lish A-ra-al-li-e i-rat-su-nu kash-da-at* «leur sommet atteint le zénith des cieux, et leur poitrine s'enfonce dans les Enfers» (12). A propos de l'impression que produisent les monstres, il nous est dit: *ra-ash-bat pu-ul-hat-su-nu-ma im-rat-su-nu mu-tu gal-tu milam-mu-shu-nu sa-hi-ip hur-sa-a-ni* «leur terreur (i.e. la terreur qu'ils inspirent) est accablante,

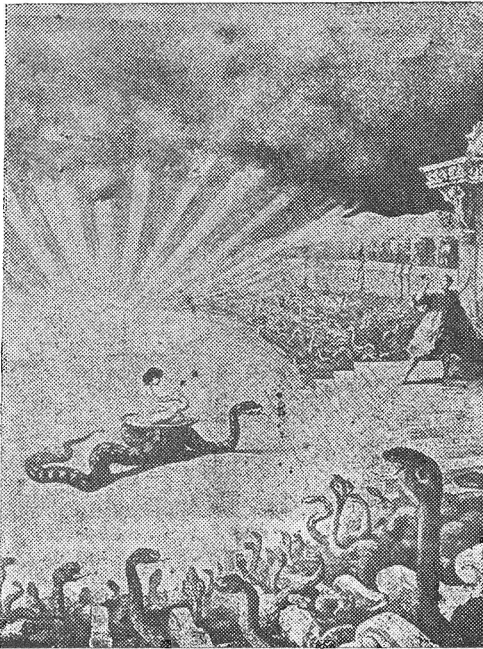


Fig. 1. — La venue de Yamlikha.  
(Illustration tirée de l'édition de Burton).

et à les voir, c'est la mort. Leur éblouissante grandeur fracasse les montagnes» (13). Dans le texte arabe, il s'agit d'un scorpion orfèvre tombant sur le héros *واذا بعقرب كبير وقع عليه*. Encore cette fois-ci, peu de choses, mais, de nouveau, cela suffit pour ne pas perdre de vue notre fil conducteur!

Après le scorpion, il est question, comme dans «Gilgamesh», de la traversée du long défilé où tunnel et de l'arrivée dans le jardin étincelant de pierreries. Le héros voit venir vers lui la fée babylonienne, Siduri (Fig 1-2). Elle porte ici le nom de *Yamlikha* et est une femme-vipère por-



Fig. 2. — La venue de Yamlikha.  
(Dessin d'Ouchine).

tée sur un plat précieux par un énorme serpent. Elle n'est pas cabaretière, comme son ancien prototype. Fervente adoratrice d'Allah, elle se borne à faire servir à son visiteur des fruits. Mais, tout comme l'autre, elle voudrait le retenir auprès d'elle aussi longtemps que possible, et il s'exhale d'elle et de son ambiance ce fluide d'hédonisme que la divine Siduri voulait insuffler à Gilgamesh.

Pareillement à Siduri, Yamlikha se résigne à aider le héros. Pour une raison que nous ignorons, la suite se fait au nom de *Bouloukiya*. Ce remplacement d'un héros par un autre, nous rapproche davantage du prototype babylonien, et voilà pour quelle raison.

Horovitz a suggéré que le nom de *Bouloukiya* et de son compagnon, *Affan*, rappelaient ceux de *Helkiya* et de *Shaffan*, dont il est question dans le Livre des Rois (14). Ce rapprochement semblait d'autant plus plausible, que le texte arabe nous présente *Bouloukiya* comme étant un jeune roi israéliite (15). Au début de ses pérégrinations, notre héros vient à Jérusalem, et c'est là qu'il fait connaissance d'*Affan*. A part les «*Mille et une Nuits*», l'histoire de *Bouloukiya* se retrouve dans la «*Vie des Prophètes*» de Tha'alibi (16), ce qui nous permet de nous la faire remonter jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle de notre ère. Mais Horovitz s'est con-

tenté de constater la similitude des noms, qui dans ce cas ne dit pas grand'chose. Ce que Helkiya et Shaffan font dans la Bible n'a rien de commun avec les exploits de Gilgamesh.

Nous reprenons l'idée de Horovitz de l'existence d'anciens prototypes pour les noms de Bouloukiya et d'Affan, sans toutefois admettre qu'il faille les chercher dans la Bible. Nous croyons devoir remonter beaucoup plus loin, dans le passé suméro-accadien. Nous retrouvons les deux prototypes recherchés dans le nom de Gilgamesh, connu également sous la forme de *Welkimash*, et dans celui du batelier de l'Homme Immortel, *Shanabi*.

\*  
\*\*

Et voici une preuve de l'utilité de notre méthode comparée.

Le texte babylonien est très fragmentaire, en général et, en particulier, à l'endroit qui nous intéresse en ce moment. On s'est donc donné beaucoup de peine à comprendre ce qui s'était passé au juste lors de la première rencontre du batelier avec Gilgamesh. Il y est question de quelque chose, nommée *urnû*, que le héros détruit en la frappant furieusement de sa hache (17). Il reste juste assez pour comprendre que l'«urnû» était indispensable pour la traversée de la Mer de la Mort. Était-ce une plante? C'est ce qu'on croyait de préférence. Camp. Thompson était du même avis, mais doutait qu'on pût identifier la plante en question. Il mentionne la menthe, mais n'admet pas la possibilité que ce soit elle (18). Il y en avait d'autres qui faisaient des suggestions toutes différentes! Citons, par exemple, celle-ci. C'est un *reptile!* proclamait von Soden, c'est un *waran!* (19) Ce mot ne sonne-t-il pas comme l'*urnû* babylonien? Peut-être, seulement von Soden a manqué de nous expliquer de quelle utilité pouvait être un lézard, même si c'était un gigantesque waran des Iles Commodore, lors d'une traversée de la Mer de la Mort!...

Notre version arabe met fin à cette controverse qui semblait sans issue. Nous y lisons ce qui suit. Bouloukiya est mené par Yamlikha vers la montagne couverte de toutes sortes d'herbes et y fait une tournée. Chaque plante commence à parler. Elle dit ce qu'elle possédait d'utile. Et voilà qu'une prend la parole et dit:

انا العشب الذي كل من اخذني ودقني واخذ مائتي ودهن به قدميه  
وحاز على أي بحر خلقه الله تعالى لم يتبدل قدماه  
(Nuit 488)  
«Je suis cette herbe qui permet à qui la prend et la broie, prend mon jus et s'en frotte les pieds, de traverser n'importe quelle mer, sans que ses pieds soient mouillés» (Fig. 3). Retenons un fait; il est question d'une plante *العشب* et cette plante doit être broyée... C'est bien ce qui a pu être dit dans le texte babylonien (20). Pas de waran, gigantesque, ni de petit lézard, mais — une *plante juteuse!*

Cela vous donne une idée du bon parti qu'on peut tirer du folklore et du travail des «comparatistes». Il n'aspire pas à supplanter l'assyriologie, l'égyptologie ou autre discipline, mais il

pourrait être, dans beaucoup de cas, un auxiliaire intéressant, et même, indispensable.



Fig. 3.  
La tentative avortée d'Affan de s'emparer de l'anneau de Salomon.

(Dans les médaillons, la capture de la Reine des Serpents et la traversée de la Mer de la Mort).  
(Dessin d'Ouchine)

## Le deuxième conte de «Hassib Kerim Eddine»

Passons maintenant à la deuxième histoire de Hassib. Comme je vous ai dit, ici nous allons avoir affaire à une *tradition égyptienne* (21). Cette tradition, autant que nous la connaissons, est de basse époque. Il n'en existe qu'une seule version de l'histoire qui a servi de point de départ à notre conte arabe. Mais elle est complète et parfaitement suffisante pour établir de quel côté il fallait chercher la provenance de ce dernier. Nous n'aurons pas à nous plaindre, comme dans le cas précédent.

Le texte égyptien-démotique (22) se résume de la manière que voici. Il existait un prince, fils du roi Usirmaré, qui passait son temps à rechercher des textes anciens. Un jour il apprend qu'il pouvait mettre la main sur le texte le plus hermétique qui fût, c'est-à-dire, sur le livre de la sagesse primordiale du dieu Thot. Seulement, pour l'avoir, il fallait être intrépide et connaître à fond l'art des conjurations. Le livre en question se trouvait au fond de la mer, au milieu d'une masse grouillante de reptiles. En plus, il était entouré des replis de l'immense serpent de l'éternité. Nanefer-ka-ptah, c'est le nom du prince, part à l'endroit indiqué, écarte l'eau, lutte pendant trois jours contre le Serpent et

finir par le mettre en pièces. Une fois en possession du livre de Thot, le prince le lit, en fait une copie, dilue les formules dans de la bière, et absorbe, littéralement, la sagesse divine.

Voyons maintenant la version arabe. Hassib se rend au bord d'un cratère, rempli d'eau, et son alter ego, Shambour, un magicien accompli, commence ses conjurations. Puis il s'écrie : *الخرجى يا ملكة الحيات* «Sors, oh Reine des Serpents!» L'eau baisse, le fond apparaît, et alors, nous est-il dit :

وانفتح باب عظيم و خرج منه صراخ عظيم مثل الرعد حتى ظنوا أن ذلك البئر قد اهدم

«une grande porte s'ouvrit, et il en sortit un grand bruit, pareil au tonnerre, de sorte qu'on pensa que ce puits s'effondra» (Nuit 534).

C'est le prélude classique de toute apparition serpentine. Nous le connaissons depuis le conte du Papyrus de l'Ermitage (23) :

60  
59  
58  
57  
56

«Alors j'entendis le bruit de tonnerre, tout en pensant que c'était une vague de la mer, tandis que les arbres craquaient et la terre tremblait».

Et voilà la description textuelle de la venue du Serpent :

وخرج من ذلك البئر حية عظيمة مثل الفيل يطير من عينيه ومن فيها الشعر مثل الجعر وعلى ظهرها طبق من الذهب الأحمر مرص بالدر والجوهر وفي وسط ذلك الطبق حية تضيء المكان ووجهها كوجه انسان وتتكلم بافصح لسان وهي ملكة الحيات

«Et il sortit de ce puits un énorme serpent, tel un éléphant. Et de ses yeux et de sa bouche s'envolaient des étincelles, comme des charbons. Et sur son dos il y avait un plat d'or rouge, serti de perles et de pierres précieuses, et au milieu de ce plat était assise une Vipère, qui illuminait l'endroit. Son visage était comme celui des hommes et elle parlait une langue claire. C'était la Reine des Serpents» (Nuit 534).

Pour nous ce n'est pas une inconnue. La «Reine des Serpents» n'est autre que Yamlikha.

Son nom et son titre sont comme suit : *يملخا ملكة الحيات* «Reine des Serpents, Yamlikha». Le nom n'est donné que deux fois (Nuit 498). Elle s'est présentée elle-même à Hassib de la manière suivante : *انا ملكة الحيات سلطانتهم* («Je suis la Reine des Serpents et leur Sultane», Nuit 485). Dans la plupart des cas, elle est désignée comme étant *ملكة الحيات* «La Reine des Serpents» ou tout simplement *الحية* «La Vipère».

L'apparition du Roi-Serpent du Papyrus de l'Ermitage a été racontée, quatre mille ans avant nous, dans des termes presque identiques. Il n'y a que cette différence, à l'avantage du texte ancien, que là il n'y a pas de dédoublement du serpent. Il y a également lieu de relever qu'à cette époque lointaine le plat d'or, enrichi de bijoux, faisait encore partie du corps du Serpent. En voici, pour comparer le texte égyptien :

66 65 64 63 62 61 60

«Je découvris ma face et je trouvai que c'était un serpent qui venait. Il était (long) de trente coudées, et son tracé avait plus de deux coudées (de largeur). Son corps était couvert d'or, ses deux plaques (du capuchon) étaient de vrai lapis-lazuli. Et il était d'une perfection extrême» (24). Tout comme Yamlika le Roi-Serpent égyptien parle une langue claire, que son visiteur comprend à merveille.

Pour Hassib c'était la seconde venue de la Reine des Serpents. La première avait eu lieu lors de son séjour dans le monde souterrain (25). Et c'est surtout là que les parallèles avec le «Conte du Naufragé» comptent (26).

Nous allons reprendre notre mise en regard du conte arabe avec l'histoire démotique.

Contrairement à ce que nous avons dans cette dernière, il n'y a dans le premier aucune trace de combat. La reine souterraine se livre gentiment à Hassib et va même jusqu'à lui dire comment il fallait s'y prendre pour la dépecer (Fig. 4). Le prince égyptien aurait dû attendre cette charmante époque quand le formidable Serpent de l'éternité est devenu un agneau!







dans notre supposition qu'il en existait un autre texte plus ancien et plus logique que celui que nous possédons. Dans notre conte des *«Mille et une Nuits»*, la fourche et le brasier faisaient partie des manipulations tendant à extraire la sagesse et la vertu curative du serpent, pour les communiquer au héros. La fourche et le brasier sont des restants dégénérés du texte originaire, où, comme nous l'avons dit précédemment, il s'agissait de la science immanente au serpent même.

Voici dans quel contexte le soi-disant «instrument de torture» figure dans notre conte des *«Mille et une Nuits»*. Hassib n'est pas le seul à profiter de l'émanation divine. Il y a encore le roi local qui attend d'être guéri d'une terrible maladie qui le tient à l'écart de ses sujets. C'est pourquoi, après avoir fait bouillir la chair serpentine sur un brasier et en avoir absorbé l'écume, avec le résultat que nous connaissons, Hassib transporte sa cuisine chez le roi. Le conteur arabe a seulement oublié de nous dire qu'il avait emporté en même temps une fourchette, car autrement comment pouvait-il avoir servi la chair serpentine au malade?

Le roi frappé de lèpre est une amplification du thème ancien-égyptien. Dans ce dernier, il est question de la mélancolie et de prostration de Nanferkaptah. Il en sort, aussitôt que le brasier et la fourche lui sont apportés, en même temps que le «Livre de Thot» qui est, comme nous venons de le dire, l'équivalent de la chair serpentine. Dans les *«Mille une Nuits»*, le roi guérit à peu près dans les mêmes circonstances.

J'espère vous avoir démontré l'identité des deux œuvres mises en regard. Ce ne sont pas seulement les grandes lignes, mais aussi les petits traits qui s'avèrent être pareils. Pour n'en citer qu'un, il est dit du Livre de Thot, qu'une fois apporté dans une chambre plongée dans l'obscurité, tout s'illumine, comme si le soleil y était entré. Le texte arabe, de son côté, nous dit qu'aussitôt que la Reine des Serpents remonte du fond du cratère, elle illumine tout autour d'elle.

### «Mikhaïlo Potik»

La légende héroïque russe du cycle de Kiev, ayant pour titre «Mikhaïlo Potik», nous présente une version de la lutte contre le Serpent gardant au fond de la mer le palladium de la vie et de la sagesse. Sous maints rapports elle va nous rappeler les aventures de Hassib et de Nanferkaptah.

Mikhaïlo Potik, un «bogatyř» (paladin) du prince régnant Vladimir, est un ivrogne et vagabond invétéré. Il s'en va chasser au bord de la mer, et, après une prodigieuse battue d'oiseaux aquatiques, voit venir vers lui, assis sur un tronc de chêne blanc, un cygne orné d'or et de perles. Le héros est sur le point de décocher une flèche, quand le merveilleux oiseau demande de lui laisser la vie sauve et reprend sa vraie forme de jeune fille, princesse de la Vallée (Podolié). Potik veut l'embrasser, mais elle se dit

être païenne et, par conséquent, impure. Il fallait l'emmener à Kiev et la baptiser. Cela fait, Maria-Likha — c'est le nom de la fille — cygne, est mariée solennellement à Mikhaïlo Potik.

Comme dans le cas de Hassib et de Nanferkaptah, la présence de la bien-aimée ne change en rien le caractère irréductible du héros. Bientôt après le mariage il reprend, avec une ardeur accrue, son ancienne habitude de faire le tour des cabarets. Pour le rappeler à la raison, Maria-Likha se décide à le faire enfermer dans un tombeau. Elle s'y prend à sa manière. On annonce à Potik la mort de sa femme. Le héros fait bâtir un spacieux caveau de bois, le remplit de vivres et, fidèle au serment donné à Maria-Likha lors de leur mariage, il s'y enferme avec elle. Le caveau semble être tout à fait impénétrable. A part les bandes de fer qui l'entourent, il est recouvert d'une épaisse couche de sable.

Pour ne pas avoir peur, Potik allume des cierges. Et voilà que les bandes de fer se trouvent brisées et les parois de bois cèdent sous la pression de la Vipère. Elle vient des profondeurs de la mer et fait irruption dans le caveau en hurlant qu'elle allait dévorer Potik. Mais notre héros n'est pas pris au dépourvu. Avant de s'enfermer dans la tombe, il s'était fait faire des pinces et des verges métalliques. Il s'en sert contre l'intruse. Il l'immobilise avec les unes et la bat avec les autres. La vipère implore la grâce, et, sur la demande de son vainqueur, va lui chercher de l'eau de la vie, en lui laissant comme otages, ses enfants. Potik met à l'épreuve l'efficacité de l'eau, en coupant ces derniers en morceaux et en les faisant ensuite revivre. A son tour, Maria-Likha est aspergée et revient à la vie.

Le bogatyř tire la corde de la grande cloche de la cathédrale qui descend sous terre jusqu'à lui et crie à tue-tête. La terre tremble et les maisons de Kiev sont violemment secouées. Saisis d'épouvante, les habitants se disent que c'étaient les morts qui criaient et se contorsionnaient dans leurs tombes. On finit par se rendre compte que l'alarme venait de chez Mikhaïlo Potik. On déterre le héros et sa femme ressuscitée, et on les asperge avec de l'eau bénite...

\*\*

Nous relevons les traits, que nous connaissons d'après nos deux autres histoires. Ce sont la descente dans les profondeurs de la terre, remplaçant le fond de la mer (la vipère ne vient-elle pas de là?), la lutte contre le monstrueux reptile et la livraison par lui du fluide guérisseur. Le thème de l'acquisition de la sagesse suprême se présente sous la forme atténuée de l'homme abruti par l'alcool redevenant sobre.

Certaines choses se trouvent présentées d'une manière différente. Pour commencer, à la place de la princesse-vipère, de «Hassib II», nous avons devant nous une princesse-cygne. Toutefois, la différence est plutôt apparente, car il arrive aussi ailleurs que le serpent soit remplacé par un oiseau, les deux étant interchangeables.

Yamlikha est en moitié vipère et en moitié femme. Maria-Likha, elle aussi a deux aspects (cygne-femme) qu'elle fait voir l'un après l'autre.

On ne manquera pas de relever la similitude des deux noms, *Yamlikha* et *Maria-Likha*, qui pourraient s'avérer, en dernière analyse, être un seul et même nom.

Maria-Likha se rapproche d'Ahuré, héroïne de l'histoire démotique, en ce qu'elle accompagne son mari jusqu'à l'endroit où a lieu le combat. Les deux gardent la même attitude passive pendant que se décide le sort. Ahuré, telle une Andromède, reste assise sans bouger au bord de la mer. L'héroïne russe est étendue dans sa bière.

La destruction des reptiles, entourant la Vipère, arrive non pas avant, mais après le combat, et encore n'est-elle pas totale ni définitive. Le Grand Serpent (Vipère) lui aussi a la vie sauve. Il se tire d'affaire en livrant l'eau de la vie.

### Les thèmes osiriens dans la littérature du XIX<sup>ème</sup> siècle

Il existe un thème qui a eu une grande vogue dans l'Orient classique, spécialement en Syrie, et on comprend pourquoi. C'est le thème du dieu de la végétation souffrant de la main de son terrible frère-meurtrier qui, lui, personnifie le déclin et la mort annuelle de la nature. L'un s'appelait Osiris, l'autre Seth. La légende en question était de provenance égyptienne, et la raison de sa popularité en Phénicie était due au fait que le dieu local Adonis avait été identifié et assimilé à Osiris depuis la plus haute antiquité. Par conséquent, on peut parler de ce thème comme d'un thème syro-égyptien (32).

En deux mots, les choses se présentent de la manière suivante. Jaloux de son frère Osiris, Seth, ambitieux et sans scrupules, se décide de l'écartier de son chemin. En se servant de la ruse, Seth attire Osiris dans un coffre, fait exactement d'après ses mesures, et ses complices l'y enferment et le jettent dans la mer. Osiris atterrit à Byblos, en Phénicie, et continue à endurer des souffrances de la main de Melcart et d'Isis, qui les deux ne sont au fond que des partenaires non-avoués de ce grandiose mystère de la nature.

De la vogue du thème syro-égyptien et de sa vaste propagation vous avez pu juger d'après mes deux précédentes conférences. Je me permets de rappeler à votre mémoire le conte russe de «*Marco le Riche*» et les histoires apparentées de «*Constant l'Empereur*» et «*Naissance du St. Pope Grégoire*», des *Gesta Romanorum* (33).

\*  
\*\*

Pour ceux qui n'ont pas assisté à ma première conférence, je vais citer «*The Cask of Amontillado*», d'Edgar Allan Poe. Ce ne sera pas une simple répétition, car je vais insister cette fois-ci sur quelques nouveaux détails qui nous aideront à comprendre un autre conte des «*Mille et une Nuits*» dont il sera question ce soir.

Nous avons devant nous deux ennemis mortels. L'un est méchant comme Seth. L'autre insouciant

comme Osiris. Etant, en dernière analyse, une personnification de la nature en plénitude de sa manifestation vitale, Fortunato, comme ses innombrables sosies, est un bon viveur. Sa gorge est toujours à sec. Osiris, ce proche parent de Dionysus, n'a-t-il pas appris aux hommes l'usage de la vigne et de la dive bouteille? Et bien, c'est l'amour du vin, de ce sang de la vie végétale, qui va perdre son descendant lointain. Pareillement à Seth, attirant Osiris dans le coffre, ensuite entouré de bandes de plomb, Montrésor emmène Fortunato dans un souterrain, où, dit-il, se trouvait un baril de vin exquis. Il le fait entrer dans un étroit réduit, après quoi il l'enchaîne et l'emture. Tout comme dans la version de Plutarque, cela a lieu pendant une fête qui bat son plein.

Les grands lignes sont les mêmes que dans l'ancienne histoire, mais les détails se trouvent quelques peu défigurés. Ainsi, par exemple, nous constatons que l'objet meuble, le coffre, de la version syro-égyptienne, se trouve remplacé par un *réduit fixe*. En plus, le conte d'Edgar Poe se termine subitement. Nous chercherions en vain quelque chose qui corresponde au lancement du coffre dans la mer et à son arrivée en Syrie. Le baril d'Amontillado, promis à Fortunato, pourrait être un restant atrophié du thème présenté en plein dans le conte de «*Marco le Riche*», que nous venons de citer, où le héros se trouve enfermé dans un tonneau. Le baril de vin, ou le vin tout court, en rapport avec le héros emmuré, figure dans maintes autres histoires apparentées. Je vous ai parlé autrefois des légendes héroïques d'«*Ilya et Kaline*» et de «*Vassiliy Boustaiévitch*». Ce n'est aucunement un trait fortuit.

\*  
\*\*

Il nous vient à l'esprit l'une des «*Scènes Dramatiques*» de Pouchkine (34). Peut-on être sûr qu'il s'y agit vraiment de la même tradition? Il serait difficile de le prouver, et, par conséquent, il est préférable de parler, dans ce cas, d'un «écho» de la légende osirienne ou de quelque chose qui la rappelle d'assez près. D'autres exemples nous ont montré déjà combien subtile peut devenir le thème de nos deux héros-rivaux.

Nous avons devant nous le génie musical, frivole et insoucieux, le «dieu» Mozart (35), jouant le rôle d'Osiris, ou, si vous me permettez de citer cet autre nom présent à votre mémoire, de Fortunato. Comme ces deux-là, et la plupart de leurs sosies, c'est un «vagabond». Il a pour adversaire le froid calculateur, Seth-Montrésor, répondant au nom de Saliéri. Il se dit être l'ami de Mozart, mais en réalité il l'envie et cherche sa mort.

Mozart donne libre cours à son inspiration débordante, tandis que Saliéri calcule et «mesure l'harmonie». Pour ne pas être détrôné, lui et ses pareils, il agit de la sorte que Mozart, invité par lui à un dîner (équivalent du banquet séthéen?) va ensuite s'étendre sur son lit qui sera son lit de mort. Bien curieux qu'ici ce n'est pas du corps, mais de la substance musicale, propre au héros souffrant, que l'adversaire prend la «mesure». Ladite substance est immense, par compa-

raison avec celle de son rival et de tous les autres compositeurs.

C'est ainsi que se présente dans ce cas la «haute stature» de l'ancien dieu-martyr, qui lui aussi, comme nous le dit Plutarque, charmait les gens par toutes les ressources de la musique (36). Mozart et Osiris pratiquaient le même art! Et, une chose à noter, maints autres de leur sosies le faisaient à leur tour.

### «Le conte du teinturier Aboukir et du coiffeur Abousir»

Il ne me reste à parler que d'un conte des «Mille et une Nuits». Faute de temps, je le ferai d'une manière très brève. Mon dessein est de vous montrer que les recherches, dont il est question ici, demandent un peu de perspicacité et d'intuition, beaucoup de persévérance, chez le chercheur, et *last but not the least*, une dose de bonne volonté chez les critiques. Autrement le travail ne porte pas.

Il va être question de «L'Histoire du teinturier Aboukir et du coiffeur Abousir».

(حكاية ابي قير الصباغا وأبي صير المزين)

(Nuits 930-940) (37)

Dans ce conte, nous avons devant nous tous les éléments essentiels de la légende osirienne, mais à l'état de décousu, et, pour rendre notre analyse encore plus compliquée, les deux rivaux jouent l'un après l'autre le même rôle, en renversant de ce fait toute la situation. C'est d'abord Aboukir qui se présente en Osiris. Plus tard, le rôle du dieu souffrant échoue à Abousir.

Renvoyant l'analyse détaillée à une autre occasion, nous allons nous contenter aujourd'hui de relever quelques thèmes.

**Le Banquet.** — L'attaque de Seth contre Osiris (et de tout autre adversaire contre le héros souffrant) a lieu pendant un banquet. — Le conteur arabe nous parle des plantureux repas qu'Aboukir se payait avec l'argent de ses clients. Ceux-là prennent leur revanche en scellant son échoppe (équivalent de ce qui suit).

**Le Coffre cloué et scellé.** — Osiris est attiré dans un coffre bariolé, après quoi ce dernier est cloué et scellé avec du plomb fondu. Certaines histoires apparentées nous montrent le héros souffrant se tenant, aussi étrange que cela paraisse, en dehors du coffre! Il existe aussi des positions intermédiaires... Et bien, la manière de traiter le thème de la bière osirienne, dans «Aboukir» est tout à fait curieuse. Nous y trouvons réunies au moins quatre ou cinq variantes. La caisse se présente ici, 1<sup>o</sup> comme l'échoppe (دكان) d'Aboukir, fermée à clef, clouée et scellée sur la demande d'un client impitoyable; 2<sup>o</sup> comme l'échoppe d'Abousir, fermée à clef par lui-même, 3<sup>o</sup> comme le coffre (صندوق) qu'Abousir et Aboukir emportent avec eux dans leur voyage (soi-disant pour y garder leurs économies), 4<sup>o</sup> comme un bateau de mer (غليون في البحر الملح) dans lequel les deux s'embarquent, et, en particulier, la cabine où Aboukir est couché en état de somnolence permanente. On pourrait ajouter à cela la chambre à l'hôtel (حجرة في خان), où les deux associés jouent l'un après l'autre, le rôle d'Osiris. Mais il est éga-

lement possible de mettre cet épisode en regard du séjour d'Osiris dans le palais de Melcart. Les «coffres» Nos. 1-2 restent sur place (cf. le réduit de Fortunato). Les Nos. 3-4 voguent sur mer comme un vrai cerceau osrien.

**La gloutonnerie et la somnolence.** — Osiris s'en va vers Byblos à l'état de mort. Dans maintes versions apparentées, le trépas se présente sous la forme atténuée d'un profond sommeil, pareil à la mort, ou d'une somnolence qui dure pendant tout le voyage sur mer. Un autre trait typique est la voracité du patient. Chaque fois qu'il revient à lui, il dévore tout ce qui tombe sous sa dent et ne refuse pas des rasades de vin. — Aboukir illustre fort bien ces deux thèmes. Sa gloutonnerie est à même d'étonner son compagnon. «Il broie la nourriture se trouvant devant lui avec les canines comme un chien»

يطحن بانيابه فيما عنده من الاكل مثل الجمل

et, comme si cela ne suffisait pas, il se jeta sur un nouveau plat bien garni, qui venait de lui être apporté et se mit à dévorer

مثل الكلب الكاشر او السبع الكاسر او الرخ اذا انقض على الحمام او الذي كاد ان يموت من الجوع ورأى شيئاً من الطعام وصار يأكل

«comme un chien qui montre les dents, ou un lion qui fracasse, ou un rokh qui se jette sur un pigeon, ou un homme, qui, sur le point de mourir de faim, voit la nourriture et commence à manger» (Nuit 932).

Nous citons ces lignes non pas qu'elles nous paraissent drôles — elles sont tout ce qu'il y a de plus banal — mais parce qu'elles se trouvent bien placées. Pendant la période de «gestation», le héros souffrant est en quelque sorte un Gargantua.

Quant à l'autre trait, Aboukir dort tout le temps qu'il ne mange pas, et cela, tant sur le bateau que dans le *khan*, après son débarquement:

وابوقير يأكل ويشرب وهو قاعد لا يقوم الا لازالة الضرورة

«et Aboukir mangeait et buvait, et il ne s'asseyait et ne se levait que pour satisfaire son besoin» (Nuit 933).

**Le mal de mer.** — Voici un autre détail que l'on dirait banal, mais qui ne l'est pas. Pendant tout le voyage Aboukir souffre. Il dit:

انا رافخ من البحر ولا اقدر ان اتوم من مكاني

«la tête me tourne à cause de la mer, et je ne peux pas me lever de ma place» (Nuit 932). Mais voilà la chose: beaucoup de passages parallèles nous parlent à leur tour d'un malaise semblable, dont est atteint le héros-martyr. Les symptômes typiques en sont l'étouffement ou le vomissement. Nous en entendons parler dans «Sviatogor» (étouffement), «Sinouhé» (gorge qui brûle), «Naufragé» (vomissement). Aboukir, lui, souffre du mal de mer, que chacun connaît d'après sa propre expérience (sans être nécessairement un héros-martyr du genre «Osiris»!)

\*\*\*

Nous croyons suffisants les quelques thèmes passés en revue. Certains sont assez clairs parce

qu'ils n'ont pas subi de détérioration et de démembrement. Certains autres le sont beaucoup moins. Ils deviennent même méconnaissables et à tel point que pour les reconnaître, il faut superposer mentalement les éléments disparates, réunir en un faisceau les *membra disjecta* de l'ancienne fable.

C'est de cette manière qu'on peut retrouver dans son ensemble le coffre qui était jadis celui d'Osiris, enfermé à coups de marteau, lancé dans l'eau et poussé par les flots jusqu'à Byblos.

\*  
\*\*

En parlant dans ce vaste amphithéâtre de style arabe, j'ai eu maintes fois l'occasion de relever ce que la littérature russe doit aux inspirations venant de l'Orient, tant médiéval qu'ancien.

Ce soir même, j'ai mentionné une œuvre de notre grand poète national, dont le thème rappelle un mythe syro-égyptien.

Au moment de terminer ma conférence, il me vient à l'esprit un génial poème du même auteur, que je me permettrai de vous lire.

#### LE PROPHÈTE (38).

*Je me trainais, l'âme altérée,  
A travers un sombre désert  
Lorsqu'un séraphin aux six ailes  
M'apparut à un carrefour.  
De ses doigts légers comme un rêve  
D'abord il toucha mes prunelles:  
Elles s'ouvrirent, clairvoyantes,  
Tels les yeux d'une aigle effrayée;  
Ensuite il toucha mes oreilles,  
Qui de tumulte et de bruit s'emplirent.  
J'entendis les cieux tressaillir,  
Les anges célestes voler,  
Les reptiles marcher sous terre (39)  
Et croire le sol du val...  
Il se pencha contre ma bouche,  
Arracha ma langue coupable,  
Babillarde et astucieuse:  
Et de sa dextre ensanglantée  
Mit le dard d'un sage serpent  
Entre mes lèvres immobiles.  
Du glaive il fendit ma poitrine,  
En tira mon cœur palpitant,  
Plongea un charbon embrasé  
Au fond de ma poitrine ouverte.  
Comme un cadavre je gisais  
Dans le désert... A ce moment  
La voix de Dieu m'a appelé:  
«Debout, prophète, vois, entends!  
Sois rempli de ma volonté,  
Et parcourant terres et mers.  
De ton Verbe enflamme les cœurs!»*

Ce magnifique poème de Pouchkine vous rappelle ce qui vient d'être dit à propos de nos deux grands initiés, Nanefér-ka-ptah et Hassib Kerim Eddine.

La présentation, les symboles ne sont pas tous identiques. Tout de même, le monde est divisé en trois régions (dans le texte démotique, deux) Ciel, Terre et Enfers. Bien qu'il y soit

question de «Séraphin», ce qui permet au Prophète d'exprimer ses visions sublimes, c'est le «dard de *Serpent*» que l'«Ange ailé» lui donne. Donc, encore ici, les tentateurs et tentatrices reptiles des temps révolus ne sont pas oubliés.

Et puis, ce qui nous importe le plus, l'esprit en est le même.

VLADIMIR VIKENTIEV.

### RÉFÉRENCES

(1) *Inferno*, XXIV.

(2) Les «*Mille et une Nuits*», présentées par Galland d'une manière plutôt ingénieuse que savante, ont connu, dès leur publication, une très grande vogue. On en peut juger d'après le fait que non seulement elles furent adoptées avec enthousiasme en Europe, mais elles passèrent sans tarder au Canada et aux États-Unis. On les raconte encore de nos jours parmi les colons français des bords de Mississipi (ils y vinrent au début du XVIII<sup>e</sup> siècle). Nous y trouvons, à côté des aventures de Sindbad, les contes d'Aladdin: et d'Ali Baba (la provenance de chez Galland devient de ce fait évidente). On les raconte en patois français local et d'une manière assez drôle (Aladdin en tant que chef des quarante voleurs, etc.). Voir *J.M. Carrière, Tales from the French Folk-Lore of Missouri*, Evanstone et Chicago, 1937 (p. 201: «Aladin pis Adrian»; p. 220: Ali Baba pis Boustapha; p. 237 «Les p'tsit[s] hommes rouges»).

(3) Quelques contes des plus célèbres, et entre autres «Ali Baba» et «Aladdin», ne font pas partie des manuscrits des «*Mille et une Nuits*» que l'on connaît. Mais ils ne se distinguent en rien des contes «canoniques». Il n'y a donc qu'une erreur de pure forme quand on en parle comme s'ils y appartenaient.

(4) *W. Golénischeff*, dans le «*Recueil des Traditions*», vol. 28, p. 73-112.

(5) *E. Littmann, Tausendundeine Nacht*, vol. VI, p. 712.

(6) *Ibid.*, p. 720.

(7) *V. Vikentiev, Voyage vers l'île Lointaine*, Le Caire, 1941, p. 79-83.

(8) Voir le texte de notre seconde conférence, dans le No. de Juillet de cette «*Revue*», aux pages 400-402.

(9) *Ibid.*, Fig. 4, à la page 401.

(10) Tabl. IX, Col. II, 1, 6, — *N.B.* Ici et ailleurs nous nous servons des excellentes transcriptions de R. Campbell Thompson.

(11) On notera que le mot est le même dans les deux textes: babyl. *aqrabu*, arab. *'aqrab*.

(12) Tabl. IX, Col. II. 11. 4-5.

(13) *Ibid.*, 11. 7-8.

(14) *J. Horowitz, Die Entstehung von Tausendundeine Nacht*, dans la *Revue des Nations*, No. 6, Avril 1927, p. 105-106.

(15) *E. Littmann* qui partage le point de vue de Horowitz, va même jusqu'à affirmer que «die Geschichte Bulükija ist judischen Ursprungs», *op. cit.*, p. 720.

(16) التعلبي كتاب قصص الانبياء *Eth Tha'âlibi, Le Livre d'Histoires des Prophètes*: مجلس في قصة بلوقيا

(17) Tabl. X, Col. II (Texte assyrien A), 1. 32 et suiv.

(18) R. Campbell Thompson, *The Epic of Gilgamesh* (Texte), p. 85: «... Nor can *urnu* be connected with any known plant-name, for *urnû* (long *u*) 'mint' (or similar) is impossible here.»

(19) «Nicht 'Kraut' sondern 'Waran' (vgl. Landsberg, *Fauna*, S. 63)»; voir O.L.Z. 1935, 143-146.

(20) Nous ne pouvons que faire une supposition, et encore sous toute réserve, vu l'état fragmentaire du texte.

(21) C'est également l'opinion d'E. Littmann: «Das Märchen von der Schlangenkönigin ist allem Anschein nach ägyptisch (*op.cit.*, p. 720-21); mais il parle de toute l'histoire en général et ne donne aucune précision. Il ne mentionne même pas le conte démotique, dont nous parlons.

(22) Le texte démotique complet a été publié en deux volumes par F. Ll. Griffith, sous le titre «*Stories of the High Priests of Memphis*», Oxford, 1900. La partie qui nous intéresse a été reproduite plus tard, avec transcription, dans W. Erichsen, *Demotische Lesestücke*, I, (Leipzig, 1937), p. 1-40. Dans nos citations, nous nous appuyons sur ces deux ouvrages.

(23) Publié par M. W. Golénischeff dans *Les Papyrus hiératiques de l'Ermitage*, 1913; voir également son «Conte du Naufragé», Le Caire, 1912, et les nombreux travaux critiques consacrés à ce conte.

(24) Voir nos «*Metrical Scheme of the Shipwrecked Sailor*», dans le *Bull. Inst. Franç. Arch. Orient.*, 1935, p. 1-40, et «*Voyage vers l'Île Lointaine*», Le Caire 1941.

(25) Voir *supra* «Le Premier Conte de Hassib Kerim Eddine».

(26) Nous en avons brièvement parlé dans notre second mémoire, mentionné dans l'annotation précédente, aux pages 79-83.

(27) *Seiné*, III, 31.

(28) *Ibid.*, IV, 3-4.

(29) *Ibid.*, III, 36 (en partie restauré d'après IV, 1).

(30) *Ibid.*, III 36-37 (en partie restauré d'après IV, 2).

(31) Griffith, *Stories of the High Priests of Memphis*, p. 32, ann., 1, 35.

(32) Le lecteur trouvera un résumé plus détaillé de la légende osirienne dans cette «Revue», Avril 1945, à la page 218.

(33) Voir cette «Revue», Juillet 1945, à la page 407.

(34) «*Mozart et Saliéri*», en deux scènes.

(35) «*Tu es dieu, sans le savoir*» (expression de Saliéri). Pouchkine se rendait-il compte de la valeur historique que pouvait avoir cette phrase? Nous en doutons.

(36) *De Iside*, § 13.

(37) Pour Littmann (*op. cit.*, VI, p. 737), c'est «eine bürgerliche Novelle mit Zügen, die an Humoresken und Schelmengeschichten erinnern», rien de plus. Pour lui aussi, notre conte est de provenance égyptienne, mais, autant qu'on puisse juger d'après le peu qu'il dit, il ne pense qu'à l'Égypte plus ou moins de notre temps («nach der türkischen Eroberung»).

(38) A. Pouchkine, *Oeuvres choisies*, par A. Lirondelle, Paris, La Renaissance du Livre, s.d., p. 44-45:

(39) Nous trouvons chez le traducteur français: «des bêtes nager sous les mers», ce qui est tout à fait arbitraire.

# Lord Byron et la Grèce

Conférence de

**M. Th. Michael**

Capitaine de vaisseau, ingénieur de la Marine Royale Hellénique.

*Faite au Cercle Français de Port-Saïd.*

Mesdames,  
Messieurs,

Le 19 Avril 1824, au milieu d'un grand orage où les Grecs virent une manifestation céleste, mourait dans l'agonie qui durait déjà depuis plusieurs jours, l'Anglais le plus célèbre de son temps, celui dont Goethe, le grand poète de la Germanie non prussienne, avait dit qu'il était le plus grand talent du siècle: le poète Lord Georges Noel Byron.

C'était à Missolongui, petite bourgade de la Grèce occidentale, sise dans la fange et les marécages, bourgade qui allait bientôt s'offrir en holocauste sur l'autel de la liberté hellénique. La consternation et la stupeur étaient générales et profondes. La Grèce toute entière prit le deuil et le garda longtemps. «Byron mourut, mande-t-on à sa sœur, en pays étranger, entouré d'étrangers, mais plus pleuré qu'il ne l'eût été nulle part ailleurs».

Les funérailles eurent lieu trois jours après, à cause d'une pluie diluvienne. Son cercueil était en bois brut, un manteau noir servait de drap mortuaire, et l'on avait posé dessus un casque, un sabre et une couronne de lauriers. Tous les honneurs funèbres n'eussent pu produire l'effet de cette simple cérémonie. Voici la description d'un témoin oculaire: «Les guerriers farouches, à demi sauvages, leur chagrin profond et sincère, mille souvenirs attachants, mille espoirs déçus, les angoisses et les pressentiments qu'on lisait sur les visages, tout contribuait à rendre cette scène plus émouvante

qu'aucune autre semblable devant la tombe du grand homme».

Les Grecs auraient voulu que Lord Byron fût enseveli au Parthénon ou dans le temple de Thésée, mais conformément, paraît-il, aux désirs du défunt, ses amis décidèrent de ramener son corps en Angleterre où son cercueil arriva au début de Juillet. Le doyen de Westminster refusa l'inhumation dans l'Abbaye, au coin consacré pour les cendres de tant de poètes; on l'enterra dans la petite église de Hucknall Torkard, ville voisine de son domaine de Newstead où reposaient aussi ses ancêtres. Le doyen de Westminster n'a jamais donné les raisons de son refus, mais en revanche, l'évêque de Londres les fit connaître. «Le génie et le talent ne sont pas exclus, écrivait-il en 1840, mais c'était le devoir du doyen et du chapitre, comme représentants de l'Eglise établie et défenseurs de la religion, de ne pas conférer cet honneur à l'ennemi de la Chrétienté».

Voilà donc le verdict de son temps, et l'accusation portée contre celui qui est mort en combattant sous l'étendard de la Croix. Or, le 24 Avril 1924, l'Angleterre commémorait le centenaire de la mort de Lord

Byron, et c'est au dîner offert en cette occasion que Stanley Baldwin, alors Premier Ministre et plus tard Pair du Royaume, prit la parole. «C'est l'homme, dit-il, qui trouve dans le monde des pulsations nouvelles, qui jouira de l'immortalité. Or, Byron était surtout un semeur de graines neuves qui avaient une grande force de germi-



M. TH. MICHAEL.

nation. C'est l'éloge qui ne vieillit point, porté à l'homme qui ne vieillit point, qui constitue son immortalité, et c'est cette immortalité que nous venons saluer ici.

Il a donc fallu cent ans pour que l'inexorable Mère, qui l'avait honni en son vivant, étende enfin son pardon à l'enfant prodigue. Mais il ne fut pas ordonné qu'elle tuât le veau gras à son retour n'ayant regu de lui que sa dépouille mortelle et son âme étant restée là-bas sur les rivages aimés des dieux, pour se joindre aux mânes d'Achille et des Ajax, accourus depuis le royaume des ombres à l'appel d'un poète qui rendait son dernier souffle dans le camp des Grecs!

Oui! l'implacable Albion avait irrévocablement pardonné. Les biographes ont eu beau, pendant des décades entières, remuer leur rateau à ordures, les calomnies se sont répandues en vain, avec les chuchotements, les sous-entendus et les cancans pour sceller sa condamnation et sa perte. Il vient toujours un temps, même après quatre générations, où le jugement des hommes, ballotté par la houle des passions du siècle et obscurci par l'intempérance des préventions et des préjugés, retrouve enfin sa sérénité et son calme. Ainsi, à la place où l'on dressa le pilori et «le gibet de l'ignominie», on érigea la balance de Thémis qui pèse les âmes.

Tout un siècle durant, ses détracteurs chargèrent impitoyablement le plateau d'Ahriman de tout ce qu'ils purent saisir de noir, de vilain et d'infâme, bien certains que le fléau, lourdement penché de leur côté, ne se serait jamais relevé. Ils se trompaient: la main de la justice immanente vint à son tour garnir l'autre plateau de la balance; elle y plaça une entité écrite en lettres de feu dont l'ardeur réduisit bien vite en cendres le contenu immonde du plateau de Satan, une entité qui était l'emblème, le synonyme et l'équivalent d'un idéal de Justice et de Liberté.

Cette entité était la Grèce. Car il aime la Grèce de toute la force de son âme passionnée et de toute la dévotion d'un cœur fougueux et ardent. Et la Grèce lui donna l'absolution de ses péchés, et la Grèce fut le rédempteur de cette âme en peine. «Si jamais j'ai écrit un vers, disait-il souvent, digne de rester dans la mémoire des hommes, c'est à la Grèce que je le dois.»

Toutes les fois en effet que sa muse touchait au thème de la Grèce immortelle, son être se transfigurait; son âme prenait son envol, et, secouant les vapeurs nocives des bas-fonds, elle s'élançait vers les altitudes éthérées où l'on découvre l'horizon de l'idéal et où règne le lyrisme olympien. Comme une autre pierre philosophale, la Grèce opérait la transmutation du vil argile de son existence en l'or noble et sans souillure, et dégageait de sa gangue terrestre le métal pur de la vie supérieure, spirituelle et divine. Car s'il a été volontaire, égoïste et libertin dans sa vie, ses idéaux restaient toujours intacts, et il trouva toujours en lui-même toute la force, toute l'énergie et toute la sincérité pour les pro-

clamer, les étayer, et pour agir loyalement en conséquence.

Une nation, jadis la première parmi les nations, préminente en science et en gloire militaire, le berceau de la philosophie, de l'éloquence et des beaux arts, était depuis quatre siècles courbée sous un joug cruel. Après lui avoir consacré sa Muse pour alerter l'Europe de son esclavage, déchiré le voile de l'oubli qui la couvrait, et, en strophes sublimes, pleuré sa déchéance, il courut faire don de sa vie pour sa libération. C'est pourquoi, nous autres Grecs, sur la dalle qui recouvre sa tombe, nous voudrions apposer l'épithète des guerriers de Platée:

«Si mourir noblement est la majeure  
partie de la vertu,  
A nous, parmi tous les hommes,  
ce lot donné par le sort,  
Car accourus pour poser sur le front de la Grèce  
la couronne de la liberté,  
Nous gisons ici dans la jouissance de la bénédiction  
qui ne connaît point la vieillesse.»

\*\*

Il sortait d'une très ancienne famille qui avait pris part à la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Normand, mais il traînait avec lui une méchante hérédité, sa famille étant dégradée et appauvrie par une série de crimes et de folies qui avaient atteint une scandaleuse publicité. Son grand-oncle, «le Mauvais Lord», avait tué son cousin Charvorth; son grand-père l'amiral, surnommé «Byron mauvais temps», essuyait toujours des tempêtes en mer et en soulevait en public et dans l'intimité aussitôt débarqué.

Son père, surnommé «Jacques le fou», était buveur, joueur et coureur. Beau capitaine de l'armée, il épousa en premières noces, en l'enlevant à la barbe de son mari, la belle et riche Lady Marcarthen, dont il dissipa la fortune et qui mourut peu après, en lui laissant une fillette, Augusta. Celle-ci, demi-sœur du poète, confiée aux parents de la défunte, sera élevée séparée de son frère et jouera un rôle capital dans sa vie. Elle ne le verra pour la première fois qu'en pleine adolescence. En secondes noces, le beau capitaine épouse la riche héritière Catherine Gordon de Gight, mère de notre héros, femme point belle, mais issue d'une souche illustre comme descendant en ligne directe du roi d'Ecosse, Jacques II. Ayant réduit à néant la fortune de sa deuxième femme, le beau capitaine mourut, laissant le petit Georges Byron, âgé de trois ans. L'enfant naquit à Londres en 1788, l'année où mourut Voltaire. Voilà une coïncidence qui tenterait ceux qui croient à la réincarnation.

La mère, orgueilleuse comme Lucifer, tyrannique et violente, presque hystérique, était la moins propice pour élever l'enfant qui était délicat, fier, intelligent et affectueux, mais d'une sensibilité excessive, d'un caractère aussi violent que sa mère et qui, en plus, était affligé d'une difformité corporelle, étant né boiteux. Elle passait du paroxysme de la rage au paroxysme de la tendresse. A ses moments de colère, elle insultait même

sa difformité. C'est cette infériorité physique qui exercera sur le caractère du poète une influence permanente. Elle le fera souffrir en secret et stimulera son ambition. C'est son « pied-bot » qui lui vaudra sa mélancolie à la Child Harold et son cynisme à la Don Juan. Quand on songe au supplice que cet ulcère caché causera à cet homme, dont la beauté fera plus tard rêver, et dont la voix sera une mélodie, à cet homme qui possèdera pourtant tout ce que peut procurer la naissance, la fortune et la gloire, on est tenté de lui pardonner la dureté de cœur et l'égoïsme dont il sera taxé à certains moments de sa vie.

Le tempérament despotique de sa mère lui inculqua une passion éperdue pour la liberté, et, au cours de sa vie aventureuse et tragique, toutes les fois qu'il écrivit ce mot, il sera frappé d'une vénération mystique, et il ne cessera jamais de croire à son pouvoir magique. C'est à sa mère également qu'il dut son admiration illimitée pour la Révolution Française, qui éclata un an après sa naissance et dont les principes avaient séduit sa mère du premier coup et, quoique de sang royal, la firent prendre fait et cause pour le peuple et éduquer son fils dans l'amour de la « Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen ».

À l'âge de dix ans, Georges Byron succéda au « Mauvais Lord », et alla prendre possession de son domaine de Newstead. Trois ans plus tard, il fut envoyé à l'école aristocratique de Harrow, où il emporta avec lui un buste de Bonaparte, alors Premier Consul, qu'il dut défendre de toute la force de ses poings contre ses camarades patriotes. Dès l'âge le plus tendre, il était avide de lectures et réfractaire aux mathématiques. Il acquit une vaste érudition dont tous ses ouvrages sont émaillés.

Dès son enfance aussi, il composait des vers et avait un faible pour les femmes. Entré à l'Université de Cambridge à 17 ans, le jeune Lord apprit à boire, à jouer et à connaître la débauche, suivant les mœurs aristocratiques de l'époque. Il ne conçut que du mépris pour ses professeurs, pédants et érudits sans poésie, et il y amena un ours disant qu'il en ferait un professeur. Par défaut d'éducation soignée, il avait trop vite appris à mépriser toute autorité, ce qui, dans sa carrière de poète et d'homme politique, sera un trait saillant de son caractère. Écrire des vers devint son plus grand plaisir, et, par la suite, la poésie deviendra pour lui un besoin profond de l'âme. « Toutes mes convulsions finissent en vers », disait-il; en effet, comme les douleurs de l'enfamment, l'éclosion poétique le mettait dans une espèce de transe et de manie sacrée que sa femme, entichée de métaphysique et d'algèbre et qui avait horreur de « cette tâche abominable de versifier » (ce sont ses propres paroles), prendra pour un signe d'insanité, et qui lui fera consulter les médecins.

Voilà d'où jaillira l'incompatibilité de ce mariage. « La poésie pour moi, répétait-il souvent, est comme la lave dont l'éruption empêche un tremblement de terre ». Dans toutes ses descriptions de lui-même, on voit une tendance à l'exa-

gération. Il romance; pour décrire ses fredaines d'étudiant il écrira à un ami: « La vie et les femmes ont réduit à néant votre humble serviteur ». Il vise à l'excès et au factice; il avait le vice de cacher ses sentiments les plus nobles et les plus profonds, sous le masque peu sympathique de la facétie. C'est l'hyperbole romantique qui est sa note dominante, c'est-à-dire l'état d'esprit où l'imagination et la sensibilité ont le pas sur l'intelligence et le jugement, et qui, en littérature, consiste à revêtir la réalité de fiction et à présenter la fiction comme réalité. Plus tard, dans ses œuvres, toujours bâties autour d'un noyau de réalité, on le confondra avec les héros de ses poèmes, ce qui nuira grandement à sa réputation, car ne pouvant faire la part exacte de la légende, le public le tiendra coupable de tous les méfaits et de toutes les abominations de ces héros.

En définitive, l'on pourrait dire que la violence morbide transmise par atavisme, le défaut corporel de sa naissance, auquel il ne se résigna jamais, s'obtinant à le considérer comme une injustice imméritée du sort, et la gêne et l'humiliation où il vécut avec sa mère, sont les principaux facteurs qui modelèrent un caractère où se croisaient étrangement tous les extrêmes opposés. D'un côté, il était irascible et ombrageux, pessimiste, révolté, prêt à regimber au moindre obstacle et à s'insurger à la moindre opposition, batailleur et effervescent; de l'autre côté, fier, ambitieux, rêvant de grands exploits, animé de sentiments généreux et nobles envers son prochain, chevaleresque envers les faibles, frénétiquement épris de liberté et de gloire, et avec la passion d'illustrer son nom dans la mémoire des hommes.

À l'âge de 19 ans, il publia son premier volume en vers: « *Heures d'oisiveté* », qui contenait déjà les germes précieux d'un talent précoce et poétique, et qui connut un certain succès. Parut une seconde édition, lorsque dans la revue d'Edimbourg, qui jouait alors le rôle de Cérès de Parnasse, une diatribe fut publiée fort désobligeante sur sa personne et qui le mit hors de lui. Il riposta immédiatement par son volume: « *Bardes anglais et critiques écossais* », où, sans discrimination, poètes, dramaturges, critiques, tout passa, et où avec une joie sauvage il se ruait à l'assaut de toutes les réputations.

En 1808, il obtint son diplôme de « Magister in Artibus ». Le 22 Janvier 1809, il célébra sa majorité, et en Mars, il se présenta à la Chambre des Lords pour y prendre sa place. La satire virulente et inattendue des Bardes, qui parut sous l'anonymat, sa fureur enragée, ses invectives pleines de verve brillante, soulevèrent les applaudissements. Les défis que lui lancèrent les personnes outragées, lorsque en Octobre on en sut la paternité, ne l'atteignirent pas, car, dès le mois de Juin, il s'était embarqué pour Lisbonne.

\*\*

Il parlait depuis longtemps de ce voyage qu'il voulait faire pour se divertir d'une mélancolie qui le gagnait (nous sommes à l'âge de la déses-



pérance, inaugurée par Chateaubriand), et aussi parce qu'il était hanté par son amour du changement et des hasards, et sollicité par une ambition confuse et démesurée. En cela il agissait aussi suivant la coutume de sa caste: les nobles du Royaume s'en allaient parcourir le monde avant de se mettre en devoir de le gouverner; et ces voyages contribuaient admirablement à la formation des chefs de cette race impériale.

Lord Byron voyagea accompagné de ses serviteurs et d'un camarade de l'Université: Cam Hobhouse, ardent admirateur de Napoléon comme lui-même. Il était partout reçu avec les honneurs dus à son rang. L'année 1809 était une an-



Lord BYRON

née de pause dans la grande lutte que l'Angleterre avait engagée contre Napoléon; le grand Corse avait conquis l'Europe, mais l'Angleterre tenait toujours les mers. Lord Byron devait limiter ses pérégrinations aux pays amis. Il débarqua d'abord à Lisbonne au début de Juillet, puis par la voie de terre se rendit à Cadix, profitant de l'occasion pour voir de près la guerre des partisans espagnols, soutenus par les Anglais contre l'Empereur. De Cadix, naviguant à bord des navires de l'Amirauté, il passa à Malte en faisant escale à Gibraltar. De Malte, malgré les conseils de prudence qu'on lui donna, il se décide à gagner l'Albanie, le pays du célèbre Ali Pacha de Janina. Un brick de la marine anglaise le débarqua à Prévéza, après avoir, en cours de route, fait escale à Patras, qu'il visita.

Le voilà donc, enfin, dans cet Orient fascinateur, qui avait attiré Chateaubriand trois ans auparavant et que devait bientôt visiter Lamartine. De Prévéza, il traversa la région montagneuse qui, encore de nos jours, n'est pas sans danger pour les voyageurs (elle a été totalement inaccessible aux Allemands de Hitler).

Arrivé à Janina, il apprend que le Lion de l'Albanie se trouvait à Tépélen, son village natal; les deux amis firent deux cent milles à cheval pour s'y rendre, invités par cet étrange et pittoresque satrape. Ali Pacha était encore, à ce moment, un fameux et féroce pro-consul de la Sublime Porte, mais il déployait déjà la pompe et la puissance qui causerent sa perte dix ans plus tard, en provoquant les foudres et les éclairs d'Istanbul.

Ali reçut Lord Byron debout, fait rare, et lui dit qu'à la petitesse de ses oreilles et de ses mains blanches, ainsi qu'à ses cheveux bouclés, il voyait la preuve de sa haute naissance. Lord Byron était ravi. Ils se sentirent naître une sympathie mutuelle, et le Pacha lui donna un guide et une escorte armée pour le retour. Avec son ami Hobhouse, Lord Byron fut du coup gagné par l'éclat oriental, et il ne manqua pas d'insérer, dans le poème qu'il commençait à composer, une description, restée historique, de la cour d'Albanie. Ils redescendirent à Prévéza; mettant à la voile sur un bateau de guerre turc, ils faillirent se noyer dans une tempête, par l'incompétence du capitaine. Ils échouèrent sur la côte de l'Épire où ils furent pour quelque temps les hôtes des fameux Souliotes.

Préférant ensuite la terre ferme, ils traversèrent l'Acarnanie escortés par les Souliotes, qui, le soir, chantaient des poèmes que Lord Byron transposait à l'aide de l'interprète. De Missolouni à la voile sur un bateau de guerre turc, ils faillirent trouver la mort, ils traversèrent le Golfe de Lépante, d'abord jusqu'à Patras, puis dans l'autre sens, pour atterrir au pied du Mont Parnasse. A Delphes, ils se rafraîchirent à l'eau de la fontaine Castalie.

Lord Byron était ému. Depuis son enfance, à travers les poètes et les historiens, il avait aimé ce pays de Grèce dans lequel il venait de pénétrer. Chaque mot du guide évoquait un souvenir. A la naturelle beauté des lieux s'ajoutaient de puissantes suggestions. Profondément touché par le contraste d'une nature toujours belle et de l'humiliation de la postérité des héros tombés sous le joug barbare, le noble lord retrouve toute sa sensibilité et tout son enthousiasme. Et alors, en lui, le sybarite jouisseur se tait, et c'est le poète, le grand poète, à la vocation géniale, qui se réveille pour saisir la main que lui tendait la Muse antique, l'investissant de la digne mission de révéler au monde et de célébrer la disgrâce de sa Patrie, et de réjouir dans leurs tombeaux tant de mânes illustres par des chants de vengeance et de liberté.

Il est avide d'impressions nouvelles et il observe tout autour de lui; il entre en contact avec les hommes et les choses, il prend des notes, n'omettant pas même les détails les plus insignifiants qu'il consigne dans sa mémoire, dans ses lettres et dans ses commentaires. Il n'est pas venu voir la Grèce de l'Abbé Barthélémy, de Chateaubriand ou de Lamartine, qui ne se pâmaient d'admiration que devant l'antiquité évoquée par les ruines. Lord Byron est venu connaître la Grèce toute entière, dans son état actuel d'indigence et de

servitude, pantelante dans l'esclavage, tour à tour sublime ou avilie dans ses guérites. Il est venu revivre par la pensée le cycle des vicissitudes d'un peuple — ruine vivante lui-même — à travers toute l'histoire, depuis l'incendie de l'Ilion, jusqu'à l'eunuque infâme qui gouvernait alors, au nom du Sultan, l'auguste cité de Minerve.

Aussi, à l'encontre de ces poètes romantiques qui exhalaient leur chagrin et rimaient leur souffrance, assis au coin du feu, les pieds bien fourrés dans les pantoufles du confort domestique, lui, Lord Byron, voulait courir le monde et tout toucher du doigt. Il subit les rigueurs des climats et les intempéries des saisons; il couche sur la dure comme le berger; il s'égaré dans le maquis comme le brigand, dont il apprend les faits et gestes pour pouvoir chanter:

*Oh! qui égale en bravoure un Souliote basané  
Dans sa justanelle blanche et dans sa capote*  
[velue?  
*Qui laisse au loup et au vautour son sauvage*  
[troupeau  
*Et descend dans la plaine comme le torrent tombe*  
[du rocher!

Il essuie les désagréments et les dangers de l'habitant. Il louvoie comme les pirates le long de la côte inhospitalière, et voit de près les corsaires dont il contera bientôt les prouesses:

*Et alors les pirates de Parga à demeure sur les*  
[flots  
*Qui apprennent aux pâles Francs ce que c'est que*  
[d'être esclaves,  
*Laisseront sur la plage la longue galère et l'avir*  
[ron  
*Pour emmener les captifs à leurs repaires.*

Il est doublé d'un explorateur et d'un savant, et ses observations, guidées par son intuition de grand poète, porteront l'empreinte du génie. «Je ne peux, dit-il, écrire quoique ce soit, sans une expérience personnelle et sans un fondement vrai».

Le soir de Noël 1809, les deux amis entraient à Athènes, la cité «à la couronne violette», après avoir passé par Thèbes et franchi le Cythéron où fut exposé Oedipe. Les premières impressions du poète sont exprimées en des vers pleins de ravissement:

*Où que l'on porte ses pas, ton sol est hanté et*  
[sacrosaint;  
*Aucune parcelle de ta terre n'est perdue en limon*  
[vil  
*Et un empire de merveilles s'étend tout autour*  
*Et les contes des muses semblent avoir dit vrai.*

A Athènes, il visite l'Acropole où il assiste au pillage éhonté des marbres du Parthénon par le Lord écossais Elgin, et il s'en indigné. Il visite Marathon, Eleusis, Salamine, et, à travers les bois d'oliviers et les prairies d'asphodèles, il se rend au cap Sunium, où il grave, manie d'écolier, son nom sur les colonnes, et s'assied sur les marches de marbre, «seul avec les vagues», pour rêver et contempler. A Athènes, il fait la connaissance de la famille Macri, dont l'une des trois filles, Thérèse, est l'héroïne du poème

*Vierge d'Athènes*, d'une harmonie incomparable dans le texte original. En voici une piètre traduction:

*Vierge d'Athènes, avant de nous séparer,  
Rends-moi, Oh! rends-moi mon cœur  
Ou, puisqu'il a quitté ma poitrine  
Garde-le et prends le reste,  
Ecoute mon serment avant mon départ.  
Ma vie! je t'aime!*

*Par ces tresses sans fin,  
Que caresse la brise de la mer Egée,  
Par ces paupières dont la frange de jais  
Baise le doux teint rose de ta joue  
Par ces yeux de daim sauvage,  
Je jure que je t'aime!*

*Par ces lèvres qu'il me brûle de savourer,  
Par cette taille que serre ta ceinture,  
Par toutes ces fleurs dont le langage  
Dit mieux que jamais paroles ne sauront  
Par le chagrin, tour à tour, et la joie de l'amour  
Ma vie, je t'aime!*

*Vierge d'Athènes, me voilà parti!  
Pense à moi, chérie, quand tu es seule.  
Bien que je vogue vers Istamboul,  
Athènes retient mon cœur et mon âme.  
Puis-je cesser de t'aimer! Oh non!  
Ma vie, je t'aime!*

En mars, les deux amis quittent Athènes pour se rendre à Smyrne. Une corvette anglaise les conduit à la Troade, qu'ils visiteront, et à Constantinople. Lord Byron profite de son passage aux Dardanelles pour renouveler l'exploit de Léandre, en traversant à la nage le détroit de l'Hellespont. Il se sentira toujours plus fier de cet exploit que de n'importe lequel de ses ouvrages; il le célébra même par une pièce en vers.

A la mi-Juillet, les deux amis redescendent en Grèce à bord d'une frégate anglaise. Arrivés en vue de l'île de Kéos, Lord Byron demande à être débarqué, tandis que Hobbhouse continua sa route de retour en Angleterre. Lord Byron retourne à Athènes; il revisite Salamine et Marathon, parcourt l'Attique dans tous les sens; passe l'isthme de Corinthe huit fois pour se rendre dans la Morée qu'il explore de tous les côtés et dans toutes les directions; il se lie d'amitié avec les notables du pays, il revient passer tout l'hiver 1810-1811 à Athènes, et c'est pendant ce séjour qu'il sauva la vie à une femme infidèle, cousue dans un sac pour être jetée à l'eau. C'est le sujet de son futur poème le «*Giaour*».

Il commence à apprendre le grec et la littérature moderne. Il traduit en vers anglais l'hymne de Rigas, réplique de la *Marseillaise*. Il goûte à présent le folklore romain, ce filet de poésie pure qui, s'infiltrant à travers les âges, telle la sève d'un arbre aux racines plongées dans un passé oublié, irriguait une nation dans l'adversité, de la fraîcheur de sa source homérique, en apportant avec elle la preuve indéniable de la provenance autochtone de cette nation. C'est le folklore que Fauriel va bientôt cueillir sur les lèvres des bergers et des laboureurs de l'Hellade, pour le présenter comme patrimoine d'une vé-

néral antiquité qui refusait de quitter le sol millénaire de sa naissance. Et c'est ainsi qu'il apprend à mieux connaître et comprendre la race grecque, qu'il méprisa de prime abord, lui préférant même les Turcs. Et à cela rien d'extraordinaire: Pierre Loti, plus grand esthète que penseur et idéaliste, s'est figé dans cette première impression, toute sa vie.

Par son intuition et son expérience, il commence à voir et à s'expliquer que l'oppression barbare, qui durait depuis quatre siècles, avait pour conséquence naturelle des vices engendrés chez ceux qui se soumettent ainsi que chez ceux qui luttent contre le joug. Ces vices avaient déformé le caractère national. Mais Lord Byron savait déjà discerner dans la vaillance des brigands, dans l'audace des pirates et dans l'intrépidité des Klephtes et des Armatoles, un reste de la bravoure et du courage qui avaient jadis gagné la bataille de la civilisation à Marathon et à Salamine, sauvé l'Europe et subjugué l'Asie.

Dans la ruse et dans l'astuce, enfant de la nécessité dans la lutte pour la survivance, il a su reconnaître les vestiges de l'ingéniosité et de l'intelligence autrefois déployées dans toutes les branches des arts et de la science humaine. Sous l'écorce servile et avilie de l'esclave, il a su ausculter et percevoir les pulsations, tant soit faibles, d'un sang ancien, dans les artères d'une nation dont le cœur battait encore. Ces quelques gouttes de sang spartiate provenaient d'un fleuve impétueux comblé par les alluvions qu'avaient charriés les barbares, et il n'y avait qu'à creuser et à déblayer pour retrouver la source limpide des temps héroïques.

Décidément il s'attachait aux Grecs. Sous la couche épaisse de l'ignorance et des habitudes inculquées par les ténébres de la tyrannie, il découvre des pouvoirs et des vertus latentes. Il s'arme d'ores et déjà d'arguments en faveur de ce peuple méritant toutes les sympathies et toutes les pitiés; et, par sa vision profonde, il barre déjà le chemin aux théories de ces savants tentons à doubles lunettes, mais à la vue blafarde de racistes en devenir, qui, paraît-il, ont constaté la disparition totale de la race grecque, anéantie ou abâtardie sans retour par la pollution des croisements. «Patience, disait Lord Byron, patience, on ne peut cueillir des figues sur des chardons, du jour au lendemain». Et plein d'espoir, il s'écriera:

*Versez-moi une coupe pleine de vin de Samos!  
Sur le roc du Souli et sur le rivage de Parga!  
Existente encore les restes d'une lignée  
Telle que portèrent les mères doriennes.  
Et c'est là, peut-être, que la semence a germé,  
Qui se réclamerait du sang des héraclides.*

Oui! une foi nouvelle s'implante dans son cœur, une conviction inébranlable s'empare de son esprit et ne le quittera qu'avec la mort. «La Grèce doit devenir libre!» «La Grèce mérite d'être libre!» et alors il s'indignera contre l'inaction des habitants. «Que puis-je faire», lui dit un jeune Athénien, auquel il reprochait sa soumission aux Turcs, «Esclave! — s'exclame Lord Byron —

dans le pays de Miltiade et de Thémistocle on se venge! Tu es indigne de porter le nom de Grec». Et alors, ce sont des appels à la révolte qu'il lance partout dans ses vers, sans du reste se soucier le moins du monde de la portée pratique de ces appels, et traite les habitants d'esclaves invétérés.

Mais, à travers cette véhémence, on voit s'allumer une passion pour ce pays dont il rêve et désire la libération. Versé, du reste, dans la politique de cette époque, il voit clairement une chose: que la Grèce ne pourra se libérer que par elle-même, par ses propres ressources, par le seul bras de ses propres palikares. Il est intéressant de noter, ici, que dans la célèbre Société Secrète des «Amis», la «Philiki Hetaria», reconnue comme l'une des plus puissantes des temps modernes, fondée trois ans plus tard en Russie par des commerçants grecs, et qui cribla de ses alvéoles tous les Balkans et même l'Europe occidentale, le Grand Secret, celé soigneusement sous les enveloppes superposées de l'initiation, et voilé dans le grand arcane du mystère, le Grand Secret n'était autre que le serment et la conviction que la Grèce devait se libérer d'elle-même et sans l'aide de personne.

Mais il est temps que notre voyageur rentre dans son pays dont il s'est absenté deux longues années. Sa mère devenait inquiète, et, faute de ressources, on lui coupa les subsides. Il avait hâte aussi de publier sa production poétique.

Pendant son séjour en Grèce, il composa en effet trois poèmes:

— Une paraphrase de l'art poétique d'Horace, œuvre satirique, dans le genre des «bardes».

— L'imprécation de Minerve, qui ne fut jamais publiée de son vivant.

— Et un journal en vers, en partie narratif et en partie méditatif, marqué d'une mélancolie passionnée, où la sombre histoire de son héros était la sienne, tableau de voyage depuis qu'il avait quitté l'Angleterre, et que, dans un moment de fantaisie, il intitula: «Le pèlerinage de Childe Harold». Il n'attachait, du reste, pas grande importance à ce poème, écrit en strophes de neuf vers, car il ne se croyait doué que pour la satire et pour la polémique.

\*  
\*\*

De retour à Londres, en Juillet 1811, Lord Byron se sentit d'humeur très triste, car ses perspectives d'avenir n'étaient point encourageantes. Quoiqu'il eût la conscience profonde de sa dignité de Pair du Royaume, il n'avait aucune position sociale, car il possédait le titre mais non les traditions, ni les amitiés, ni l'aisance qui y sont attachées. Et puis la petite flamme dont il s'était éclairé lors de ses «Heures d'oisiveté», et surtout lors de son libelle littéraire des «Bardes», s'était refroidie pendant sa longue absence. C'est alors que, sans préavis et contrairement à ses espérances, la parution du «Childe Harold», chants I et II, en Mars 1812, publié sur les instances d'un

parent, le souleva de l'obscurité au faite de la renommée.

D'un coup, la poésie anglaise devint européenne. Byron s'était révélé, comme il le dit lui-même, l'homme le plus célèbre de l'Angleterre et poète soudain illustre.

Voilà enfin le poème qui apportait le printemps de l'ère nouvelle. Voilà la rébellion littéraire, tant attendue, contre les platitudes de l'ordre établi dont le monde était las! Voilà la romance qui vous portait loin, bien loin, dans la féerie d'un Orient inconnu et mystérieux!... Voilà le barde qui rompait avec la monotonie des vieilles façons et des vieilles mesures, qui avait un caractère à lui, qui s'éloignait pour toujours des sentiers de l'imitation; le barde qui chante dans la tempête et sur les cimes, qui vous donne le frisson des choses qui ont été et qui veut regarder le monde dans le «miroir du temps et de l'éternité»; le barde qui déprécie la gloire militaire, rendue banale chez un public fatigué par les guerres interminables, qui méprise le métier de spadassin, mais qui, en revanche, exalte la liberté jusqu'aux nues, la liberté chez tous, y compris les Souliotes et ces Grecs dont il nous apporte des nouvelles aussi sensationnelles.

Sa gloire était sans rivale et sans limites; il était dans toutes les bouches; courtois, flatté, assiégré, choyé; le Prince Régent se le fit présenter, et, du fond de la Germanie, Goethe, le grand pontife des Muses, saluait le nouvel astre paru dans le firmament poétique de l'Europe. Ceux même qu'il avait le plus durement malmenés dans ses «hardes», se joignaient à ses admirateurs, quitte à prendre leur revanche le plus tôt possible...

Grâce à son extraordinaire beauté aussi, beauté maintenue du reste à force de privations et d'un régime d'anachorète, beauté dont Stendhal, féru de romantisme, dira plus tard: «Quand je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparaît tout à coup devant moi», beauté surprenante qui l'aurait rendu célèbre, même s'il n'avait point eu de génie, et à laquelle la difformité du pied-bot ajoutait encore du piquant et de l'intérêt, Lord Byron, de hobereau provincial, devint du coup grand seigneur à la mode et le «lion social» de l'année, au prestige duquel cédait irrésistiblement le public tout entier. Reçu dans tous les salons, il connut «cette mer étincelante de pierreries, de plumes, de perles et de soies». Les femmes gisaient à ses pieds, elles se le disputaient, elles se l'arrachaient. Il n'y eut pas mal de victimes et de scandales. C'est même par une telle victime que, sous peu, dans la plaië ouverte de son malheur domestique, sera injecté le venin de la vipère qui achèvera de terrasser le glorieux Apollon.

Le premier chant de «Childe Harold» décrit le voyage au Portugal et en Espagne; le deuxième, qui nous intéresse tout particulièrement ici, traite de l'Albanie et de la Grèce propre. Il y a lieu de souligner qu'il est impossible de traduire la poésie de Lord Byron, car, pour ce faire, on sera forcé de dissocier en éléments discordants cette

miraculeuse coïncidence du sens et du rythme, et de scinder ce qui constitue une sublime harmonie d'idées, d'expressions, de cadences et de rimes. Une strophe de Lord Byron peut être comparée au rameau d'un arbre verdoyant dans toute sa frondaison et ses fleurs printanières, et dont les frissons mélodieux aux caresses de la brise se fondent dans le chant des forêts. Traduisez cette strophe, elle s'effeuille, ses fleurs s'effritent et tombent, vous n'entendez plus qu'un cliquetis de baguettes mortes et de brindilles desséchées, qui s'entrechoquent. Il ne vous reste dans la main que le fagot.

Le deuxième chant de «Childe Harold» commence par une invocation à Minerve, d'une ampleur épique:

*Viens! Vierge céleste aux yeux bleus: mais toi,*  
[hélas!

*Tu n'as jamais encore inspiré un chant mortel!*  
*Déesse de la Sagesse! c'est ici qu'était ton temple*  
*Et y est encore, malgré la guerre, et le feu dé-*  
[vastateur

*Et les armées qui ont fait expirer ton culte.*  
*Mais pire que le fer, la flamme et la lenteur des*  
[âges

*Est le sceptre sinistre et la domination funeste*  
*Des hommes qui n'ont jamais senti l'enthousiasme*  
[sacré

*Que ton souvenir et celui des tiens éveillent dans*  
[les cœurs civilisés.

*Antique Cité! Auguste Athènes!*  
*Où sont tes hommes puissants! Tes grands de*  
[l'âme!

*Ils ne sont plus... et n'apparaissent qu'à travers*  
[la leur du passé  
*Les premiers dans la carrière qui aboutit à la*  
[gloire

*Ils vainquirent et s'éclipsèrent... Est-ce là tout?*  
*Un conte d'écolier, l'étonnement d'une heure?*  
*C'est en vain que l'on chercherait l'arme des guer-*  
[riers

*Et l'habit des sophistes. Sur les ruines de tes tours*  
*Noircies par le brouillard des âges, voltige l'om-*  
[bre pâle de ta grandeur!

*Lève-toi, homme d'un jour. Approche, viens ici!*  
*Mais n'outrage pas cette urne sans défense.*  
*Contemple ces lieux, sépulture d'une nation.*

.....

Il se tourne maintenant du côté du Parthénon et ne peut s'empêcher de flétrir à sa façon l'acte sacrilège du Lord écossais:

*Mais de tous les pillards du Temple que j'aper-*  
[çois là-haut  
*Où Pallas s'attardait désolée de quitter*

*La dernière relique de son ancienne puissance,*  
*Quel fut le dernier, le plus odieux et le plus*  
[barbare spoliateur?

*Rougis! ô Calédonie! car c'est un de tes fils!*  
*Terre d'Angleterre! je me réjouis qu'il n'est pas*  
[né dans ton sein!

Tes citoyens nés libres devraient épargner ce  
 [qui fut jadis libre!  
 Et pourtant ils ont pu violer les sanctuaires at-  
 [tristés  
 Et emporter ces autels sur les flots, contraints à  
 [contre-cœur  
 A se prêter à cette besogne!

Mais ce Picté moderne se fait une gloire  
 De briser ce qu'ont épargné les Goths, les Turcs  
 [et les Temps!  
 Il porte un cœur dur, comme les rochers de ses  
 [falaises natales  
 Et une âme aussi stérile, celui dont la tête a conçu  
 Et la main a perpétré le moindre rapt des pau-  
 [vres vestiges d'Athènes  
 Ses fils trop faibles pour défendre les sanctuai-  
 [res sacrés  
 N'ont fait que ressentir une part de la douleur  
 [de leur mère  
 Et éprouver plus que jamais le poids des chaînes  
 [du despote.

Mais quoi! Sera-t-il jamais dit par lanoue de  
 [Breton  
 Qu'Albion se réjouit des larmes de Minerve?  
 O mon pays, quoiqu'en ton nom, les esclaves ont  
 [déchiré ton sein  
 N'avoue jamais l'attentat devant l'Europe qui en  
 [rougirait!  
 La reine de l'Océan, la libre Albion, est chargée  
 Des dépouilles dernières d'une contrée ensanglan-  
 [tée!  
 Oui. Celle dont le nom est rendu cher par ses se-  
 [cours généreux  
 A arraché avec des mains de Harpies,  
 Les restes qu'épargna le temps jaloux, et que les  
 [tyrans  
 Avaient laissé debout.

Belle Grèce! Bien froid est le cœur de l'homme  
 Qui peut te voir sans ressentir ce qu'éprouve  
 Un amant sur les cendres de sa bien-aimée!  
 Et bien terne est l'œil qui peut voir sans pleurer  
 Tes murs défigurés et tes autels noircis  
 Emportés par les Bretons, à qui il seyait plutôt  
 De protéger ces reliques qu'on ne pourra plus  
 [jamais restaurer  
 Maudit soit le jour où ils quittèrent leur île  
 Pour venir poignarder ton sein misérable  
 Et emmener de force tes Dieux gémissants vers  
 [Les climats abhorrés du Septentrion.

Cette indignation, d'une sauvagerie qui n'éga-  
 le que sa noblesse, produisit son effet. Le Lord  
 Ecossais, qui fut du reste ruiné dans cette en-  
 treprise, dut se défendre devant les Communes.  
 On l'acquitta, mais on ne permit plus la répé-  
 tion du vandalisme. C'est pendant ce débat que  
 Mr. Hammersly, auquel la Grèce n'a pas encore  
 décerné la palme posthume du philhellène, pro-  
 posa au Gouvernement Britannique, qui acheta  
 finalement les marbres pour 30.000 livres, de ne  
 les garder qu'en régie et de les restituer à la  
 Grèce, le jour qu'elle serait libre.

Saluons ici le premier adepte de la doctrine by-  
 ronique, le premier prosélyte de son apostolat.  
 Il faut dire aussi qu'en ce temps-là les collec-

tionneurs d'antiquités avaient beau jeu en Orient;  
 la France, par exemple, s'en est tirée à meilleur  
 compte: elle acquit, par ses agents, la Vénus de  
 Milo pour une misère de 200 francs. Mais, re-  
 venons à nos Grecs, les Grecs vivants cette fois-ci,  
 car, c'est avec eux et leur belle patrie, que Lord  
 Byron poursuit et achève sa rhapsodie.

Belle Grèce. Reste déplorable d'une gloire qui  
 [n'est plus!  
 Immortelle, quoique disparue! bien que tombée  
 [grande encore!  
 Qui conduira maintenant tes enfants dispersés,  
 Qui détruira les habitudes d'un long esclavage?  
 Tes fils ne sont plus comme ceux de jadis,  
 Guerriers livrés de leur plein gré à un trépas  
 [certain,  
 Attendant le tombeau dans le morne défilé des  
 [Thermopyles!  
 Oh! qui va ranimer maintenant cet espoir de  
 [bravoure,  
 Quel est celui qui s'élançant des rives de  
 [l'Eurotas  
 Te rappellera de ta tombe?

Génie de la liberté! Quand sur le mont Phylé  
 Tu t'assis avec Thrasybule et ses preux  
 Pouvais-tu prédire l'heure sinistre  
 Qui ternit à présent les beautés vertes de la  
 [plaine attique?  
 Ce ne sont plus trente tyrans qui forgent tes  
 [chaînes  
 Mais le dernier pandour y règne en maître.  
 Et tes fils ne se révoltent pas, mais ne font que  
 [maudire oïseusement  
 Tremblant sous le fléau du Turc,  
 Asservis depuis le berceau jusqu'à la Tombe!  
 Et sans dignité dans leurs paroles ou leurs actes!

Tout est changé en eux, hormis les traits du  
 [visage.  
 Mais qui pourrait voir la flamme qui brille  
 Dans chaque regard, sans être tenté de croire que  
 [leur poitrine  
 Brûle de nouveau de ta flamme encore ardente  
 [ô Liberté perdue!  
 Et néanmoins, beaucoup d'eux rêvent encore que  
 [l'heure approche  
 Qui leur rendra l'héritage de leurs pères;  
 Ils soupirent soitement après les secours et les  
 [armes de l'étranger  
 Mais n'osent pas affronter seuls la rage de leurs  
 [ennemis,  
 Ni rayer leur nom déshonoré du lugubre registre  
 [de l'esclavage!

Esclaves héréditaires! Ne suez-vous pas  
 Que ceux qui veulent être libres, doivent eux-  
 [mêmes briser leurs fers  
 Et que seul leur bras droit doit conquérir la  
 [liberté!

... ..  
 Ombres des Hilotes! Triomphez de vos tyrans!  
 ... ..

Et pourtant que de charmes encore dans ton deuil,  
 Patrie de Dieux oubliés et d'hommes dignes de  
 [l'Olympe!

Tes vallons toujours verts, tes montagnes coiffées  
 [de neige  
 Te proclament encore l'objet des faveurs variées  
 [de la Nature!  
 Tes autels et tes temples renversés  
 Se mêlent petit à petit à la terre héroïque  
 Brisés par le fer de la charrue rustique.  
 Ainsi périssent les monuments de naissance mor-  
 [telle!  
 Ainsi tout périt à son tour, excepté la vertu di-  
 [gnement célébrée!

Cependant ton ciel est toujours aussi bleu, tes  
 [rochers aussi sauvages;  
 Tes bocages sont doux et tes champs verdoyants.  
 Tes olives mûrissent comme au temps où Mi-  
 [nerve te souriait,  
 Et le Mont Hymette apporte toujours sa richesse  
 [de miel;  
 C'est là que la joyeuse abeille bâtit encore sa ci-  
 [tadelle odoriférante,  
 Apollon ne cesse de dorer tes longs, longs étés.  
 Le marbre pantélique scintille toujours dans la  
 [lumière.  
 L'art, la gloire, la liberté, passent, mais la Na-  
 [ture est toujours belle.

Que celui qui se sent seul, vienne errer ici,  
 Et jeter ses regards sur cette terre en harmonie  
 [avec lui-même!

La Grèce n'est pas le pays de la radieuse gaîté;  
 Mais que celui qui la tristesse soulage, y reste  
 Et à peine regrettera-t-il le pays de sa naissance,  
 Quand il cheminera lentement près des lieux sa-  
 [crés de Delphes,  
 Ou quand il contempera les plaines où sont morts  
 En combattant les Grecs et les Perses.

En attendant, Lord Byron s'aperçoit qu'il a  
 trouvé le filon et pour tenir son public en ha-  
 leine, il publie, coup sur coup, le *Giaour*, *La*  
*fiancée d'Abydos* et *Le Corsaire*, poèmes qu'il  
 compose avec une prodigieuse rapidité. Le suc-  
 cès dépasse toute description. Du *Corsaire* on  
 vendit 10.000 exemplaires le premier jour de la  
 publication. Et dans tous ces poèmes, c'est tou-  
 jours le mirage féérique et lointain de l'Orient  
 qui revient, les ruines illustres, les paysages mé-  
 morables, les horizons de la Grèce, ses îles, ses  
 hauts sommets bleus, et toujours sa jeune chimè-  
 re d'illuminé, sa marotte!... Ecoutez plutôt un  
 extrait du *Giaour*:

Pays des braves inoubliés,  
 Dont la contrée, depuis la plaine jusqu'aux caver-  
 [nes des monts  
 Était la demeure de la liberté ou la tombe de la  
 [gloire;

Sanctuaire des puissants! Est-ce possible  
 Que de toi il ne reste plus que ça?  
 Approche, lâche et rampant esclave,  
 Dis, n'est-ce pas ici Thermopyles?  
 Ces eaux bleues qui te baignent de toutes parts,  
 Rejeton servile d'une race libre,  
 Parle, quelle est cette mer, quel est ce rivage?  
 Le golfe, le rocher de Salamine!  
 Ces lieux, dont l'histoire n'est pas inconnue,  
 Soulève-toi et fais-les de nouveau tiens!

Arrache dans les cendres de tes ancêtres  
 Un tison de leur feu d'autrefois.  
 Et celui qui expire dans la lutte  
 Ajoutera à leur nom le spectre de la peur,  
 Que la tyrannie tremblera d'entendre  
 Et laissera à leurs fils l'espoir et le renom  
 Qui leur fera préférer la mort à la honte.  
 Car la bataille de la liberté une fois commencée  
 Léguée du père ensanglanté au fils,  
 Bien que souvent bafouée, elle est victorieuse en  
 [fin de compte.  
 Prends à témoin, ô Grèce, ton visage vivant.  
 Attestez-le, siècles immortels en grand nombre.  
 Tandis que des Rois, enfouis dans la sombre pous-  
 [sière,

Ont laissé des Pyramides sans nom,  
 Tes héros, bien que les arrêts du destin  
 Aient emporté les colonnes de leurs tombes  
 Commandent un monument plus puissant:  
 Ce sont les montagnes de leur pays natal.  
 C'est là que la Muse montre à l'œil de l'étranger  
 Les tombeaux de ceux qui ne peuvent mourir.  
 Il serait long à conter, il serait triste à retracer.  
 Chaque pas qui mena de la splendeur à la dé-  
 [chéance.  
 Assez! Aucun ennemi étranger ne put dompter  
 Ton âme, si d'elle-même elle ne fut tombée.  
 Oui. L'ավիissement par soi a pavé le chemin  
 Aux fers des barbares et à la domination des  
 [despotes.

Toute cette poésie produisit en Europe ce je  
 ne sais quoi de réveil magique comparable à l'ef-  
 fet produit six cent ans auparavant par Urbain II  
 et par Pierre l'Ermite, qui prêchèrent la croisa-  
 de à Clermont et à toute la France pour la libé-  
 ration des lieux saints.

Et sur la vague de la frénésie hyronienne et  
 romantique qui allait aussitôt déferler sur le  
 monde civilisé, pour submerger une société qui  
 tombait en décrépitude, sera arboré, symbole  
 mystique du renouvellement littéraire, esthétic-  
 que et social, le nom de la Grèce asservie, dont  
 on ne soupçonne pas la résurrection si proche, et  
 c'est là que nous aurons le prélude, le signe pré-  
 curseur et le tremplin à l'élan chaleureux du  
 philhellénisme enthousiaste qui fera vibrer tous  
 les cœurs généreux de l'Europe et de l'Améri-  
 que à l'annonce du soulèvement de ce peuple  
 agonisant sous le joug des nomades du Turkestan.

\*  
 \*\*

Mais depuis longtemps déjà, malgré son triom-  
 phe, la disgrâce rôdait autour de sa tête, à l'affût  
 d'un prétexte pour enténébrer l'auréole qui l'en-  
 tourait. Son caractère indépendant, insoumis et  
 entêté s'était attiré des représailles prêtes à être  
 déclenchées. «Dans un pays, dit Taine, où il est  
 scandaleux de rire le dimanche, où le triste pu-  
 ritanisme a gardé quelque chose de son ancien-  
 ne animosité contre le bonheur, il est naturel  
 que l'apparence de la moralité soit utile. C'est  
 une monnaie qu'il faut avoir, et ceux qui n'ont  
 pas la bonne doivent en fabriquer de la fausse».

Or, Lord Byron voulut frapper, pour son usage personnel, de la monnaie à sa propre effigie, qui n'avait pas cours dans son pays. Par son mépris total des conventions sociales, il s'était fait un jeu de braver l'opinion publique qui, en Angleterre, tient force de loi, et de provoquer ses compatriotes en les menaçant dans leurs intérêts immédiats, dans leurs idées, leurs goûts, leurs croyances, et en faisant fi de leurs traditions immuables.

Faisant ses débuts oratoires à la Chambre des Lords, en 1812, il réprouva les mesures de répression contre les ouvriers, et prit fait et cause pour eux en déclarant, devant l'auguste assemblée, que le bien-être des travailleurs avait plus d'importance pour la communauté que l'enrichissement de quelques détenteurs de monopole. (Ces détenteurs étaient ses nobles collègues!)

En 1813, il soutint l'émancipation des catholiques. Cette réforme, votée quinze ans plus tard, était celle qui fut la plus impopulaire parmi le public anglais. Mais, chose plus grave encore, pendant ces temps critiques où l'Angleterre était engagée dans une lutte à mort contre Napoléon, Lord Byron ne témoignait que de l'enthousiasme pour ce formidable adversaire qu'il considérait le champion des principes sacrés de la Révolution Française.

Quand l'Empereur fit ses adieux à Fontainebleau pour se rendre à l'île d'Elbe, il composa une pièce en vers, soi-disant traduite du français. La voici :

*Adieu au pays où le voile de ma Gloire  
Se leva et ombragea la terre de son nom.  
Il m'abandonne à présent mais la Page de son his-  
[toire,  
La plus brillante et la plus noire est remplie de  
[mon nom.*

*J'ai fait la guerre à un monde qui m'a vaincu,  
Quand le météore de la conquête m'a attiré trop  
[loin.  
J'ai tenu tête aux nations qui ont peur de moi,  
[bien que seul,  
Et le dernier captif parmi des millions en guerre.*

*Adieu à toi France! Quand j'ai ceint ton diadème  
J'ai fait de toi la gemme et la merveille de la  
[terre.  
Mais ta faiblesse décrète que je te laisse comme  
[je t'avais trouvée.  
Décadente dans ta gloire et sombrée dans ta vaif-  
[lance.*

*Adieu à toi France! Et quand la liberté retour-  
[nera  
De nouveau dans tes terres, souviens-toi de moi!  
La violette pousse toujours au fond de tes vallées,  
Bien que fanée, ta larme la dépliera de nouveau.*

*Encore, encore, je pourrai repousser l'ennemi qui  
[nous entoure  
Encore ton cœur pourra se réveiller en sursaut au  
[son de ma voix.  
Il y a des maillons qu'il faut briser dans les  
[chaînes qui nous enserrant  
Alors tourne-toi et fais appel au chef de ton choix.*

On dirait du Victor Hugo avant la lettre, mais du Victor Hugo ayant désappris l'art de la prosodie... C'était le comble!

Mais, ce Moloch des cœurs de nos femmes, cet accapareur de toute la récolte de nos lauriers poétiques, ce Jacobin enfin travesti en Pair du Royaume, il faudra lui rabattre un peu le caquet!... On chercha longtemps son talon d'Achille; c'est lui-même, par ses démêlés domestiques, qui mit à découvert la faille, fureté par l'ennemi aux aguets.

En 1815, Lord Byron épousa Miss Annabella Milbank. Ce n'était ni un mariage d'amour, ni un mariage d'argent, c'était simplement un mariage manqué. Ils avaient tous les deux des défauts irritants, ils n'étaient pas faits pour se comprendre. Au bout d'un an et après la naissance d'une fillette, elle demanda sans préavis sa séparation. Lord Byron tomba des nues; il sollicita en vain des éclaircissements, mais tout échoua devant un mutisme irréductible.

Des rumeurs circulaient déjà avec persistance, superposées aux griefs de la séparation qui, du reste, ne furent jamais prononcés ouvertement, des rumeurs qu'avaient mises en branle des indiscretions commises au cours des aventures de sa vie de garçon, et dans lesquelles était mêlée la réputation de sa demi-sœur. Des détails sur cette histoire confuse, on ne sut absolument rien à l'époque, et on ne chercha pas à éclaircir le mystère qui l'entourait. Une chose est incontestable, c'est que l'inceste, confirmé depuis, n'était pas la cause de la séparation des deux époux.

La nouvelle de cette brouille domestique eut un étrange retentissement; la presse s'en était emparée; de l'avis unanime, Lord Byron fut déclaré coupable sans même avoir l'occasion de se faire entendre. D'un jour à l'autre, comme sur un mot d'ordre, les acclamations se changèrent en huées, l'apothéose en mépris; on l'accabla sans pitié et sans vergogne; tous eurent un acharnement féroce à déshonorer un nom illustre et à jeter la pierre et la honte à l'idole de la veille. On le vilipenda comme un scélérat. On l'appela Néron, Caligula, Héliogabale, Henri VIII. Il était proscrit, il lui fallut partir en exil; ce départ tenait plutôt de la fuite au milieu des clameurs indignées de l'Angleterre, sous les coups d'affronts cinglants et d'injures inoubliables.

Avant son départ, il adressa à sa femme des stances pathétiques et poignantes dont voici la première et la dernière :

*Adieu! Et si c'est pour toujours  
Pour toujours néanmoins adieu!  
Même impitoyable, jamais  
Contre toi mon cœur ne se révoltera.*

*Adieu! Ainsi séparé de toi  
Arraché aux liens les plus chers,  
Le cœur brisé, seul et flétri,  
Je ne pourrai davantage mourir.*

Madame de Staël en le lisant remarqua: «Je n'aurais pu y tenir un instant». Madame Byron était d'une autre trempe. Jamais elle ne pardon-

nera à celui dont elle flétrit irrémédiablement la réputation, quarante ans plus tard. A propos de toute cette affaire, Lord Macauley a écrit, en 1830, le passage suivant :

« Nous ne connaissons pas de spectacle plus ridicule que le public britannique dans un de ses accès de moralité. En général, les enlèvements, les divorces, les querelles de famille, passent sans beaucoup de commentaires. Nous lisons le scandale, nous en jasons un ou deux jours, et nous l'oublions. Mais, une fois tous les six ou sept ans, notre vertu devient scandaleusement atroce. Nous ne pouvons pas souffrir que les lois de la décence et la religion soient outragées; nous devons nous dresser contre le vice; nous devons enseigner aux libertins que le peuple anglais apprécie l'importance des liens domestiques.

« C'est pourquoi, un homme malheureux, en aucune façon plus coupable ou plus dépravé que des centaines d'autres dont les offenses ont été traitées avec clémence, est choisi pour un sacrifice expiatoire. S'il a des enfants, on doit les lui prendre; s'il a une profession, il doit en être expulsé; il est mis à l'index par les grands, et il est conquis par les petits; il est le bouc émissaire qui expie les péchés et subit le châtement de tous ceux de la même espèce; nous pensons avec complaisance à notre sévérité et nous la comparons au relâchement de Paris. A la longue notre colère est rassasiée, notre victime est brisée et notre vertu s'en va tranquillement dormir pour une autre période de six ou sept ans.

\*  
\*\*

Le cœur meurtri mais l'esprit indompté, il quitte l'Angleterre qu'il ne doit plus revoir. Un de ses biographes écrit: « C'est en guerre avec sa femme et ses compatriotes, poursuivi par la calomnie et maudissant ses calomniateurs, qu'il dit un éternel adieu à sa terre natale, semblable à l'ange rebelle s'éloignant du paradis terrestre ». Il passe par la Belgique et le Rhin, pour se rendre à Genève et de là gagner l'Italie. Ce deuxième départ donne naissance à deux autres chants superbes du « Child Harold ». A Waterloo il s'exclame, incorrigible :

*« Ici l'Aigle ayant pris son dernier essor vint  
tomber sur le sol qu'il déchira de ses serres puis-  
santes. Conquérant et captif de l'Univers, tu le  
fais trembler encore et ton nom n'a jamais réson-  
né si haut que du jour où tu n'a plus rien été. »*

On lui apporte une croix de la Légion d'Honneur, trouvée dans les décombres du champ de bataille; il ne perd pas l'occasion et il compose :

*Etoile des braves dont le rayon a versé  
Tant de gloire sur les vivants et sur les morts  
Brillante et vénérée tromperie que des millions  
En armes s'élancent pour saluer.*

Après l'avoir lu, Louis XVIII l'autorisa à porter sa croix, non plus dans sa poche, mais sur sa poitrine.

Il s'installe quelque temps à Genève, pourtant repaire du calvinisme, visite Chamonix, les Alpes Bernoises, le Lac Léman et Clarens en suivant l'itinéraire de la Nouvelle Héloïse. Il passe le Simplon, rendant encore un hommage à la sagesse de Napoléon, s'arrête un peu à Milan, et se fixe finalement à Venise. C'est ici que Lord Byron désire avoir les coudées franches. Il ne joue pas au pécheur repentant. Belle aubaine pour les biographes qui pourront le présenter sous son aspect le plus libertin, avide, insatiable de plaisir et de débauche; il s'échauffe en effet des deux mains au feu de la vie, et ses excès eurent un retentissement considérable à l'époque et minèrent même dangereusement sa santé. « Il faut un Vice-Consul à Venise, écrivait-il, et c'est le seul vice qui manque à cette Sodome de la Mer ». Il est vrai qu'il prend un plaisir sadique à étaler et à narrer ses conquêtes, très banales du reste, et au hasard des trottoirs et des tripots.

L'Angleterre le raille en s'indignant, mais elle le lit et elle l'achète. On évalue à 80.000 livres-or l'argent que lui rapportèrent ses œuvres en Italie. L'Europe entière l'admire et l'adore; jamais poète ne connut une telle popularité européenne. C'est surtout la jeunesse qui en raffolait. Elle apprenait ses poésies par cœur; elle était en quête de ses portraits; elle s'ingéniait à imiter son style, ses attitudes et ses tics; elle rejeta le foulard, alors de mise, pour adopter la chemise ouverte à la Byron. Dans l'imagination de cette jeunesse ensorcelée par le prestige lointain du poète en exil, il personnifiait le héros romantique par excellence, vivant la légende fabuleuse des héros de ses poèmes, triomphant, beau, irrésistible, se désaltérant de nectar de la vie, et « cueillant sur son chemin la fleur de tous les plaisirs ».

Il n'avait pas le scrupule de respecter le toit conjugal de son prochain et entra comme membre complémentaire dans plusieurs ménages, procédé très usité en l'Italie d'alors, presque toujours toléré, voire même quelquefois recherché, et il s'accommoda finalement et confortablement dans un triangle isocèle, dont le troisième côté, rendu virtuel par l'âge, la cupidité et l'approbation, était occupé par le comte Guiccioli. C'est la liaison que Lord Macauley, jugeant d'après la norme morale de l'époque, n'hésite pas à qualifier de « vertueuse » et qui lui servit même de planche de salut dans la mer tumultueuse de dissipation, de volupté et de mauvaise vie où il était plongé, en lui procurant le bonheur du plus noble et du plus pur des attachements.

C'est alors qu'il commença à composer son « Don Juan », œuvre de sa maturité poétique, où sa personnalité fut révélée, et aussi l'expression finale de son génie. C'est une révolte hardie contre toute convention de la moralité sociale, religieuse et politique; il réclame la liberté absolue d'agir comme individu en opposition à cette force sociale qui tend à nous rendre tous semblables au même modèle. La forme du poème est quelque peu scabreuse; il l'accusa d'obscénité et de sacrilège. Soutley, le poète lauréat, le traita de poème infect, et son auteur de chef de « d'école



satanique». «Menteur», ripostait Lord Byron, et de reprendre de plus belle les invectives contre ses compatriotes en flétrissant plus amèrement que jamais leur morgue, leur cran et leur hypocrisie.

En parcourant les strophes de «Don Juan», où la perfection poétique est associée au cynisme, où le lecteur est fourvoyé dans ces allées bordées de roses aux épines empoisonnées, où souvent on croit entendre le sarcasme de Voltaire ou les grivoiseries de Rabelais, de Boccace, ou de la Fontaine, et où on risque à chaque pas de s'enliser et de s'embourber dans le terrain vaseux du libertinage, attiré par le leurre séduisant du rythme et de la verve, l'on se sent soudain soulevé du sol et porté dans le sillage d'une fusée éblouissante qui s'élance vers les hauteurs et va se fixer au ciel pour guider désormais le poète vers les voies de l'idéal, tel l'astre de l'Orient qui guida les Mages vers l'étable de Béthléem. Je veux parler de l'Ode sublime, «Les Îles de la Grèce», chantée sur la lyre des pirates de l'Archipel.

Cette fusée, la voici réduite en luciole, par les soins de votre humble serviteur :

Les îles de la Grèce! Les îles de la Grèce!  
Où Sapho enflammée aime et chanta.  
Où grandirent les arts de la guerre et de la paix,  
Où Phébus jaillit et Délos surgit des flots.  
Sur elles un éternel été verse toujours son or,  
Mais tout, excepté leur soleil, est désormais  
[évanoui.

La Muse de Chios et la Muse de Tées,  
La harpe du héros, le luth de l'amant,  
S'en sont allés ailleurs trouver la gloire que vos  
[rivages leur refusent.

Seul leur pays de naissance reste muet  
Aux accents qui, à l'heure qu'il est, retentissent  
[bien au-delà  
Des «îles des bienheureux» de vos anciens Sires.

Les monts regardent vers Marathon,  
Et Marathon regarde vers la mer,  
Et c'est là que, méditant dans une heure de so-  
[litude,  
J'ai rêvé que la Grèce aurait bien pu être libre  
[encore.

Car, foulant de mes pieds la tombe des Perses,  
Je ne pouvais point me sentir esclave.

Un roi était assis sur la crête rocheuse  
Qui surveille Salamine, fille de l'onde,  
Et des navires par milliers gisaient à ses pieds,  
Et des armées par nations. Tout était sien.  
Il les compta au lever du jour,  
Mais, quand le soleil se coucha, où étaient-ils?

Et où sont-ils maintenant? Et où es-tu, mon pays?  
Sur ton rivage sans voix le chant héroïque s'est tu.  
Les seins héroïques ne battent plus.  
Et faut-il que ta lyre aussi longtemps divine  
Dégénère en des mains comme les miennes?

Ce n'est pas peu qu'en cette disette de gloire  
Bien que lié à une race enchaînée,  
Je puis sentir au moins la honte du patriote  
Qui, tout en chantant, teint mon visage.

Car qu'est-ce qui reste au poète en ces lieux?  
Une rougeur pour les Grecs. Une larme pour la  
[Grèce?

Mais ne faut-il que pleurer pour des jours plus  
[fortunés?  
Ne faut-il que rougir? Nos aïeux ont versé leur  
[sang.

Terre! rends, du fond de tes entrailles,  
Un reste de nos Spartiates morts.  
Des trois cents ne nous donne que trois  
Pour en faire une nouvelle Thermopyle.

Mais quoi! Tout est muet et partout le silence?  
Oh! Non! Les voix des trépassés,  
Comme l'écho des cascades lointaines,  
Répondent: «Qu'une seule tête vivante se lève,  
Qu'une seule, et nous venons! nous venons!  
Il n'y a que les vivants, hélas, qui sont muets.

En vain, en vain. Touchez à d'autres cordes.  
Versez-moi une coupe pleine de vin de Samos!  
Laissez les batailles aux hordes turques.  
Et vous, ne versez que le sang des vignes de  
[Chios.

Entends-tu comme à l'appel ignoble se lève  
Et répond chaque ivrogne impudent?...

Vous avez encore la danse Pyrrhique  
Où s'en est allée la Phalange?  
De ces deux leçons, pourquoi oublier  
La plus noble et la plus vaillante?  
Vous avez les lettres que Cadmus vous donna,  
Pensez-vous donc qu'il les destinait à ses esclaves?  
[ves?

Versez-moi une coupe pleine de vin de Samos!  
Nous n'allons pas penser à ces thèmes-là.  
Il a rendu la chanson d'Anacréon divine.  
Il servait, lui, mais il servait Polycrate.  
Un tyran; mais nos maîtres d'alors  
Étaient au moins de nos compatriotes.

Le tyran du Chersonèse  
Était l'ami de la liberté, le meilleur et le plus  
[brave.

Ce tyran-là c'était Miltiade.  
Oh! puisse Dieu nous prêter en cette heure  
Un autre despote pareil.  
Des chaînes comme les siennes nous auraient sû-  
[rement unis.

Versez-moi une coupe pleine de vin de Samos!  
Sur le roc du Souli et sur le rivage de Parga  
Existe encore le reste d'une lignée  
Telle que portèrent les mères Doriennes.  
Et c'est là peut-être que la semence a germé  
Qui se réclamerait du sang des Héracléides.

Ne vous fiez pas aux Francs pour votre déli-  
[vrance.

Ils ont un roi qui vend et qui achète.  
Dans les épées du pays, et dans les hommes du  
[pays,

Demeure le seul espoir du courage.  
Mais la force turque et la fraude latine  
Briseront votre bouclier aussi large qu'il fût.

*Versez-moi une coupe pleine de vin de Samos!  
 Nos vierges dansent sous l'ombrage.  
 Je vois leurs yeux noirs briller glorieusement,  
 Mais à la vue de chaque vierge ardente,  
 Une larme brûlante lave ma paupière,  
 A la pensée que de telles poitrines vont allaiter*  
 [des esclaves.

*Placez-moi sur la montée du Sounium, revêtue de*  
 [marbre,

*Où rien que les vagues et moi,  
 Nous pourrons entendre nos murmures récipro-*  
 [ques.

*C'est là que, comme le cygne, je voudrais chan-*  
 [ter et mourir.

*Un pays d'esclaves ne peut être le mien!  
 Jetez-moi par terre cette coupe de vin de Samos!*

\*  
 \*\*

Mais voilà que ces esclaves, comme aussi tous les esclaves de l'Europe, commencent à remuer. Le traité de Vienne avait, en effet, réduit au silence la «Marseillaise». Les Français eux-mêmes qui avaient, entièrement à leurs dépens, greffé sur le trône de la vieille Europe féodale la consécration de la liberté individuelle, l'abolition du servage et les privilèges des despotes, les Français eux-mêmes étaient livrés à la terreur blanche de la Restauration. L'Europe était muselée et gérée par un système d'équilibre des Puissances, dont la Sainte Alliance garantissait la stabilité.

La Charte de la Sainte Alliance avait été pourtant dressée par un autocrate idéaliste, le Czar Alexandre de Russie, et fut signée par toutes les Puissances continentales excepté le Pape et le Sultan. Elle engageait ses signataires de ne prendre pour guide que «les principes de religion, de justice, de charité et de paix». Plusieurs idéalistes américains s'adressèrent au Czar pour le saluer comme le Sauveur du Monde. Goethe, lui-même, avait été pris au piège, en disant d'elle que «rien au monde n'avait été jusque là inventé de plus grand et de plus utile à l'humanité».

C'est que, tout au contraire, dans le domaine de la réalité tangible, cette Sainte Alliance ne fut qu'un véritable géolier politique qui ignorait totalement les principes de la Nationalité et de la Souveraineté des peuples, et qui se fit forte à étouffer partout l'épanouissement intellectuel et à étrangler la voix de la liberté, par la peur, la violence et la sanglante répression.

Il ne restait plus aux petits peuples, écrasés par les grands potentats, que le champion intrépide et dévoué de la liberté, qui est notre noble Lord. Ils trouvèrent en lui le Héros, le nouveau Prométhée enchaîné, dont le vautour de la diffamation dévorait le foie, mais qui bravait toujours, indomptable et à jamais implacable, les dieux tyranniques.

C'est aux environs de 1820 que la Sainte Alliance, à force de la comprimer, fit germer, plus vite qu'on ne s'y attendait, la graine de la liberté. La Révolution éclata dans plusieurs pays, notamment en Espagne et en Italie.

Lord Byron donne tout son appui moral et financier aux insurrections italiennes, se mêle activement aux sociétés secrètes qui les formaient et dont l'adage était: «Mort au Pape, Vive Saint Napoléon!» Et sa maison à Ravenne, où il est venu maintenant s'installer, domicilié dans le palais Guiccioli, près du tombeau de Dante, devient un arsenal de la Révolution. Dans une lettre aux Napolitains, il offre de l'argent et demande à servir sous les ordres de leur chef, pour combattre la Sainte Alliance, dont il flétrit l'hypocrisie et le despotisme. Mais, hélas! ses offres n'aboutissent pas, car la Révolution napolitaine était vite étouffée, étant plus déclamatoire que soutenue par les armes.

Le climat est aussi favorable à l'insurrection grecque. Cette nation, qu'on croyait à jamais enterrée sous les débris de ses temples antiques, dégradée par l'esclavage de quatre siècles, maintes et maintes fois bernée, dupée et trahie par les potentats, trouva enfin en elle-même ce qui pourra remplacer le secours vainement attendu de l'étranger: un reste de l'énergie de ses ancêtres, que Lord Byron réclame d'eux depuis dix ans. Ce peuple s'était recueilli autour de son Eglise, foyer où s'entretenaient les espoirs de la résurrection nationale, et se consolait dans la servitude en répétant le cantique de Sainte-Sophie, écho lointain du glas ténébreux des clochers de la grande Eglise, transmis de génération en génération. En voici une traduction faite par Driault:

*«Dieu fait sonner les cloches; les cloches sonnent sur la terre et dans les cieux; soixante-deux cloches de Sainte-Sophie sonnent et aussi ses trois cents clochettes; à gauche le Basileus, à droite le Patriarche, et les prêtres et les dieux chantent le cantique des chérubins et leurs chants font frémir les colonnes. Une voix descend des cieux par la bouche d'un archange. Ne chantez plus, dit-elle, le cantique des chérubins; suspendez l'offrande divin; vous, prêtres, prenez tous les vases sacrés; cierges, éteignez-vous! Car c'est la volonté de Dieu que la ville tombe aux mains des infidèles! Mais aussi, faites venir trois navires; l'un prendra la Croix et l'autre l'Evangile; le troisième, le meilleur, prendra l'autel et l'emportera pour que ces chiens d'infidèles ne le ravissent et ne le souillent. Et la vierge et les icônes pleureront; ne pleurez pas ô Sainte Vierge! Car de nouveau le temps et les années nous le rendront».*

La révolte qui couvait au sein de l'Hétaïre éclata en 1821, lorsque le Sultan Mahmoud entreprit de réduire Ali Pacha, notre vieille connaissance, et que ce dernier fit appel aux Hellènes. D'un bout à l'autre, les Balkans prirent feu. Il y eut des actes de grand héroïsme, comme aussi d'autres d'une cruauté sauvage. L'année se répartit en succès et en revers; tandis que la révolte échouait lamentablement dans les provinces roumaines, son chef Ipsilanti passant en Autriche pour y être incarcéré sur l'ordre de Metternich, les insurgés gagnaient à leur cause la Morée, la Thessalie, presque toutes les îles, et occupaient Tripolizza.

La colère des Turcs fut effroyable, et la répression atroce; massacres et pillages des populations, pendaison du Patriarche, 84 ans, à Constantinople; des têtes et des oreilles coupées par milliers, étaient les trophées sanglants récoltés dans les îles et le littoral égéen. Mais de l'île de Zante, perçant comme un éclair les fumées de la guerre et les vapeurs du sang encore chaud, une voix retentit.

C'est la voix du jeune poète *Denis Solomon!*:

*Issue des ossements sacrés des Hellènes,  
Et armée de ta vaillance d'antan,  
Salut, Salut, ô Liberté!*

Lord Byron, au bruit du soulèvement, s'enflamma. Déçu de ses espoirs italiens, il tourne les yeux vers l'Orient, et voit une occasion pour prendre sa revanche. Obligé de quitter Ravenne, il se trouve maintenant à Pise, en compagnie de Shelley, et c'est là que vient le trouver le Phanariote Mavrocordato. C'est l'homme que Lord Byron appellera plus tard, dans ses lettres, le Washington ou le Cosciuszko de la Cause grecque, et en qui il placera sa confiance lorsque, de Céphalonie, il prendra la décision de débarquer sur le continent en révolte pour s'engager à fond dans la lutte de la libération de la Grèce. Ils échangent, en attendant, des propos ardents sur la croisade contre les tyrans, sur l'émancipation des peuples et sur la fraternité humaine. C'est encore à Pise qu'il fera la connaissance de Trelauney, l'aventurier à la carrure herculéenne, qui l'accompagnera bientôt en Grèce et y deviendra le gendre d'Odysseus.

La police autrichienne l'épiait, mais n'osait agir. Voici un bulletin secret sur son compte: «Le célèbre poète Lord Byron qui, s'il n'avait la réputation d'un fou, mériterait que toute la Police de l'Europe fût à ses trousses». Tous les souverains se réunirent à Vérone en 1822 pour aviser aux moyens d'étouffer dans l'œuf cet esprit révolutionnaire qui secouait les petites nations. Le Czar était là, l'Empereur d'Autriche, le Roi de Prusse, Wellington, le Duc de Fer, et, pour Louis XVIII, Chateaubriand.

Comme résultat du Congrès, l'Espagne fut envahie par la France, mais la chose vitale de la Conférence fut le rébut des demandes grecques qui conduisit au prolongement de l'agonie de ce pays jusqu'à 1829. En vain, les délégués grecs plaidèrent-ils leur cause et proclamèrent d'avance leur résolution inébranlable, en des termes d'une incomparable dignité:

«Faibles et délaissés, nous n'espérons que dans le Dieu fort; soutenus par sa main puissante, nous ne fléchirons pas devant la tyrannie. Chrétiens persécutés pendant quatre siècles pour être restés fidèles à notre Sauveur, nous défendrons, jusqu'au dernier souffle, son Eglise, nos foyers et nos tombes, heureux d'y descendre libres et chrétiens, ou de vaincre, comme nous avons vaincu jusqu'ici, par la seule force de Notre Seigneur Jésus-Christ et par sa divine assistance».

La Sainte Alliance prouva encore une fois qu'elle n'était pas Sainte; elle demeura indifférente

aux souffrances de la Grèce insurgée, qu'elle estima rebelle, et s'en remit aux Turcs pour leur infliger le châtement légitime. Et puis, sensèrent ces messieurs du Congrès, les Turcs auront toujours un allié sur place qui leur rendra la tâche aisée: La désunion et les discordes, produits du terroir grec depuis l'antiquité la plus haute.

Lord Byron est exaspéré: Il lance son poème «*L'Age de Bronze*», œuvre de colère et philippique amère contre la Sainte Alliance. Voici un passage sur les Grecs:

*Seuls, perdus, abandonnés dans leur besoin*  
[extrême

*Par les Chrétiens auxquels ils donnèrent leur foi,  
Les terres désolées, les îles ravagées,  
Les dissensions fomentées qu'on les encourage à*  
[oublier,

*Le secours éludé, la temporisation froide,  
Prolongée dans l'espoir d'en faire une proie;  
Voilà les choses qui parlent pour elles-mêmes,  
Et la Grèce peut prouver  
Que l'amî faux est pire que l'ennemi furieux.  
Une seule chose est bonne: Seuls les Grecs doivent  
Délivrer la Grèce,  
Et non pas le barbare au masque de Paix.*

En Grèce, la Révolution n'avancait guère; elle se compliquait, en effet, déjà de jalousies et de querelles intestines; elle aurait même échoué si, parmi les libéraux de l'Europe et de l'Amérique, elle n'avait trouvé de chauds partisans. Des comités philhellènes se constituaient en France, en Suisse, en Bavière, aux Etats-Unis. Après l'échec des efforts grecs à Vérone, un nouveau comité se constitua à Londres, où figurait Cam Hobhouse, l'ancien compagnon de voyage de Lord Byron.

De Pise, Lord Byron se rend à Gênes; c'est là qu'il apprend qu'il avait été élu d'office membre du Comité de Londres. Il fut flatté de l'honneur, et promit de se consacrer à l'entreprise, au besoin de se rendre sur les lieux. Il s'exalta de faire de la poésie en action, et commença secrètement ses préparatifs. Peu après, il décidait de partir. «Nous découvrons d'un coup d'œil, écrit M. Lescuré, l'horizon de cette carrière si abrupte, si inattendue d'un côté et de l'autre si nette, si plane, si droite, que de Pise on devine Missouloungui, et, dès 1821, le tombeau de 1834».

Eh bien! il paraît que non!

On admet bien que l'indépendance de la Grèce fut à coup sûr une des raisons qui poussèrent Lord Byron à partir, et, dans les annales de la liberté, vous ne trouverez entérinée que cette raison-là! Mais les abstracteurs de la quintessence ont découvert à son départ vingt autres mobiles, qui, pour n'être pas aussi flatteurs, ne jouèrent pas moins un rôle décisif dans ce départ. Le mobile le plus important serait le désir de se débarrasser de sa maîtresse! Eh bien! Soit! Mais, dans les chroniques du libertinage, l'acte indélicat de se débarrasser de sa maîtresse n'a jamais été accompli d'une façon aussi noble, et jamais maîtresse ne fut moins humiliée par celle qui la supplanta, car, en effet, dans le cœur de Lord

Byron, régnait désormais, en souveraine, une autre maîtresse, dépourvue d'agrèments et d'attraits sensuels mais exerçant son enchantement dans la sphère de l'idéal, et qui, à l'instar de toute autre maîtresse, n'en exigeait pas moins l'adoration, la fidélité, le dévouement, la constance et le sacrifice de soi!...

Un mois avant son départ, à la date du 16 Juin, on trouve, dans son journal, les vers suivants:

*Les morts se sont réveillés. Et dois-je dormir?  
Le monde est en guerre contre les tyrans. Et dois-  
[je m'accroupir?  
La moisson est mûre. Et dois-je hésiter à glaner?  
Je ne sommeille pas. L'épine perce ma couche.  
Chaque jour une trompette résonne à mon oreille,  
Et son écho dans mon cœur!..*

Il affréta le brick l'«Hercule» en vue de l'expédition. Il se mit à l'œuvre avec beaucoup de sang-froid; d'un œil très juste, il en mesurait les difficultés; il s'approvisionna en argent, en fournitures d'ambulance et en munitions. Plus que jamais il tenait à se poser en homme d'action; toute allusion à son œuvre poétique l'irritait. A Livourne, il reçut de Goethe une pièce en vers, le félicitant pour sa noble entreprise. En route pour la Grèce, Scott, le capitaine du navire, un gros bonhomme aux manières bouffonnes, devisait avec Fletcher, le fidèle domestique de Lord Byron, pour qui son maître, à l'encontre du proverbe, demeura grand homme jusqu'au bout, mais qui avait gardé un très mauvais souvenir des gens de la Grèce, lors du premier voyage du *Childe Harold*, et était même demeuré pro-turc. Voici quelques bribes de leur dialogue, débité assez haut pour que Lord Byron pût l'entendre, telles que les cite de Mouvel:

Le Capitaine: *Qu'est-ce que ton maître va faire dans ce pays de sauvages?*

Fletcher: *Lorsque j'y étais, les Turcs étaient les maîtres et faisaient la police convenablement.*

— *A quoi ressemble ce pays?*

— *Seigneur! Il n'y a presque pas de pays! C'est tout rochers et voleurs. Les gens vivent dans des trous; ils sortent comme les renards; ils ont de longs fusils, des pistolets et des poignards; nous étions obligés d'avoir une escorte pour circuler.*

— *Et comment viviez-vous?*

— *Comme des chiens! Nous contentant de chèvres et de riz; assis par terre dans des huttes; mangeant ensemble autour d'un seul plat rond, déchirant la viande avec les doigts, pas de couteaux, pas de fourchettes, seulement deux ou trois cuillères en corne. Ils ont une drogue qu'ils appellent vin, qu'ils trimballet dans d'infectes peaux de bouc, et chacun se sert de la même jatte; quand ils ne fument pas, ils dorment: et quand ils dorment, c'est à même le sol, avec leurs vêtements et leurs chaussures; jamais ils ne se déshabillent et ne se lavent, sauf le bout des doigts. Les Turcs étaient les seules personnes respectables de*

*l'endroit; s'ils s'en vont, la Grèce sera comme une maison de fous sans gardiens! C'est un pays de mensonges, de poux, de puces et de voleurs! Ce que Mylord va faire là-bas, Dieu le sait peut-être, pas moi!*

*Et se tournant du côté de Lord Byron:*

— *Et mon maître ne peut pas dire que ce que j'ai dit n'est pas vrai!*

— *Où! en effet! — répondit Lord Byron — mais pour des gens qui n'ont que des yeux de porceau et ne sont pas capables de voir autre chose!...*

Notons que cette boutade de Lord Byron est restée sans réplique, car Edmond About, l'inimitable auteur du «Roi des Montagnes», n'est venu au monde que cinq ans après...

Lord Byron débarqua en Céphalonie le 3 Août 1823.

\*  
\*\*

Un accueil chaleureux lui fut réservé par les autorités du protectorat britannique de l'île, dont le Résident, le Colonel Napier, était grand ami des Grecs. Il se mit aussitôt à la tâche de recueillir des renseignements sur les affaires de la Grèce et sur les moyens d'intervenir à propos de la lutte. En attendant, Napier lui donnait son avis très éduquant: «Personne ne doit prendre la direction des affaires grecques, sans deux régiments européens et une potence portative...» Il attendit trois mois en Céphalonie. C'est qu'en effet la Grèce était tiraillée par les factions. De douze quartiers différents on sollicitait l'honneur de le mettre à leur tête. «Mettez fin à vos disputes, leur écrivait Lord Byron, je ne viens aider aucun de vous en partisan, mais vous tous, en ami... Il avança 4.000 livres aux émissaires grecs venus pour solliciter un emprunt. «Tous brûlent du désir de vous voir, lui manda Mavrocordato, ils comptent sur vous pour les aider financièrement en vue d'une expédition contre Lépante, et aussi pour prendre à votre solde 1.500 Souliotes». Il n'hésita plus, il choisit deux navires sur lesquels il répartit l'argent, et il atterrit à Missouloungui, le 4 Janvier, l'un des bateaux ayant échappé par miracle des Turcs qui le capturèrent, et l'autre, le sien, au naufrage.

Revêtu d'un bel uniforme rouge qu'il emprunta à un colonel anglais de Céphalonie, il traversa la lagune et se dirigea vers la ville. Son débarquement fut une apothéose; le nom du grand Anglais était entouré d'une auréole merveilleuse dans l'imagination populaire, qui voyait en lui le génie omnipotent qui venait mettre fin à leurs maux. Des cris jaillirent, éperdus, formidables, mêlés au fracas des canons et au son des cloches et des musiques guerrières.

Aucun étranger n'a jamais excité, depuis, autant d'enthousiasme en Grèce; à la seule exception d'un autre grand philhellène, fils de la France celui-là, le brave Fabvier.

Lord Byron, grisé par les salves et les ovations, savoura délicieusement l'hommage sincère d'un peuple dont il s'honorait de devenir l'ami; ce fut la dernière joie que le sort lui réservait.



Arrivée de Lord Byron à Missolonghi.

Le lendemain, tracas et déceptions commencèrent, et il allait en être ainsi pendant les cent jours qui lui restaient encore à vivre.

Misère, indiscipline, jalousies; chaque jour apportait de nouveaux déboires. Objet de toutes les compétitions, il sut malgré tout rester au-dessus des factions, demeurer ferme, ne réclamant que l'intérêt général. Toute son activité révéla l'homme d'Etat qui, s'il avait été relégué jusqu'alors au second plan par le poète et le pionnier de la Révolution intellectuelle et politique, n'aurait pas moins atteint les honneurs de ceux-ci si le destin n'avait déjà marqué les bornes de cette carrière extraordinaire.

A la même époque, se trouvait en Grèce le Colonel Stanhope, plus tard devenu Lord Harrington, de souche républicaine, puisque son père avait, en 1794, proposé aux Lords de reconnaître la République de Robespierre. Il était venu la tête pleine de chimères; il cherchait à établir des écoles et des prisons modèles. Il voulait gratifier immédiatement les Hellènes d'institutions libérales et républicaines; il préconisa la liberté de la presse et fonda même un journal pour lequel Lord Byron donna cent livres. Le Colonel avait même gagné à ses vues jusqu'au Comité de Londres qui lui expédia force livres, des cartes géographiques, des instruments de mathématiques, des bibles, des traités de propagande évangélique et des instruments de musique. Lord Byron était stupéfié: «Je réclame un sabre, écrivait-il, et l'on m'envoie

un bâton de chef d'orchestre; or, les trompettes ne serviraient qu'au cas où on devrait prendre Constantinople comme Jéricho, car autrement je vous assure que les Grecs n'ont aucun goût pour notre musique». «Il est bizarre, ajoutait-il, que le soldat Stanhope soit partisan de combattre les Turcs par la plume, et moi, l'écrivain, par l'épée». A Stanhope, qu'on appela le Bayard de la cause grecque, mais que Lord Byron surnomma le Colonel «typographe», il répondait: «Chassons d'abord les Turcs, et nous aviserons après quant au régime qui doit gouverner les Grecs».

Eternel retour des choses de ce monde! Le sage conseil de Lord Byron donné aux Grecs il y a cent vingt ans, n'a pas perdu encore aujourd'hui toute la saveur de son actualité!

En attendant, tous ses plans sombraient à cause du mauvais temps, et la révolte des Souliotes fit manquer l'expédition de Lépante. Tous ses projets allaient à vau-l'eau, mais il tenait bon. Le 22 Janvier, il entra dans sa trente-septième année, il sortit de sa poche un papier en disant: «Voilà quelque chose de meilleur que ce que j'écris d'habitude». Et il lit le dernier poème de sa vie. Il en émane un accent d'héroïsme stoïque. Ses strophes, sans apprêt ni emphase, concises, mâles et décisives, révèlent toute la noblesse d'un cœur pleinement conscient de la Cause sacrée à laquelle il veut s'immoler. La traduction que voici, n'est qu'un pâle reflet de ce chant du cygne:

*Il est temps que ce cœur cesse de s'émouvoir,  
Puisqu'il a cessé d'émouvoir les autres,  
Mais quoique je ne puisse plus être aimé,  
Laissez-moi aimer encore!*

*Mes jours sont dans leurs feuilles jaunes,  
Les fleurs et les fruits de l'amour sont passés,  
Le ver, la gangrène, et la douleur,  
Sont à moi seul!*

*Le feu qui guette ma poitrine  
Est solitaire, tel un volcan dans une île,  
On n'allume pas de flambeau à sa flamme  
Une pile funéraire!*

*L'espoir, la peur, le soin jaloux, la partie exaltée  
[de la douleur]  
Et le pouvoir d'aimer, voilà des choses  
Que je ne puis plus partager,  
Mais n'en porter que les chaînes.*

*Mais de telles pensées ne devraient pas secouer  
Ainsi mon âme, et en ce moment et en cet  
[endroit].  
Car ici la gloire sert de parure au cercueil,  
Ou couronne le front.*

*L'épée, l'étendard et le champ de bataille,  
La gloire et la Grèce, voyez-les autour de moi!  
Le Spartiate porté sur son bouclier  
Ne fut jamais plus libre!*

*Réveille-toi (non pas la Grèce, elle est réveillée),  
Réveille-toi mon esprit! Pense par qui,  
Le plus pur de ton sang dépiste son lac générateur  
Et frappe à coup sûr.*

*Foule aux pieds les passions  
Qui se ravivent. Homme indigne!  
A toi devraient être indifférents  
Le sourire ou le dédain de la beauté!*

*Si tu regrettes ta jeunesse,  
Pourquoi vivre?  
Le pays de la mort honorable est ici!  
Marche au combat et donne ta vie!*

*Cherche, plus souvent cherché que trouvé,  
Un tombeau de soldat, pour toi le meilleur,  
Puis regarde autour; choisis ton terrain  
Et prends ton repos.*

Le 15 Février, il se sentit mal. Souffrances atroces dues à un coup d'épilepsie, suivant l'avis d'un docteur, et qui acheva d'abatre ses forces. Mal nourri et mal logé dans ce «panier de boue», malgré ses défaillances et à bout de souffle, il continua à travailler avec acharnement, organisant l'artillerie, réparant les fortifications, entraînant les troupes et s'efforçant en même temps d'adoucir les rigueurs de la guerre, en affranchissant des prisonniers. Malgré les embarras qui se multipliaient, et l'état délabré de sa santé qui déperissait sans retour, il tint le coup par la seule force de sa volonté et de son courage, jusqu'au 9 Avril, lorsqu'il dut s'aliter définitivement.

En mars, l'Assemblée Nationale lui offrit le titre de Gouverneur de la Grèce. Il n'accepta qu'à la condition de se rendre d'abord au Congrès de Salone, dont le but était de finir au plus vite avec les rivalités et les querelles. Il ne s'y rendit jamais. Le 19 Avril 1924, il mourait dans le râle et le délire où se mêlaient les noms de sa fille et de la Grèce.

Huit mois auparavant, lorsque Lord Byron partait pour la Grèce, l'enthousiasme battait son plein et se donna libre cours dans toute l'Europe; en France en particulier, la nouvelle avait mis le comble au prestige du grand homme. On y chanta le poète conquérant, le nouveau Tyrtée qui, après avoir ébloui l'Angleterre par l'éclat de son génie, étonnait l'Europe par ses efforts magnanimes.

Quand les gazettes annoncèrent sa mort, ce fut un désarroi général. Les poètes gémirent, les collégiens portèrent le crêpe à leurs casquettes; ce fut à qui paierait un digne tribut aux mânes du guerrier. En Angleterre, un jeune homme de quinze ans courut graver sur une pierre, parmi la mousse, dans un vallon boisé de son village natal: «Le grand Byron est mort!» C'était le futur grand poète Alfred Tennyson. Et Walter Scott s'écria: «C'est comme si le soleil s'était obscurci!» Tous les genres de poésies furent mis à l'œuvre pour se lamenter de cette perte.

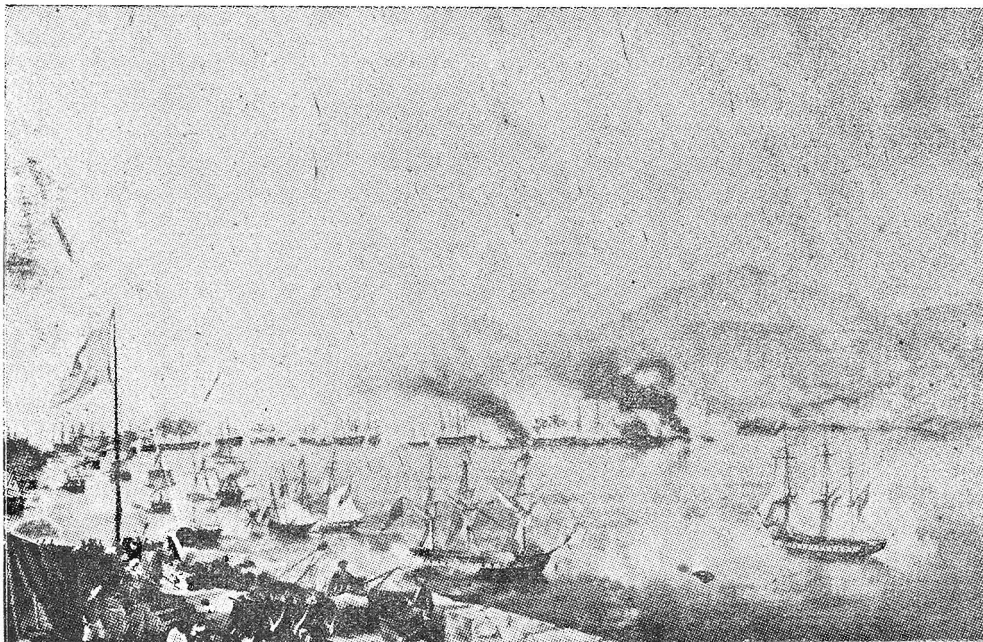
Le chant majestueux qu'Alfred de Vigny composa, tandis que le cercueil de Lord Byron s'éloignait du rivage de la Grèce, a survécu; il commence par cette strophe:

*Il tombe au premier pas, mais ce pas est immense!  
Heureux celui qui tombe aussitôt qu'il commence,  
Heureux celui qui meurt et qui ferme les yeux  
Tout ébloui encore des rêves glorieux.*

Et tous ces honneurs et tous ces tributs, de la part de tout ce que l'Europe avait de jeune et de sain, étaient des honneurs et des tributs portés à la cause grecque qui devenait, désormais, un idéal et un devoir pour les peuples civilisés, au grand dépit de leurs gouvernements attachés par le licou de la Sainte Alliance.

C'est, du reste, ce sentiment philhellène, combiné au libéralisme traditionnel de ses compatriotes, que Georges Canning mit à profit, dès 1823, pour esquisser les tenailles de la Sainte Alliance en reconnaissant les insurgés comme belligérants, tandis qu'un an plus tard la mort de Lord Byron devenait le point d'appui du puissant levier de cette opinion publique qui allait bientôt passer outre aux hésitations des gouvernements timorés.

Le Sultan, à bout de forces, appela à son aide le grand Mohamed Ali d'Égypte qui, malgré les sentiments d'estime et de sympathie qu'il a toujours nourris pour les Grecs, accéda à la demande du Sultan pour se conformer aux exigences de la politique du moment. Il expédia son fils Ibrahim, avec un contingent de troupes et une escadre, dans la Morée; contingent et escadre organisés à l'européenne par des officiers français. Un ravage systématique de la Morée commença, Missoloungui, assiégée pour la seconde



Bataille de Navarin.— Peinture de L. Garneray (Musée de Versailles).

devint un amas de ruines; la famine força les Grecs à abandonner la ville et à tenter une sortie de suicide à travers les lignes ennemies, et le primat Kapsalie se fit sauter dans la manufacture de cartouches qu'avait fondée Lord Byron.

Sans l'intervention de l'Europe, la répression totale de l'insurrection grecque n'était qu'une question de temps. Metternich triomphait! Mais l'idéal byronien, sanctifié par la mort de celui-ci, avait gagné les masses. L'Europe commence à idéaliser les Klephtes en héros des guerres médiques, et, en Angleterre notamment, l'enthousiasme romantique pour les Grecs gagna la rue et la taverne. C'est dans ces circonstances qu'une escadre anglaise, une française et une russe, se rendirent sur les lieux avec ordre de surveiller, mais sans toutefois s'engager. Et le 20 Octobre 1827, dans la baie de Navarin et dans l'espace de quelques heures, les foudres des trois escadres envoyèrent par le fond toute la flotte turco-égyptienne. Dans la même fosse de Navarin, semblait aussi le vrai vaincu du combat, la Sainte Alliance des Puissances chrétiennes.

Cette bataille que Wellington, le pilier anglosaxon de la Sainte Alliance, caractérisa de «fâcheux incident» en faisant passer au conseil de guerre l'amiral Codrington, fut cependant, d'après John Russel, une des plus honnêtes qui aient été gagnées depuis que le monde existe, car c'était, dit-il, une bataille combattue par pitié pour un peuple souffrant, et ne visant à aucun intérêt ou conquête. Elle ne fut donc pas la bataille des gouvernements, qui rarement se battent sans intérêt, elle fut la bataille de l'opinion pu-

blique, assainie et régénérée par un idéal de liberté! Et Victor Hugo chantera:

*La Grèce est libre, et dans sa tombe  
Byron applaudit Navarin!  
Salut donc, Albion, vieille reine des ondes!  
Salut, aigle des Czars, qui plane sur deux mon-  
des!*

*Gloire à nos fleurs de lys dont l'éclat est si beau!  
L'Angleterre aujourd'hui reconnaît sa rivale,  
Navarin la lui rend!*

Oui! Victor Hugo avait raison. Byron tressaillait de joie dans sa tombe, car c'était sa bataille qu'on venait de combattre, c'était la croisade qu'il rêva, c'était la croisade qu'il prêcha, c'était la croisade dont il hissa, le premier, l'étendard libérateur, qui se manifestait enfin par des voies de fait et arrivait à temps pour lancer ses éclairs justiciers contre les tyrans pour couper de son glaive les ligaments occultes du système Metternich, et pour sauver de l'annihilation les restes misérables d'un peuple dont le seul tort devant l'Histoire avait été de n'avoir à aucun prix voulu renier ses ancêtres, et d'avoir été acculé à se défaire tout seul du jour auquel il était attelé depuis quatorze générations.

L'indépendance de l'Etat grec moderne, fort exigü et rendu à peine viable, du reste, à ses débuts, par les arrêts iniques et inhumains d'une Europe en désaccord, l'indépendance de l'Etat grec moderne, acquise au prix de tant de carnages, de ruines, de larmes et de sacrifices, avait désormais franchi l'étape décisive du fait accompli.

TH. MICHAËL.

# Le secret de Jules Romains

par **André Rousseaux**

Je pense depuis longtemps que le chemin secret qui parcourt l'œuvre de Jules Romains pour en relier les éléments, souvent très divers d'aspect, est celui qui conduit de la *mystique* à la *mystification*. Voilà, certes, deux mots très différents par le sens. Il est pourtant évident qu'ils sont de la même famille. Et si une mystification n'était pas une plaisanterie, on pourrait soutenir étymologiquement qu'elle signifie la création d'une mystique, la fabrication d'une mystique. Il est vrai que si cette fabrication comporte une plaisanterie, nous sommes en présence d'un des thèmes les plus importants et les plus connus de l'œuvre de Jules Romains.

Mais, procédons par ordre. La création d'une mystique, sans que l'esprit mystificateur vienne s'y mêler, est aussi, et d'abord, d'une grande importance chez Jules Romains. *L'unanimité*, dont Romains est l'un des principaux représentants, est au moins autant une religion humaine qu'un art poétique. Et l'une des plus anciennes de son théâtre. *Cromedeyre le Vieil* a pour héros un fondateur de religion. Que dis-je, ce n'est pas seulement une religion nouvelle, mais un dieu nouveau que le diacre Etienne a l'ambition de faire surgir du village de Cromedeyre : un dieu que la population de Cromedeyre trouverait dans son agglomération et qui serait une âme collective divinisée. Par là, Jules Romains est le poète social qui, de nos jours, a conçu les desseins les plus vastes et les plus audacieux.

S'il faut faire entrer l'esprit mystificateur dans ces desseins, on sait quels ouvrages cela produit, car on arrive aux livres les plus célèbres de Jules Romains. *Les Copains*, c'est l'histoire d'une mystification, *Knock* en est une autre, *Donogoo*, une troisième. Si bien que le grand-prêtre d'une nouvelle religion sociale se double d'un auteur comique de premier ordre.

Mais comment établir le lien de l'un à l'autre ? Nous allons essayer, car on n'a rien fait, à mon avis, pour expliquer un grand artiste, tant qu'on n'a pas, en dépit de ses apparences disjointes, trouvé son unité.

Derrière une *mystique*, il y a un *mystère*. De quel mystère s'agit-il chez Jules Romains ? Du mystère de l'homme ; plus exactement, du mystère des rapports humains. Il faut l'entendre exactement au sens religieux du mot mystère, car Jules Romains ne voit de religion que dans l'humanité, et conçoit le corps social comme un objet de foi. « Ton plus grand Dieu de maintenant, c'est peut-être ta plus grande ville... », écrivait-il à ses débuts, dans son *Manuel de Déification*. Sa grande idée est restée le renouvellement de l'humanité par une divinisation de la collectivité humaine. Là est le principe spirituel de l'unanimité. De là, vient aussi que Ju-

les Romains accueille si largement dans son œuvre tous les mouvements de la vie des hommes. C'est ce qui donne aux *Hommes de bonne volonté*, à travers vingt volumes qui auraient pu lasser le lecteur, un élan qui ne faiblit pas. A chaque instant, surgit dans le gigantesque roman un être humain en action — un homme de bonne volonté, tout simplement — qui s'impose à nous, non seulement comme un personnage littéraire, mais parce que le pieux amour de Jules Romains pour la vie humaine l'a pris en charge avec toute sa vérité vivante.

Seulement, si je continue d'observer ce morceau central, que *Les Hommes de bonne volonté* représentent parmi les autres livres de Jules Romains, j'y vois plus d'intentions en mouvement que d'œuvres accomplies. Les personnages de cette fresque humaine sont tout en désirs, bons ou mauvais. Passe-t-on aux œuvres, aux réalisations, il semble que Jules Romains n'y croie pas. Tout ce qui s'échafaude dans ce roman est plus ou moins conventionnel, en ce sens que rien n'y est le fruit solide de tant d'efforts. Ce ne sont qu'affaires soufflées, inventions hypothétiques, créations arbitraires, combinaisons ou intrigues, organisations idéales à ressort mystérieux. Du haut en bas, du politicien et de l'homme du monde au prolétaire, en passant par mainte activité policière, l'humanité de Jules Romains travaille moins qu'elle ne conspire. A quoi ? Peut-être à devenir un peu l'humanité que Jules Romains veut qu'elle soit. Son grand livre n'est pas le tableau de ce que les hommes font, mais de tout ce qu'on pourrait leur faire réaliser.

C'est ici que l'esprit mystificateur de Jules Romains entre en jeu. Mais il apparaît d'abord comme un esprit de thaumaturge de l'univers. Jules Romains ne se contente pas d'accueillir à pleins bras la vie humaine. Il se fait fort de révéler à la vie un ordre nouveau, et d'abord de renverser l'ordre illusoire où elle se tient encore. Il y aurait beaucoup à faire avec l'humanité, semble-t-il penser, si elle se laissait prendre en main par les hommes capables de faire lever la pâte. Tout est possible : supprimer les villes d'Ambert et d'Issoire, comme dans les *Copains* ; suggérer la maladie à tout un canton bien portant, comme dans *Knock* ; créer de toutes pièces une ville par la force de l'imagination, comme dans *Donogoo*. Mystifications, que tout cela, assurément. Mais des mystifications dont une mystique est le ressort secret. Prenez garde à la force mystique du principe qui fournit ce ressort : « tout est possible ».

C'est une mystique qui pourrait être toute humilité si elle croyait que tout est possible à Dieu. Et tout orgueil si l'homme qui en est pénétré tourne vers lui-même cette possibilité to-



tale. Le «tout est possible» inspire à Jules Romains l'orgueil du créateur enivré par l'ampleur de sa création.

Le «tout est possible» donne toute son étendue à la mystique aussi bien qu'à la mystification. Par là, Jules Romains, mage d'une société nouvelle, ne recule devant aucun rêve cérébral :

par là, le créateur d'inventions comiques à toutes les audaces. Mais même quand l'auteur de *Knock* ou de *Le Trouhadec* déchaîne notre rire, n'oublions pas que ses mystifications les plus folles restent liées à une mystique étonnante et redoutable du genre humain.

ANDRÉ ROUSSEAU.

## Autour des "Posthumes" de Valéry et de Bergson

par Pierre Descaves

En mourant, le grand poète de *Charmes* a laissé à Mme Paul Valéry — qui fut l'admirable et discrète compagne de sa vie — tous ses papiers et la mission d'en faire le tri. Nous savons que, dans sa tâche, Mme Paul Valéry sera aidée par quelques fervents admirateurs et de fidèles amis, compagnons ou héritiers de la pensée de l'auteur d'*Eupalinos*. Indépendamment d'un *Faust*, commencé pendant les années 1940-1942, et abandonné par la suite, il y a peu de choses en forme dans le considérable amas de manuscrits, de notes et de cahiers laissés par celui qui fut à la fois poète, penseur et essayiste. Il s'agit surtout de plans, d'ébauches, de premiers jets. Sans doute procèdera-t-on à de petits tirages pour les parties les plus accomplies, dans le genre de ces *Mélanges* pour lesquels Paul Valéry avait une prédilection certaine. Et ce n'est plus un secret pour personne que son premier «posthume» sera la Préface qu'il termina, un mois juste avant sa mort, et qu'il destinait à une édition de luxe de ses Poésies complètes.

Aucun doute que, par les soins attentifs de celle qu'il a lui-même chargée de cet important travail, la grande communauté spirituelle reçoive les derniers messages d'un homme dont le génie a illustré un des aspects les plus attrayants de l'humanisme français contemporain.

On n'a pas manqué, dans les milieux littéraires, de comparer cette succession (dans le sens d'héritage) de Paul Valéry à la «succession» d'Henry Bergson. Le grand philosophe disparut au début de 1941, à l'heure où la France connaissait un affaïssement si total que beaucoup le jugèrent à tort irrémédiable. Or, dans l'une des clauses de son testament, Henry Bergson avait interdit formellement à ses héritiers la publication des «papiers» qu'il avait laissés : notes de travail, cours, lettres, ébauches et projets. Mme Henry Bergson avait reçu de son mari des instructions précises pour procéder à la destruction de ces «papiers». Elle n'hésita pas et fit brûler tout ce qui aurait pu constituer des «posthumes» à l'œuvre de l'auteur de *Matière et Mémoire*.

Sur le mobile qui anima le philosophe, aucu-

ne discussion n'est possible et ses amis en ont attesté le caractère à l'époque : Bergson n'a voulu affronter l'avenir qu'avec des œuvres accomplies, achevées, dans l'expression comme dans la forme. Il a craint que dans ses notes (qui étaient comme les témoins de son activité intellectuelle et des cheminements de son esprit, et qui se présentaient comme des éléments de découvertes en laboratoire) des commentateurs trop zélés ne favorisassent certaines sollicitations de sa doctrine.

Il n'en reste pas moins que l'on a vivement discuté à propos de la destruction de ces papiers, et que cette perte a fait l'objet de maints et fructueux débats. Gabriel Marcel, notamment, en avait parlé avec une fermeté déférente. Selon lui, Bergson était, non pas un littérateur, non pas un artiste, mais un *philosophe* et son œuvre avait pour fin d'amener les hommes à prendre conscience de vérités essentielles. N'avait-il pas déclaré lui-même qu'il concevait la philosophie comme une œuvre collective, susceptible de s'enrichir indéfiniment et à laquelle il ne prétendait apporter qu'une contribution ? Dès lors, ses propres papiers, détruits, hélas ! ne prenaient-ils pas une importance très particulière ? Et Gabriel Marcel résumait ainsi son intervention : «Plus un homme pense, au sens authentique de ce mot, moins il a le droit de se considérer comme *propriétaire* de ses pensées. Ici, plus qu'ailleurs, les individualités comptent, avec les mystérieux rapports de fécondation réciproque qui les lient et qui assurent leur commune participation à l'œuvre de l'esprit. Mais on doit dénier expressément à l'amour propre, sous quelque forme purifiée ou sublimée qu'il se présente, le droit de poser des barrières infranchissables à cette inter-communication des idées et des expériences qui, seule, en dernière analyse, peut préparer les moissons futures de la pensée». Un certain nombre de critiques éminents et de philosophes militants ont adopté et conservé des positions analogues à celle de Gabriel Marcel.

À l'encontre de cette thèse, d'autres écrivains non moins éminents ont fait valoir que les créateurs sont les maîtres souverains de leurs créa-

tions et qu'ils sont mieux placés que quiconque pour juger de leur destin. Ils estiment que les raisons de Bergson (raisons véritables qu'on ne connaît pas) pour ordonner la destruction de ses papiers, étaient, pour lui, indubitables. Mais encore peut-on malignement voir, dans cet acte, une sorte de reniement de principe de la philosophie bergsonienne, laquelle accorde plus de réalité au devenir qu'au devenu et qui permet à son disciple Charles Péguy d'inventer une forme littéraire calquée sur le *mouvant* de la philosophie de son Maître. Quels sont cependant les scrupules qui hantèrent le philosophe? Avec sa suprême honnêteté et son goût de l'exactitude, n'était-il pas en droit de redouter qu'on lui prêtât, lui disparu, des assertions, des développements qui ne correspondaient pas à sa vraie pensée? Il n'est donc pas étonnant que, dans cette hypothèse (et ce doit être la bonne) il ait voulu délimiter strictement le champ de contrôle. Si la thèse de Gabriel Marcel est très forte, c'est seulement dans la mesure où il entend critiquer et juger le savant. Or, Bergson était à la fois un savant et un *artiste*. Et c'était un classique. Il voulait que sa célèbre «fluidité» se présentât au moyen de ces mêmes concepts qu'il repoussait; s'il prenait pour penser toutes les précautions d'un homme de science, le grand philosophe du *devenir* se contentait bien du *devenu*, et le prestigieux théoricien du *mouvant*,

lorsqu'il écrivait, tenait à ses formules statiques.

Ce noble conflit, qui tend à devenir un débat sur la «propriété spirituelle», a conservé, dans chaque camp, des champions qui rompent encore des lances, à l'occasion. Il est bien difficile de conclure sur la valeur respective des thèses. Chaque écrivain a ses raisons!...

La décision prise par Paul Valéry de laisser la voie ouverte à la publication d'œuvres posthumes ne peut pas signifier que tout ce qu'il a écrit verra le jour. Il a recommandé un choix. Car les notes de travail, les esquisses, les journaux intimes, le crayonnage de fortune au dos d'une enveloppe ou en marge d'un texte, n'est-ce pas *pour lui-même* que le penseur les rédige, ne marquant que l'essentiel, sachant qu'il n'a pas besoin d'ajouter ce qui lui reste acquis, et à lui seul? N'avons-nous pas l'illustre exemple des *Pensées* de Pascal, où les exégètes continuent de buter sur de tels raccourcis que les variantes données confinent parfois à la dérision. Souhaitons que le crédit accordé par Valéry ne s'accompagne pas de pareils mécomptes!

Pour les esprits objectifs, l'attitude d'un Bergson demeure aussi compréhensible que celle adoptée par Valéry. Mais, en ce qui concerne le philosophe, l'expression de regrets n'est évidemment pas exclue!

PIERRE DESCAGES.



# Fourrures DU PONT

Madame Dupont, anciennement de la Maison "Reine d'Angleterre" de Paris, met à votre service son expérience dans l'art de la Fourrure.

Grand Choix de  
**Manteaux,  
Jaquettes,  
Renards, etc..**

Transformation & réparation.

11, Place Ismailia, 6<sup>e</sup> étage. — LE CAIRE.

# Lexique biographique des membres de la "Commission des Sciences et Arts" et de ceux du premier "Institut d'Égypte" par **Jean-Edouard Goby**

[Troisième Article]

Dans un premier article de la Revue, nous avons indiqué la composition de la Commission des Sciences et Arts. Dans un second article, nous avons énuméré les membres de l'Institut d'Égypte et résumé l'œuvre scientifique et technique des deux compagnies. Comme nous l'avions annoncé précédemment, nous nous proposons maintenant de donner quelques renseignements biographiques sur tous les personnages cités antérieurement ainsi que sur divers civils et militaires ayant coopéré avec eux sans faire partie officiellement de l'une ou de l'autre. Enfin, nous avons cru intéressant de mentionner aussi les noms de membres de la Commission des Sciences et Arts désignés pour aller en Égypte et qui, pour des raisons diverses, ne quittèrent pas la France ou s'arrêtèrent à Malte. Ces noms ont été placés entre crochets.

## Lexique biographique.

ADNÈS Père (17..-1819): de la maîtrise artisanale. Plus tard attaché à l'École d'Arts-et-Métiers de Châlons.

ADNÈS Fils: de la maîtrise artisanale.

AIMÉ: de la maîtrise artisanale.

ALIBERT (1775-1808): Ancien élève de l'École polytechnique. Ingénieur des Ponts-et-Chaussées. A participé au nivellement de l'Isthme de Suez, ayant été affecté à la brigade chargée du raccordement à la vallée du Nil.

ANDRÉOSSI, Antoine-François (1761-1821): Arrière-petit-fils de François Andréossi, collaborateur de Riquet dans la construction du Canal du Midi. Général de brigade pendant l'Expédition. Membre de l'Institut d'Égypte. Auteur de plusieurs mémoires parus dans *la Décade égyptienne*, dont deux, consacrés au lac Menzaleh et à la vallée des lacs de natron et du fleuve-sans-eau, furent repris par lui pour *la Description de l'Égypte*. Quitte l'Égypte avec Bonaparte en août 1799. Fut plus tard ambassadeur à Londres, puis à Vienne, et conseiller d'État.

ANSIGLIONE, Felice: typographe italien de l'imprimerie romaine de la Propagande.

[ARNAULT, Antoine-Vincent (1766-1834): Ecri-

vain, ami de Bonaparte, resté à Malte avec son beau-frère, Regnault-de-Saint-Jean-d'Angély, tombé malade. Publia plus tard les *Souvenirs d'un sexagénaire* dans lesquels l'on trouve d'intéressants renseignements sur la traversée de Toulon à Malte. Membre de l'Académie française.]

ARNOLLET, Pierre-Jean-Baptiste (1776-1857): Ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Fit partie de la Commission Fourier de reconnaissance de la Haute-Égypte. Chargé par Menou d'une exploration méthodique de l'hydrographie du golfe de Suez, que les circonstances ne permirent pas d'effectuer. Plus tard ingénieur-en-chef des Ponts-et-Chaussées.

AUDOUIN, Victor: Naturaliste, élève de Savigny qui, sans avoir pris part à l'Expédition d'Égypte, rédigea les commentaires d'un grand nombre de planches d'histoire naturelle, à la place de son maître tombé malade, pour *la Description de l'Égypte*.

AUREL, Joseph-Emmanuel-Marc: Imprimeur, fils de l'imprimeur Pierre-Marc-de Valence que Bonaparte connut lorsqu'il y était sous-lieutenant. J.E. Marc Aurel obtint de participer à l'Expédition à titre privé et d'emporter son matériel d'imprimerie. Il s'installa au Caire et fit paraître, dès la fin d'août 1798, le premier numéro du *Courrier d'Égypte*. Au bout d'une année environ Aurel céda son matériel à J.J. Marcel et rentra en France.

BACHELU, Gilbert-Désiré (1777-1849): Officier du génie qui coopéra à l'établissement de la carte d'Égypte. Plus tard général de division.

BALZAC (env. 1750-1820): Architecte et dessinateur, Balzac s'occupa d'abord pendant les premières semaines de son séjour en Égypte de recueillir pour le compte de son ami Savigny, de nombreux coquillages. Il fit jouer au Caire un opéra de sa composition, *les deux Meuniers*, dont la musique est due à Rigel. Balzac fit partie de la commission Costaz de reconnaissance de la Haute-Égypte. Il exécuta alors de nombreux dessins qui, gravés, prirent place dans les planches de *la Description de*

*l'Égypte*. Après l'Expédition il publia *Hommages poétiques et Poésies ad libitum*. Il était inspecteur-en-chef des travaux publics de la Seine quand il mourut.

**BARBÈS**: Médecin militaire, auteur d'un mémoire de *la Décade égyptienne*.

**BARRIER**: Typographe.

**BEAUCHAMPS**, Joseph (1759-1801): Astronome, élève de Lalande. Appartint à l'ordre des Bernardins. Voyagea beaucoup en Orient. Il arriva en Égypte, venant de Turquie, à la fin d'août 1798. Il fut aussitôt élu membre de l'Institut d'Égypte et publia dans *la Décade égyptienne* le récit d'un voyage qu'il avait fait de Constantinople à Trébizonde. Bientôt envoyé par Bonaparte en mission à Constantinople, il fut détenu à la prison des Sept-Tours jusqu'en 1801. Il mourut à Nice, peu de temps après son retour en France.

**BEAUDOUIN**: Sous-prote, mort en Égypte.

**BELLETÈTE** (1778-1808): Ancien élève de l'École des Langues orientales, il était désigné pour partir à Constantinople, lorsqu'il fut choisi pour prendre part à l'Expédition d'Égypte. Interprète de l'État-major, il fut deux fois blessé. Coopéra à la carte de l'Égypte en transcrivant en arabe une partie des noms de lieux.

[**BENABEN**, G.-J.-Marie (1774-1831): Écrivain désigné pour prendre part à l'Expédition, retenu en France.]

[**BENAZET**: Ingénieur géographe désigné pour prendre part à l'Expédition, retenu en France].

**BERGE**, François-Baudire (1779-1832): Ancien élève de l'École polytechnique, officier d'artillerie pendant la campagne. Prit part aux travaux des membres de la Commission des Sciences et Arts. Plus tard général.

**BERNARD**, Samuel (1776-185.): Ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Directeur de l'Hôtel des Monnaies du Caire. Auteur de deux mémoires de *la Description de l'Égypte* sur les poids arabes anciens et modernes et sur les monnaies d'Égypte. Après l'Expédition, chef de service à la Monnaie de Paris.

**BERT**, Alexis: Chef de bataillon du génie. Auteur d'une *Description du Désert de Siout à la mer Rouge* publiée en 1911 par J. Couyat-Barthou.

**BERTHOLLET**, Claude-Louis (1748-1822): Après avoir fait ses études de médecine, Berthollet se consacra surtout à la chimie. Le rappel de ses travaux ne saurait du reste trouver place ici. Disons seulement qu'il fut l'un des organisateurs de la «mobilisation industrielle» ordonnée par la Convention. Ami personnel du Général-en-chef, il ne cessa, pendant toute l'Expédition de faire partie de l'entourage immédiat de Bonaparte qu'il accompagna dans plusieurs de ses voyages en Égypte et en Syrie. Membre de l'Institut d'Égypte, il publia plusieurs mémoires dans *la Décade égyptienne*. Il quitta l'Égypte avec Bonaparte en août 1799. Après l'Expédition il fut Président de la *Commission permanente* chargée

de la publication de *la Description de l'Égypte*. Comblé de faveurs par Napoléon Ier qui le fit sénateur de l'Empire et comte, il se rallia néanmoins à Louis XVIII, ce qui lui valut de mourir pair de France.

**BERTRE**, Jacques-Antoine (1776-18.): Ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur-géographe. Il coopéra très activement aux travaux de la carte de l'Égypte. Il prit sa retraite en 1810 comme capitaine.

**BESSIÈRES**, Julien (1777-1840): Chirurgien, cousin du maréchal de France du même nom. Il quitta l'Égypte en 1799 avec son collègue Pouqueville et deux officiers supérieurs, le colonel Poitevin et le commandant Carboneil. Leur navire fut attaqué par des corsaires et les passagers furent vendus comme esclaves; ils ne recouvrèrent leur liberté qu'après maintes aventures. Bessières de retour en France, fut directeur des droits-réunis des Hautes-Alpes puis préfet et termina sa carrière comme pair de France.

**BESSON**: Imprimeur, directeur de l'imprimerie d'Alexandrie.

**BIDOU**: Chirurgien.

**BOCTHOR**, Ellious: Interprète de l'Armée d'Orient; quitta l'Égypte avec les Français en 1801 et coopéra à la transcription en langue arabe des noms de lieux figurant sur la carte de l'Égypte.

**BODARD** (1765-1799): Ingénieur des Ponts-et-Chaussées au Havre avant l'Expédition. En Égypte, attaché au Canal de Rahmanieh. Mort de la peste.

**BONAPARTE**, Napoléon (1769-1821): Général-en-chef de l'Armée d'Orient et âme de l'Expédition. Déjà membre de l'Institut de France, il fonda le premier Institut d'Égypte en août 1798 dont il fut membre et président pour le second trimestre de l'an VII. Monge le dissuada d'y présenter un mémoire car, lui dit le géomètre, un mémoire du Général-en-chef, ne pouvait qu'être parfait et il était trop occupé pour mettre au point un travail scientifique sans défaut. Bonaparte quitta l'Égypte en août 1799 mais il ne cessa, par la suite, de s'occuper de la publication de *la Description de l'Égypte*. Cette publication ne fut du reste achevée que sous le règne de Louis XVIII qui s'honora en faisant poursuivre le travail commencé sous le règne de son prédécesseur.

**BONJEAN**: Ingénieur du Génie maritime, arrivé en Égypte en janvier 1801 avec la frégate «l'Égyptienne». Cet ingénieur ne put jouer aucun rôle appréciable durant les quelques mois qu'il passa en Égypte.

**BOUCHARD**, Pierre-François-Xavier (1772-1832): Ancien élève de l'École polytechnique, officier du génie. Il découvrit la pierre trilingue de Rosette dont les caractères grecs, démotiques et hiéroglyphiques permirent à Jean-François Champollion de retrouver le secret des hiéroglyphes, perdu depuis l'Antiquité. Bouchard

coopéra également à la carte de l'Égypte. Rappelez que son journal relatif aux événements d'El-Arish vient d'être publié par M. Wiet dans *la Revue du Caire*.

**BOUCHER** (1778-1852) : Ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur du Génie maritime. Sous-ingénieur à Boulaç. Il termina sa carrière administrative en France comme Inspecteur général des Constructions navales.

**BOUDET**, Jean-Pierre (1748-1829) : Il avait été l'un des collaborateurs de Berthollet dans la mobilisation industrielle de 1793. Pendant l'Expédition, il fut pharmacien-en-chef de l'armée. Membre de l'Institut d'Égypte et auteur de plusieurs mémoires de la *Description de l'Égypte*. Fut plus tard pharmacien en chef de l'Hospice de la Charité.

**BOULANGER** : Typographe.

**BOURGEAIS** : Ancien employé du Cadastre en France. Ingénieur géographe à l'Armée d'Orient. Il fut rapatrié pour raisons de santé, en l'an VII.

**BOURRIENNE**, Louis-Antoine **FAUVELET** de- (1769-1834) : Condisciple de Bonaparte à l'École de Brienne, il fut son secrétaire particulier pendant l'Expédition d'Égypte. Il fut élu membre de l'Institut d'Égypte en remplacement de de Sacy. Il laissa des Mémoires dans lesquels il a pris certaines libertés avec la vérité historique.

**BOYER** : Typographe.

**BRACEVIC**, H. (17...1830) : Ancien chancelier-interprète à Alexandrie. Il fut l'interprète de Kléber pendant l'Expédition. Interprète de l'Armée d'Afrique en 1830, il mourut à Alger.

[**BRÉGUET** Fils : désigné pour faire partie de la maîtrise artisanale de l'Expédition, il fut retenu en France.]

**BRINGUIER**, Jean-Balthazar (1777-1797) : Elève de l'École polytechnique au départ de Toulon, promu sous-lieutenant du génie en Égypte. Mort de la peste pendant la campagne de Syrie.

**BRUANT** : Médecin militaire, auteur de divers mémoires parus dans *la Décade égyptienne*.

**BRUNET-DENON** : Officier ayant pris part aux travaux des membres de la Commission des Sciences et Arts.

**BUREL**, Antoine (1779-18..) : Officier du génie. Coopéra à l'établissement de la carte d'Égypte. Termina sa carrière comme lieutenant-colonel.

**CAFFARELLI** du **FALGA**, Louis-Marie-Joseph-Maximilien (1756-1799) : Général de brigade, chef administratif de la Commission des Sciences et Arts. Il fut chargé, avant l'Expédition de l'achat de la Bibliothèque et des instruments topographiques pour lesquels il dépensa plus de 200.000 francs. Il appartint dès le début à l'Institut d'Égypte. Surnommé par les Égyptiens «Abou-Khachabé», le Père-la-Béquille, à cause de sa jambe de bois, c'était tout à la fois un parfait gentilhomme, «un homme sensible» et un socialiste utopique. Il mourut en Syrie, peu de jours après avoir été amputé d'un bras à la suite d'une blessure reçue en Syrie au siège de Saint-Jean-d'Acre.

**CAQUET** : dessinateur du génie, mort au Caire en 1798.

**CARISTIE** (1775-1852) : Elève de l'École polytechnique nommé ingénieur des Ponts-et-Chaussées en Égypte. A collaboré à l'un des mémoires de la *Description de l'Égypte* relatif aux Antiquités. A dessiné un certain nombre de planches du même ouvrage et a coopéré à la carte.

**CARRIE** : médecin militaire, auteur d'une notice sur la topographie de Menouf, parue dans *la Décade égyptienne*.

**CASSARD** : de la maîtrise artisanale.

**CASTEX** (17...1822) : Sculpteur. Fit partie de la Commission Girard de reconnaissance de la Haute-Égypte. Grava la fameuse inscription du temple de Philae, relatant les exploits de Bonaparte et de ses compagnons. Une autre inscription, moins connue que la première rappelle les noms de seize membres de la Commission des Sciences et Arts. Elle est ainsi rédigée : «R.F. An 7. Balzac, Coquebert, Coraboeuf, Costaz, Coutelle, Lacipierre, Ripault, Lepère, Méchain, Nouet, Lenoir, Nectoux, S. Genis, Vincent, Dutertre, Savigny. Longitude depuis Paris 30° 16' 22" Latitude boréale 21° 3' 15"». Nous ignorons si cette inscription a été également gravée par Castex.

**CASTERA** : Typographe.

**CAUZIE** : Typographe.

**CAZALS**, Louis-Joseph-Elisabeth (1774-1808) : Officier du génie, commandant du fort d'El-Arish, dont il ne put, malgré sa bravoure, éviter la chute en 1800. Il coopéra à l'établissement de la carte d'Égypte. Plus tard général de brigade.

**CÉCILE** : Ingénieur-mécanicien, auteur d'un projet de moulin-à-vent. Il fit preuve en Égypte d'une certaine indépendance d'esprit. Il mesura avec Jomard la grande pyramide. Il dessina de nombreuses planches de la *Description de l'Égypte* et s'est représenté lui-même dessinant les tombeaux d'El Kab. A son retour en France, il exerça la profession d'architecte.

**CÉRÉSOLE** : Médecin militaire, auteur d'observations faites au cours d'un voyage du Caire à Siout, parues dans *la Décade égyptienne*.

**CHABROL** de **VOLVIC**, Gilbert-Joseph-Gaspard de (1773-1843) : Incarcéré sous la Terreur comme «ci-devant», Chabrol fut sauvé par le 9 thermidor. Il entra alors à l'École polytechnique et participa ensuite à l'Expédition en qualité d'ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Il fut attaché au Canal de Rahmanieh avec Lancret et publia un mémoire dans *la Décade égyptienne* sur ce canal, mémoire repris dans la *Description de l'Égypte* dont il fut l'un des principaux collaborateurs : il coopéra à l'établissement de la carte d'Égypte, prépara de nombreuses planches et publia plusieurs mémoires dont le principal est sans doute celui qui est intitulé : «Coup d'œil général sur le climat, la population et les mœurs de l'Égypte». Il devint plus tard préfet de la Seine sous l'Empire et la Restauration et fut membre de l'Institut de France.

**CHAMPY** J.P. (17...1816) : Ingénieur-chimiste. Membre de l'Institut d'Égypte. Il en fut nommé Président pour le troisième trimestre de l'an IX.

**De retour au Caire****Dr. LEVY LENZ**

Chirurgien Esthétique.  
Ancien Médecin des Hôpitaux de Berlin.

(Correction du nez, des oreilles et du buste. Elimination des poches sous les yeux, des rides et des cicatrices. Suppression des graisses du ventre et des hanches, etc.).

**Consultations : 5 - 6 p.m.**

LE CAIRE

21, Rue Antikhana. Imm. Groppi.

*Maintenant,*

*plus que jamais...*

**Vous avez besoin de perfectionner vos connaissances.**

**APPRENEZ VITE & BIEN**

L'ANGLAIS — LE RUSSE

L'ALLEMAND

LE GREC — L'ITALIEN

L'ARABE

LA STENO-DACTYLOGRAPHIE

LA COMPTABILITE

LE COMMERCE

ÉCOLE  
**NEL**

27, rue Kasr-el-Nil, LE CAIRE  
Tél. 16755

**Italie :**

● M. Albert Grenier, professeur d'antiquités celtiques, au Collège de France, veint d'être nommé directeur de l'École française de Rome, dont la réouverture a été fixée à novembre prochain.

**Pays-Bas :**

● Pour la première fois depuis 5 ans, des films français vont être projetés sur les écrans hollandais.

**Mexique**

● Le bulletin de l'Institut français d'Amérique latine publie le cours sur «Descartes et le rationalisme moderne» fait à l'Institut français par M. Joaquin Xirau, ex-doyen de la Faculté de philosophie de Barcelone.

A l'Institut mexicano-européen des Relations culturelles, le docteur Fisson a fait une conférence sur les «Provinces françaises de l'Afrique noire».

La maison Quetzal de Mexico, vient de rééditer «Mon cœur mis à nu; fusées; choix de maximes consolantes sur l'amour», où Baudelaire a révélé ses pensées les plus intimes.

**Brésil :**

● Dans son cours public fait en portugais à la Faculdade Nacional de Filosofia de Rio-de-Janeiro, le professeur Paul Ronai a commencé une série de 12 conférences consacrées à l'introduction à la lecture et à l'étude de l'œuvre d'Honoré de Balzac.

● M. Paul Lecoite, agent consulaire de France à Bêlém, vient de publier à la Cia. Nationale Editora de St. Paul, un nouvel ouvrage sur l'Amazonie intitulé: *O Estado de Para* (L'Etat de Para).

M. Paul Lecoite, arrivé au Brésil il y a 50 ans (il avait été chargé, en 1891, d'une mission scientifique et géographique en Guyane brésilienne), a consacré sa vie, pendant un demi-siècle, à l'étude de l'Amazonie. Son premier ouvrage: *L'Amazonie brésilienne, le pays, ses habitants, ses ressources, notes et statistiques jusqu'en 1920*, a été consacré alors, et est resté depuis, le principal ouvrage en français sur l'Amazonie. Après cette date, M. Paul Lecoite a publié en 1934, en portugais, un ouvrage sur *Les arbres et les plantes utiles de l'Amazonie brésilienne*.

● Au Congrès national d'éducation qui vient de se tenir à Rio de Janeiro une motion d'hommage à la France a été votée, exprimant le vœu «que cette grande nation, rétablie dans sa autonomie et dans le culte fervent des idéaux démocratiques, intensifie, dans un esprit de large compréhension de la fraternité universelle, ses relations traditionnelles de civilisation et d'amitié avec le Brésil, dont le peuple a pris l'habitude d'admirer les valeurs légitimes».

● Dans une conférence prononcée dernièrement à l'Alliance française, à Sao Paulo, Mme

le corps des aéroliers ne put jouer aucun rôle pendant la campagne. Coutelle ne perdit néanmoins pas son temps. Il fit partie de la Commission Costaz de reconnaissance de la Haute-Egypte; en compagnie de Le Père, il mesura la Grande Pyramide. Enfin, il fit avec Rozière un voyage au Sinaï. Il publia trois mémoires dans *la Description de l'Égypte*. Plus tard, le colonel Coutelle fut inspecteur aux Revues.

CREPIN, Alexandre: Officier du génie qui coopéra à l'établissement de la carte de l'Égypte.

DABURON: Chirurgien.

[DANGOS: Astronome désigné pour prendre part à l'Expédition, retenu en France.]

[DEBAUDRE: Ingénieur des Ponts-et-Chaussées, désigné pour prendre part à l'Expédition, retenu en France.]

DELAPORTE, J.-D.: Interprète orientaliste, attaché à l'Administration du payeur général. Auteur d'un «Abrégé chronologique de l'histoire des Mameluks» qui parut dans *la Description de l'Égypte*. Transcrivit une partie des noms de lieux de la carte d'Égypte, en langue arabe. Plus tard consul à Mogador.

DELAROCHE: Agent de la province de la Charkieh; assiste le général Reynier dans le levé de sa circonscription.

[DEMOULIN: Architecte désigné pour prendre part à l'Expédition, retenu en France.]

DENON, Dominique-Vivant, souvent appelé VIVANT-DENON (1747-1825): Tout à la fois écrivain, diplomate, dessinateur et graveur, Vivant-Denon avait tout d'abord été accueilli avec une certaine réticence par Bonaparte, peut-être parce que l'artiste passait «pour connaître toutes les histoires de cour, depuis le règne de Louis XI, jusqu'à celui de Barras, inclusivement.» Mais, par la suite Denon fut l'un des admirateurs les plus fanatiques du général et celui-ci l'apprécia. Membre de l'Institut d'Égypte, il accompagna Desaix dans sa campagne de Haute-Egypte. Il quitta l'Égypte avec Bonaparte en août 1799. Il publia en 1802 ses «Voyages dans la Basse et la Haute-Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte» qui eurent un succès mérité. Plus tard directeur-général des Musées impériaux, il empêcha le pillage du Louvre en 1814.

DESAIX de VEYGOUX, Louis-Charles-Antoine (1768-1800): Général de division en 1794. Il dirigea la campagne de Haute-Egypte en 1798-1799, au cours de laquelle les habitants lui décernèrent le beau surnom de «Sultan-juste». Il fut membre de l'Institut d'Égypte après le départ de Bonaparte. Signataire avec Poussielgue de la convention d'El-Arish, en janvier 1800, il quitta peu de temps après l'Égypte. Il fut tué à la bataille de Marengo le 14 juin de la même année.

DESGENETTES, René-Nicolas DUFRICHE baron. (1762-1837): Médecin-en-chef de l'Armée d'Orient. Membre de l'Institut d'Égypte qu'il présida au cours du premier trimestre de l'an

VIII. Praticien renommé et homme de caractère, il n'hésita pas à s'opposer violemment à Bonaparte au cours d'une séance de l'Institut. De nombreux contemporains de Desgenettes étaient persuadés que ce médecin s'était inoculé la peste durant la campagne de Syrie. En fait, il semble bien que ce fut Berthier, chef d'Etat-major de Bonaparte qui répandit cette fable que Desgenettes n'aurait pas démentie dans le but de rassurer l'armée. Desgenettes publia plusieurs mémoires dans *la Décade égyptienne* et des tables nécrologiques dans *la Description de l'Égypte*. Il a laissé aussi une «Histoire médicale de l'Armée d'Orient» et des «Souvenirs d'un médecin de l'Expédition d'Égypte».

DEVESVRES: Chirurgien, mort de la peste en 1799.

DIZERAND: Typographe.

DOLOMIEU, Déodat-Guy-Sylvain-Tancrède GRATET de (1750-1801): Entrée de bonne heure dans l'ordre des chevaliers de Malte, Dolomieu dut quitter l'île, siège de l'ordre, à la suite d'un duel. Il s'adonna alors aux sciences et devint, en 1795, professeur de géologie à l'École des Mines. L'on a prétendu qu'il prit part à l'Expédition, dont il aurait connu à l'avance le but, uniquement en vue de vérifier sur place les conclusions d'un mémoire sur la formation du delta qu'il avait publié en 1793. A son grand regret, il joua un certain rôle dans les pourparlers qui aboutirent à la reddition de Malte. La lecture du Tome III des *Mémoires présentés à l'Institut d'Égypte* (Le Caire, 1922) permet de se rendre un compte exact de l'activité de Dolomieu dans la vallée du Nil. Dolomieu quitta l'Égypte en mars 1799. Au cours de son voyage de retour, il fut malheureusement fait prisonnier et, à la demande des anciens chevaliers de Malte siciliens, soumis aux traitements les plus rigoureux. Il ne fut libéré qu'en 1801. Il put à peine prendre possession de la chaire du Museum qui lui avait été attribuée pendant son absence et mourut en novembre 1801.

de DOMINICIS, Giuseppe: typographe italien de l'Imprimerie de la Propagande.

DUBOIS, Antoine (1756-1837): Célèbre chirurgien, membre de l'Institut d'Égypte. Fut autorisé au début de l'an VII à quitter l'Égypte pour raisons de santé. Plus tard fut le chirurgien de Marie-Louise qu'il accoucha en 1811.

DUBOIS, Isidore: Fils d'Antoine Dubois.

DUBOIS: Typographe.

DU BOIS - AYMÉ (1779-1845): Ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, il déploya en Égypte une grande activité. Il fit partie de la Commission Girard de reconnaissance de la Haute-Egypte. Il eut avec le même Girard des démêlés qui se terminèrent par l'envoi en disgrâce à Kosseir du jeune ingénieur. Il coopéra à l'élaboration de la carte d'Égypte; il fut l'auteur de cinq mémoires de *la Description de l'Égypte* dont il dessina aussi un certain nombre de planches. Il fut plus tard directeur des douanes.

DUCHANOY (1781-1850): Elève de l'École polytechnique au départ, puis ingénieur des Ponts-et-Chaussées, il est inscrit, sur certaines listes de la Commission des Sciences et Arts comme zoologiste, nous ne savons pas trop pourquoi. Il fit partie de la Commission Girard de reconnaissance de la Haute-Egypte.

[DUC-LACHAPPELLE: Astronome, désigné pour prendre part à l'Expédition, mais retenu en France.]

DUGUA, Charles-François-Joseph (1740-1802): Général de division en 1793, membre de l'Institut d'Égypte. Il partit en l'an VIII et fut alors nommé préfet du Calvados. Il fut chef d'état-major au cours de l'Expédition de Saint-Domingue, mais mourut au cours de la campagne.

DULION: Ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur géographe. Il se noya dans le Nil alors qu'il se rendait d'Alexandrie au Caire.

DUPUY, Victor (1777-18..): Ingénieur des mines. Il fit partie de la Commission Girard de reconnaissance de la Haute-Egypte. A la suite de Guémard, nous avons admis qu'il fit partie de l'Institut d'Égypte bien que nous n'ayons — pas plus que pour Gratin Le Père — pu trouver son nom sur aucun des divers documents que nous avons eus entre les mains.

DUTERTRE, André (1753-1842): Dessinateur et graveur. Il fut membre de l'Institut d'Égypte et proposa l'ouverture d'une École de dessin au Caire. On lui doit les portraits de 167 membres de l'Expédition dont la plupart illustrent l'*Histoire scientifique et militaire* de Reybaud. Il fut plus tard professeur de dessin à l'École des Arts décoratifs.

DUVAL (1768-1798): Ingénieur des Ponts-et-Chaussées, victime de la première insurrection du Caire.

EBERHART: Typographe.

ESTÈVE: Directeur général des revenus publics. Auteur d'un mémoire sur les finances de l'Égypte dans la *Description de l'Égypte*.

FATALLA, Don Elias: Ancien interprète de l'Imprimerie romaine de la propagande. Interprète de l'Imprimerie de l'Armée.

FAURIE: Ingénieur géographe, ancien employé du Cadastre de France. Grièvement blessé à Gaza alors qu'il levait le plan des environs, il mourut au Caire des suites de ses blessures.

FAVIER, A. (1776-18..): Ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Se fit remarquer par sa bravoure lors de la première insurrection du Caire. Il prit part à la campagne de Syrie où il assista à la mort de son camarade Fuseau de Saint-Clément qu'il avait ramené blessé dans les lignes françaises. Il fit à cette occasion une véritable scène à Bonaparte. Professeur de mathématiques au Caire, il prit part au nivellement de l'Isthme de Suez. Après l'Expédition, il continua sa carrière dans les Ponts-et-Chaussées et devint Inspecteur général. Après la

publication des résultats du nivellement de Bourdaloue, il défendit, dans un mémoire, les travaux exécutés par Le Père et ses subordonnés.

FAYE (1763-1825): Ingénieur des Ponts-et-Chaussées, attaché au Canal de Rahmaniéh, puis sous-directeur de la Monnaie au Caire. Il dessina quelques planches de la *Description de l'Égypte*.

FERRAUD: Ingénieur ordinaire faisant fonction de chef du Génie maritime en l'an IX. Il y a lieu de remarquer que le nom de cet ingénieur, cité par l'Annuaire de l'an IX, ne se trouve sur aucune des listes nominatives des membres de la Commission des Sciences et Arts, même pas sur celle, pourtant si complète établie par Guémard.

FERRUS, Jean-Joseph: Officier du génie qui coopéra à l'établissement de la carte d'Égypte.

FÈVRE (1775-1850): Ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Auteur de quelques planches de la *Description de l'Égypte*. Il coopéra aussi à l'établissement de la carte de l'Égypte. Il termina sa carrière administrative en qualité d'Inspecteur général des Ponts-et-Chaussées.

FOUQUET C.: Graveur.

FOURIER, Jean-Joseph (1768-1830): Géomètre, professeur à l'École polytechnique et l'un des recruteurs des membres de la Commission des Sciences et Arts. Il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Institut d'Égypte. Il dirigea l'une des Commissions de reconnaissance de la Haute-Egypte et fit un rapport documenté sur les oasis du désert libyque. Il fut chargé d'importantes fonctions administratives, en particulier de celles de Commissaire du Gouvernement auprès du Divan. Rentré en France, il rédigea l'Introduction historique de la *Description de l'Égypte*. Il fut très longtemps préfet de l'Isère. Il devint aussi secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et membre de l'Académie française.

FRANK Louis: médecin militaire auteur d'un mémoire paru dans les *Mémoires sur l'Égypte*.

FUSEAU de SAINT-CLEMENT: Inscrit comme géomètre sur les registres de la Commission des Sciences et Arts en sa qualité de polytechnicien, il devint sous-lieutenant du génie et fut tué au siège de Saint-Jean d'Acre, en 1799.

GALLAND, Antoine: Prote de l'Imprimerie nationale au Caire. Auteur de plusieurs poèmes de circonstances parus dans le *Courrier d'Égypte*, il publia après son retour en France un *Tableau de l'Égypte pendant le séjour de l'Armée française*.

GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, Isidore (1805-1861): Fils du précédent; collabora à la *Description de l'Égypte*.

GÉRARD, Alexandre: jeune assistant de Geoffroy-Saint-Hilaire que celui-ci dut renvoyer en France par suite de son insuffisance.

(A suivre).



# A propos du cinquantième anniversaire de la mort de Pasteur

(28 septembre 1895)

Les travaux de Pasteur en 1865 ont sauvé la sériciculture de la maladie du ver à soie. A la fin du Congrès international des sériciculteurs tenu à Milan en 1876, Pasteur fit une émouvante déclaration sur la lutte pacifique de la science.

*...C'est la première fois que j'ai l'honneur d'assister, et sur un sol étranger, à un congrès scientifique international... et je me sens pénétré de deux impressions profondes : la première c'est que la science n'a pas de patrie, la seconde, qui paraît exclure la première, mais qui n'en est pourtant qu'une conséquence directe, c'est que la science est la plus haute personification de la patrie. La science n'a pas de patrie, parce que le savoir est le patrimoine de l'humanité, le flambeau qui éclaire le monde. La science doit être la plus haute personification de la patrie parce que de tous les peuples celui-là sera toujours le premier qui marchera le premier par les travaux de la pensée et de l'intelligence.*

A la séance de l'Académie de Médecine du 30 août 1878, Pasteur prononçait les paroles suivantes :

*...Cette eau, cette éponge, cette charpente avec lesquels vous lavez ou vous recouvrez une plaie, y déposent les germes qui, vous le voyez, ont une facilité extrême de propagation dans les tissus et qui entraîneraient infailliblement la mort des opérés dans un temps très court, si la vie, dans ces membres, ne s'opposait à la multiplication de ces germes. Mais hélas ! combien de fois cette résistance vitale est impuissante, combien de fois la constitution du blessé, son affaiblissement, son état moral, les mauvaises conditions du pansage n'opposent qu'une barrière insuffisante à l'envahissement des infinniments petits dont vous l'avez recouverte, à votre insu, dans la partie lésée. Si j'avais l'honneur d'être chirurgien, pénétré comme je le suis des dangers auxquels exposent les germes des microbes répandus à la surface de tous les objets, particulièrement dans les hôpitaux, non seulement je ne me servais que d'instruments d'une propreté parfaite, mais, après avoir nettoyé mes mains avec le plus grand soin et les avoir soumis à un flambage rapide, ce qui n'expose pas à plus d'inconvénients que n'en éprouve le fumeur qui fait passer un charbon ardent d'une main dans l'autre, je n'emploierais que de la charpie, des bandelettes, des éponges préalablement exposées dans un air porté de 130 à 150°, je n'emploierais jamais qu'une eau qui aurait subi la température de 110 à 120°. Tout cela*

*est très pratique. De cette manière, je n'aurais à craindre que les germes en suspension dans l'air autour du lit du malade ; mais l'observation nous montre chaque jour que le nombre de ces germes est pour ainsi dire insignifiant à côté de ceux qui sont répandus dans les poussières à la surface des objets ou dans les eaux communes les plus limpides.*

C'est après ces exhortations fameuses que naquit la chirurgie moderne.

Louis Pasteur, bienfaiteur insigne, transforma l'hygiène, la médecine, la chirurgie. C'est en toute vérité qu'Henri Mondor, chirurgien des hôpitaux de Paris, membre de l'Académie de Médecine et par surcroît commentateur subtil du poète Mallarmé, pouvait écrire le 6 septembre 1945 : « Si la fureur des guerres et l'émulation de destruction, depuis trente ans, ne se sont pas compliquées des massives épidémies qu'elles eussent dû entraîner ou de la désespérante gravité de toutes les blessures, c'est au génie du grand chimiste et microbiologiste français qu'on le doit ».

Le 27 décembre 1892, un suprême honneur fut offert à Pasteur. On célébra dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Sadi Carnot, le petit-fils de Lazare Carnot, l'organisateur de la Victoire pendant la Révolution française, Président de la République, entra en lui donnant le bras et le conduisit à son fauteuil. Après le ministre de l'Instruction publique, le président et le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de l'Institut, sir Joseph Lister s'avança, et Pasteur se leva pour l'embrasser. Puis parlèrent les délégués étrangers et français des plus grandes sociétés scientifiques du monde. Le dernier mot appartint à l'Association des étudiants.

Le vieux et illustre maître ne put parler ; il pleurait, le visage dans les mains. Ses remerciements furent lus par son fils.

*...Vous enfin, délégués des nations étrangères, qui êtes venus de si loin donner une preuve de sympathie à la France, vous m'apportez la joie la plus profonde que puisse éprouver un homme qui croit invinciblement que la science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre, que les peuples s'entendront, non pour détruire, mais pour édifier, et que l'avenir appartiendra à ceux qui auront le plus fait pour l'humanité souffrante. J'en appelle à vous, mon*

cher Lister, et à vous tous, illustres représentants de la science, de la médecine, de la chirurgie.

Jeunes gens, jeunes gens, confiez-vous à ces méthodes sûres, puissantes, dont nous ne connaissons encore que les premiers secrets. Et tous, quelle que soit votre carrière, ne vous laissez pas atteindre par le scepticisme dénigrant et stérile, ne vous laissez pas décourager par les tristesses de certaines heures qui passent sur une nation. Vivez dans la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques. Dites-vous d'abord: «Qu'ai-je fait pour mon instruction?» Puis, à mesure que vous avancerez:

«Qu'ai-je fait pour mon pays?» Jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais, que les efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de se dire: «J'ai fait ce que j'ai pu».

Et voici quelques pensées de Pasteur:

— La science a été la passion maîtresse de ma vie. Je n'ai vécu que pour elle et dans les heures difficiles, inséparables des longs efforts, la pensée de la patrie relevait mon courage. J'associais sa grandeur à la grandeur de la science...

Si les hommes passent, leurs œuvres restent. Nous ne sommes tous que les hôtes passagers de ces grandes demeures morales qui sont assurées de l'immortalité.

— Je ne sais quelle a pu être la part du hasard dans la naissance des arts industriels à l'origine, des sociétés, lorsque l'homme s'est montré nu et sans défense à la surface de la terre... Mais ce qui est certain, c'est que, de nos jours, le hasard ne favorise l'invention que pour des esprits préparés aux découvertes par de patientes études et de persévérants efforts...

Au point où nous sommes arrivés de ce qu'on appelle la civilisation moderne, la culture des sciences dans leur expression la plus élevée est peut-être plus nécessaire encore à l'état moral d'une nation qu'à sa prospérité matérielle.

— Laboratoires et découvertes sont les termes corrélatifs. Supprimez les laboratoires, les sciences physiques deviendront l'image de la stérilité et de la mort... Hors de leurs laboratoires, le physicien et le chimiste sont des soldats sans armes sur le champ de bataille... Prenez intérêt, je vous en conjure, à ces demeures sacrées que l'on désigne du nom expressif de laboratoires. Demandez qu'on les multiplie et qu'on les orne: ce sont les temples de l'avenir, de la richesse et du bien-être. C'est là que l'humanité grandit, se fortifie et devient meilleure.



Grands Magasins

Cicurel

(S. A. E.)

Les Magasins les plus élégants d'Egypte

R. C. 26426

# La Vie spirituelle en France

## LA VIE ACADÉMIQUE ET UNIVERSITAIRE

● L'Académie Française vient de décerner le prix Maujean à M. André D. Toledano pour son ouvrage: «La vie de famille sous la Restauration et la Monarchie de Juillet».

● M. Edouard Le Roy, professeur de philosophie au Collège de France, a été reçu par M. André Chaumeix, le 18 octobre, à l'Académie Française, où il occupe le siège de Bergson.

L'Académie a élu son nouveau directeur M. André Siegfried et son chancelier, M. Emile Henriot.

-- L'Académie des inscriptions et Belles Lettres a voté à l'unanimité le prix Gustave Schlumberger à M. Jean-Lassus pour son ouvrage: «Les Sanctuaires Chrétiens de Syrie».

● La première réunion internationale d'étudiants depuis le début de la guerre s'est tenue en France. Elle était organisée par l'Entr'aide Universitaire dont le siège central est à Genève. Cette réunion s'est tenue à Combloux (Haute-Savoie) où l'Entr'aide a ouvert un chalet qui héberge 80 étudiants à leur retour des camps d'Allemagne. 54 délégués s'y sont réunis pour discuter de l'avenir de la solidarité estudiantine. 14 nations y étaient représentées: France, Suisse, Belgique, Hollande, Angleterre, Etats-Unis, Canada, Suède, Italie, Tchécoslovaquie, Hongrie, Roumanie, Yougoslavie, Espagne. De hautes personnalités du monde universitaire ont assisté à ce congrès.

## LES LETTRES

● Emmanuel Bove, qui venait de publier un roman, «Le Piège», vient de mourir en pleine maturité, des suites d'une maladie contractée en Afrique. Il avait débuté, il y a une vingtaine d'années, avec «Mes Amis», qui manqua de peu le prix Goncourt. Depuis, «La Coalition» (Prix Figuière), «Un Père et sa Fille», «La mort de Dinah», «Journal écrit en hiver», «L'amour de Pierre Neuhart», «Le Beau-Fils», avaient affirmé le talent de cet écrivain, d'origine russe et anglaise.

● L'écrivain Robert Desnos, venu du surréalisme au journalisme, et déporté en Allemagne, est mort sur le chemin du retour, dans un hôpital militaire de Tchécoslovaquie.

● Le musée Victor Hugo, à Paris, vient de recevoir un don de l'arrière-petite fille du poète: la robe que portait Léopoldine Hugo le jour où elle se noya à Villequier; et la lettre que le poète, alors en voyage, écrivit à sa femme en apprenant l'événement par un journal.

● Le manuscrit du premier roman de Camille Lemonnier: *Les dix-huit ans de Denise*, vient d'être

offert à la Bibliothèque Nationale par Mme Denise Picard, avec la lettre d'envoi que lui adressa l'auteur en lui dédiant ces feuillets.

● Les Editions Lugdunum viennent de créer un prix littéraire dit «Prix Rabelais» de 20.000 frs., destiné à commémorer chaque année une œuvre gaie.

● Le *Journal officiel* de France a publié un décret portant organisation de la direction générale des Lettres et des Arts.

En ce qui concerne plus particulièrement le service des Lettres, le bureau central est chargé:

De la réglementation des relations entre les auteurs, les éditeurs et les libraires; de la fixation des règles applicables aux contrats d'édition; de l'élaboration du statut des écrivains; de la réglementation du domaine public payant; de l'organisation des manifestations et célébrations officielles; de la gestion des crédits de personnel et de matériel inscrits au budget du ministère de l'Education nationale au titre de l'Institut de France; de la liaison entre les pouvoirs publics et les associations littéraires; de l'aide aux écrivains et à leurs familles sous la forme d'encouragements et de secours; de la création d'un musée de la littérature auquel sera rattaché le service de protection et d'entretien des maisons des écrivains; de la publication d'un guide littéraire de la France et d'un bulletin d'information de l'activité littéraire; de la gestion d'une caisse nationale des lettres ayant pour objet d'encourager les jeunes écrivains soit par des allocations leur donnant la possibilité de se consacrer librement à un travail de création, soit en contribuant aux frais d'impression de leurs œuvres.

● De Montevideo, le poète Jules Supervielle est sur le point de revenir en France avec les manuscrits de plusieurs pièces inédites, dont l'une porte le titre de *Robinson*, un important fragment d'une autre. *Merci, Shéhérazade*, a paru dans le premier numéro de la revue française *Valeurs*, éditée à Alexandrie.

● M. André Maurois rentrera prochainement en France. Il nous rapportera une *Histoire des Etats-Unis*, ses *Mémoires* et un roman.

● A l'occasion de son soixantième anniversaire, M. Jules Romains annonce que *Les Hommes de bonne volonté* vont terminer leur carrière par le 27<sup>e</sup> volume.

● On annonce la prochaine arrivée à Paris de Marie-Louise Amrouche. Cette jeune femme, qui est la sœur du poète Jean Amrouche, s'est fait connaître par des récits et des chants inspirés du folklore berbère de Kabylie. Elle arrive d'Alger où une douloureuse maladie l'a longtemps retenue, mais ne l'a pas empêchée de terminer plusieurs manuscrits. Ceux qui l'avaient entendue avant la guerre n'ont pas oublié sa voix pa-

thétique dans les chants kabyles que son frère a adaptés en français, et se réjouissent de la voir reprendre place dans la vie littéraire et artistique de la France.

● Le samedi 8 septembre a été célébré, au Palais de Chaillot, le 10<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Henri Barbusse. Hommage a été rendu à l'écrivain, au combattant, au révolutionnaire, à l'homme.

● Dans une interview des «Lettres Françaises», M. Georges Duhamel déclare: «Je m'en vais au Canada. Je compte y faire une dizaine de conférences et parler de la civilisation et de la langue françaises».

● M. Capitant vient d'arrêter définitivement la composition du *Comité national d'épuration* qui aura à statuer sur les écrivains et compositeurs en vertu de l'ordonnance du 30 mai dernier. Sur la liste qui lui était soumise par les diverses sociétés d'auteurs, il a choisi Mme Simone Saint-Clair, MM. Francis Ambrière, Gabriel Audisio, le général Brémond, Joseph Szyfer et Charles Vildrac. Le ministre a également désigné M. Gérard Frèche, avocat général près la Cour d'appel de Paris, pour présider ce comité, dont les travaux commenceront vraisemblablement dès la rentrée.

Les sanctions dont disposera le *Comité national d'épuration* consisteront en interdictions temporaires de l'exploitation de l'œuvre d'un écrivain convaincu d'avoir prêté l'influence de son nom et son talent à la propagande nazie, sans préjudice des poursuites pour faits patents de collaboration, qui demeurent du ressort des tribunaux réguliers. Le Comité pourra également décider la confiscation de certains droits d'auteur au profit d'œuvres littéraires ou artistiques d'intérêt public.

● Un *Prix des Critiques* vient d'être fondé par les Editions du Pavois. Il a semblé intéressant de demander à des critiques littéraires réputés de couronner chaque année l'œuvre qu'ils ont estimée la plus valable. Le jury, composé de Marcel Lefland, Maurice Blanchot, Jen Blanzat, André Billy, de l'Académie Goncourt, Jean Grenier, Emile Henriot, de l'Académie française, Armand Hoog, Robert Kemp, Frédéric Lefèvre, Gabriel Marcel et Jean Paulhn, attribuera pour la première fois, en novembre 1945, ce prix de 100.000 francs à une œuvre originale, écrite en français et publiée entre la libération de Paris et la fin septembre 1945. Le prix peut être attribué à un écrivain étranger.

● La *Confédération générale des Oeuvres laïques* met au concours la rédaction de trois ouvrages qui seront intitulés: *Histoire de la civilisation, Histoire de la science, Histoire des religions*. Ces trois livres, d'environ 300 pages, devront être d'une lecture attrayante, tout en respectant la vérité scientifique. Le concours est doté de 300.000 francs de prix. Les manuscrits devront être envoyés avant le 1<sup>er</sup> avril 1946, 3, Rue Récamier, Paris-7<sup>e</sup>, à la *Ligue française d'Enseignement*, qui, sur demande, envoie le règlement détaillé de ce concours.

## Nouvelles Diverses.

● Le 56<sup>e</sup> Congrès de la Ligue Française d'Enseignement, interdite par le gouvernement de Vichy, s'est tenu à Paris, du 25 au 29 Septembre, en présence de plusieurs ministres, dont M. Capitant, ministre de l'Education Nationale. Le général de Gaulle a prononcé une allocution.

M. Albert Bayet, professeur à la Sorbonne, qui préside la Ligue depuis la clandestinité, a été confirmé dans ses fonctions.

L'Assemblée s'est prononcée pour la nationalisation de l'enseignement, afin de réaliser l'égalité des jeunes Français devant l'instruction. Elle a demandé la suppression de toutes les subventions aux écoles privées, la réalisation d'une école nationale, dans laquelle toutes les croyances seront respectées, l'organisation de la post école avec le double souci de compléter la culture générale et de contribuer à la préparation professionnelle des jeunes gens et des jeunes filles, l'introduction totale de la législation française en Alsace.

L'Assemblée préconise la création d'écoles professionnelles d'Etat, travaillant en liaison étroites avec les syndicats de l'industrie ou de l'agriculture; la création dans chaque quartier et chaque village de centres de vie culturelle, où par le cinéma, le théâtre, la radio, les livres, les adolescents et même les adultes, trouveraient le moyen de s'instruire et de s'initier aux joies de l'esprit, afin que soit lancé «un humanisme nouveau».

● Le Comité directeur de l'Union Nationale des Intellectuels, fondée récemment, s'est réuni, sous la présidence de Georges Duhamel, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Le Comité directeur a mis au point le programme des grandes manifestations prochaines, notamment: célébration du cinquantenaire de la mort de Pasteur, semaine de la création artistique dans la couture.

La rédaction d'un «Livre Blanc» sur les atrocités nazies dans le domaine intellectuel sera confiée à une commission présidée par M. Martin-Chauffier, journaliste et écrivain, récemment rentré de déportation.

Le premier Congrès de l'U.N.I. aura lieu à Paris vers la fin de décembre.

● Des membres de la délégation des Syndicats de l'U.R.S.S. au Congrès Syndical International, qui s'est tenu à Paris, ont fait au Musée du Louvre une visite commentée par le peintre Fougereon, secrétaire de l'Union des Arts Plastiques.

Cette délégation comprenait M. Kariaguine, président de la Fédération des Cheminots, Mme Tvetskova, présidente de la Fédération du Textile, et M. Jmikov, président-adjoint de la section internationale du Conseil Central des Syndicats de l'U.R.S.S.

● Sur l'initiative de M. Charles Tillon, ministre de l'Air, M. Capitant, ministre de l'Education Nationale, a décidé de récompenser le jeune Français qui se sera avéré le meilleur élève en géographie, en lui attribuant pour prix un voyage de 3.000 kilomètres en avion.

● Une mission de l'Institut portugais pour la Haute Culture, composée de MM. Leite Pinto, vice-président, et Medeiros de Gouveira, secrétaire général, a séjourné à Paris du 3 au 18 septembre, et pris contact avec la Direction Générale des Relations Culturelles et le Ministère de l'Éducation Nationale. Les négociations ont abouti à un accord de principe sur l'échange de boursiers entre les deux pays ainsi qu'à une série de mesures favorisant le développement des études portugaises dans nos enseignements secondaire et supérieur.

## Traductions.

● Chez Gallimard, vient de paraître une biographie et une explication du génie de *Franz Kafka*, par Max Brod, qui fut l'ami intime de Kafka, tchèque, israélite et écrivain de langue allemande comme lui.

● La Nouvelle Edition publie *L'Eau du Fossé*, de la romancière finlandaise Helva Hamalainen. Histoire d'une jeune femme abandonnée par son mari au moment où elle met un enfant au monde. L'ouvrage est traduit par Mme Irma Chanoine.

● Boris Metzger, qui vient d'achever la traduction d'une *Histoire de la Littérature soviétique*, par Gleb Struve (Editions du Chêne) et celle d'un ouvrage sur *Les Partisans*, par le général-major Kovpak (Ed. La Jeune Parque), prépare actuellement l'édition française d'une biographie de *Staline*, par Emil Ludwig (Ed. des Deux-Rives) et d'un roman de Vladimir Lidine: *Le Grand Fleuve* (Ed. du Pavois), dont l'action se déroule sur les rives de l'Amour.

● Les éditions de la Jeune Parque annoncent: Traduit du russe: *Contes de ma Patrie*, de Platonov;

Traduit de l'anglais: *Le Nez de Cléopâtre*, de Loa Berners.

● Les Editions Hier et Aujourd'hui rééditent: *Et l'Acier fut trempé*, de Nicolas Ostrovski, traduit du russe par V. Teldman, avec une préface de R. Rolland, et annoncent sous presse, *La Mère*, de Maxime Gorki.

● *La Grande Epouvante*, souvenirs de guerre d'un émigré polonais, Bor Basking, et *Trois siècles de diplomatie russe*, de Constantin de Grunewald, viennent de paraître chez Calmann-Lévy.

● Chez Stock, *La Bataille du désert*, par P.W. Rainer, traduit de l'anglais par Emile Saillens. L'auteur raconte sa vie du printemps 1940 au printemps 1943 comme officier du génie de la 8e armée britannique en Afrique du Nord. Le commandant Rainer était chargé spécialement de l'approvisionnement en eau et de l'établissement des pipes-lines destinés à transporter le précieux liquide à travers les sables du désert.

● Chez Albin Michel, *Il y a longtemps*, par Margaret Kennedy, roman traduit de l'anglais par Henri Thin.

● La Nouvelle Edition publie *Une dame perdue*, par Willa Cather. Le texte vient d'être mis

au programme de la licence ès-lettres en Sorbonne.

● Charles Mauron inaugurera prochainement, avec sa traduction du *Tristram Shandy*, la collection de classiques étrangers «Amalthée», dirigée par Armand Pierhal. *Middlemarch*, de George Eliot, traduit par Albine Léger, paraîtra ensuite dans la même collection.

● Chez Gallimard, M. Pierre Leyris publie une traduction des *Iles enchantées* et de *Bartleby l'écrivain*, d'Herman Melville, auteur de *Moby-Dick*.

● Chez le même éditeur, en tirage restreint en deux couleurs, *Memorandum*, de Nietzsche: maximes et textes recueillis et présentés par Georges Bataille.

## LE CINEMA

● Au printemps prochain ouvrira à Paris une vaste exposition, organisée par la Direction Générale de la Cinématographie Française à l'occasion du cinquantenaire du cinéma né en décembre 1895. La France, qui compte, avec Emile Reynaud, Marey, Louis Lumière, Georges Méliès, quelques-uns des pionniers les plus ardents de cet art neuf, se doit d'en commémorer avec éclat l'anniversaire.

## La Semaine internationale et le Congrès du film à Bâle.

C'est du 1er au 8 septembre que l'on a présenté à Bâle d'importants films inédits en Suisse, envoyés par plusieurs pays participants, dont les Etats-Unis, la France, la Grande-Bretagne, puis le Mexique, la Suède, la Tchécoslovaquie et l'U.R.S.S.

La France a fait projeter les films suivants:

Les Enfants du Paradis (Marcel Carné);

Lumière d'été (Jean Grémillon);

Lucrèce (Léo Joannon);

Le Carrefour des Enfants perdus (Léo Joannon);

Espoir (d'André Malraux);

Un film sur le Vercors (inédit même en France).

De plus, des films de la cinématographie française ont été présentés:

Un chapeau de paille d'Italie (René Clair);

En rade (A. Cavalcanti).

L'affaire est dans le sac (Jacques et Pierre Prévert);

Le Chien andalou et l'Age d'or (Luis Brunel).

Cinq films documentaires ont été choisis parmi des centaines:

Le Tonnelier (M. Rouquier);

Economie des métaux;

Naissance d'un spectacle (J.-K. Raymond Millet);

Les Heures qui passent (J.-K. Raymond Millet);

Paperasses (Jacques Lemoigne).

S. & S.  
**SEDNAOUI**

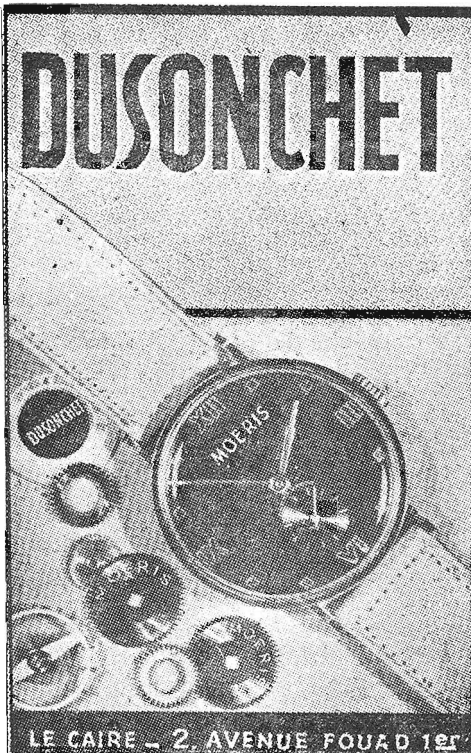
& Co. LTD.

*place Khazindar*  
*Le Caire*

Branches à :

ALEXANDRIE - TANTAH - MANSOURAH  
PORT SAID - FAYOUM - ASSIOUT

R. C. 377



Six conférences ont été données par les représentants français qui ont successivement parlé : René Jeanne, sur : Le document historique par le cinéma ;

Maurice Réfrégier, sur : Les buts de la création des coopératives de cinéma en France ;

Marcel L'Herbier, sur : L'enseignement de l'art cinématographique ;

Charles Ford a dirigé une séance de discussions sur le problème du doublage des films ;

M. Jean Painlevé, sur : Les films d'enseignement ;

J.-K. Raymond Millet, sur : Le film documentaire en France.

De nombreux problèmes posés par le cinéma dans le monde, d'ordre moral, intellectuel et industriel ont été abordés et étudiés au cours de ce congrès qui a donné, pour la première fois depuis 1939, l'occasion de reprendre des relations internationales interrompues depuis cinq ans.

## A L'ÉTRANGER

### Finlande :

● Le Théâtre suédois d'Helsinki a monté une pièce de M. Jacques Deval qui n'a pas été représentée en France encore et n'a été jouée jusqu'ici qu'en Suède. Cette œuvre d'un auteur français a été bien accueillie. Son titre anglais est «Errand for Bernice».

### Suisse :

● Le «Festival français» s'est inséré dans la saison de Zurich, il fut tenu avec le concours de la Comédie-Française et d'une partie de la troupe de l'Opéra.

Le programme de la Comédie-Française, réparti en deux représentations, comportait une partie classique de comédie légère avec deux pièces de Marivaux (*Les Fausses Confidences* et *L'Épreuve*) et un drame moderne *Les Mal Aimés* de François Mauriac.

Quant au Ballet de l'Opéra, il avait délégué une partie de sa troupe (composée de Mlle Darsival, M. Serge Peretti, de quatre premières danseuses et des ensembles).

Entre ces deux grands spectacles, la troupe de l'Atelier présenta *L'Antigone* de Jean Anouilh.

● Les éditions du Milieu du Monde (Genève) publient «Le grand amour de Flaubert», histoire de la passion de toute sa vie pour Elisa Foucauld, qui inspira l'«Education sentimentale».

Près de Lausanne, ont eu lieu, sur le modèle des «Entretiens», qui réunissaient autrefois chaque année à Pontigny les intellectuels français pour discuter de questions politiques ou littéraires, des «Entretiens du château d'Oron» organisés par M.R. Bovard, directeur de la revue «La Suisse contemporaine». Les débats ont eu lieu sous la direction de MM. Charles Baudoin et Pierre Bove sur le sujet : «Le maintien et l'organisation de la paix». M. Bovard avait eu l'idée d'inviter des psychiatres à rechercher les moyens de guérir l'esprit d'agression.

## République Argentine :

● A propos de l'arrivée à Buenos-Aires d'une mission intellectuelle française, la Fédération universitaire de cette ville a adressé à la jeunesse studieuse de France un cordial message de solidarité et de fraternité qui se termine par cet appel enthousiaste: «Jeunesse libre de la libre France, votre lutte sanglante est achevée, il faut maintenant aider à la reconstruction; que le Droit et la Justice vous éclairent et inspirent tous vos actes; qu'encore une fois, comme en 39, la France éternelle élève sa voix pure pour annoncer à tous les hommes de la terre qu'une aurore nouvelle illumine le monde».

## Etats-Unis :

● A l'occasion de la mort de Paul Valéry, Mme Henri Bonnet, femme de l'Ambassadeur de France, a fait don à la bibliothèque de la Chambre des Représentants d'un court poème que Valéry avait rédigé au dos d'un menu du Grand-Hôtel, à Paris, en 1937, intitulé: «Inscription au Treccadéro», et qu'il avait dédié à Mme Bonnet.

● Un libraire new-yorkais a pour la première fois fait une exposition de livres français édités pendant l'occupation, en zone occupée, en zone libre, publiquement ou clandestinement.

● «Le serpent dans la galère», de Georges Duhamel, avec dessins d'Henri Masson, vient de paraître chez Curt Valentin. Ce livre décrit la vie quotidienne dans la France occupée et insurgée.

Denis de Rougemont a publié une seconde édition augmentée de «La part du diable».

Sous le titre «Arcane 17», le surréaliste français André Breton publie un livre qu'il a écrit selon sa formule favorite, c'est-à-dire exprimant ses pensées dans leur chronologie et leur chaos originels.

Mme Rachel Bepaloff a publié chez Brentano, à New-York, un essai sur l'Illiade.

De Nicolas Callas vient de paraître une étude sur l'architecture espagnole recherchée dite «churriguèresque».

Le peintre français Max Ernst a exposé à Chicago.

● Le musée d'art moderne de New-York vient d'exposer quatorze toiles de Van Gogh prêtées par son neveu William Van Gogh et représentatives des différentes manières du peintre depuis ses débuts en Hollande jusqu'à sa mort à l'asile d'aliénés de St-Rémy. Les fameux «Cypres de St-Rémy» sont exposés avec le «Champ de blé», «la maison de Van Gogh à Arles» et «le jardin de Daubigny».

● Le poète André Spire, parti pour les Etats-Unis en 1940 en mission officielle, rentrera à Paris au printemps prochain. Il a fait de nombreuses conférences et publié, à New-York un recueil de vers. Bientôt paraîtra à la fois à New-York et à Paris (chez Corti), la *Technique poétique* à laquelle il travaille depuis de longues années.



3, Passage Baehler (Kasr el Nil)  
Tél. 40367

*Vous trouverez pour la  
saison d'hiver tout ce qu'il  
vous faut :*

**Ensembles tricot  
Tailleurs  
Jupes et blouses  
Robes en lainage anglais  
et Robes de chambre**

*du meilleur goût,  
aux meilleurs prix.*

**F ÉCOLES FAX**

**LANGUES VIVANTES  
COMMERCE - COMPTABILITÉ  
STÉNO - DACTYLO**

●  
**LE CAIRE - 1, Avenue Fouad 1er  
ALEXANDRIE - 30, Bld. Zaghoul  
HELIOPOLIS - 10, Bld. Abbas  
PORT-SAID - 14, Rue Eugénie  
TANTAH - Midan El-Saa**

**De retour au Caire****Dr. LEVY LENZ**

Chirurgien Esthétique.

Ancien Médecin des Hôpitaux de Berlin.

(Correction du nez, des oreilles et du buste. Elimination des poches sous les yeux, des rides et des cicatrices. Suppression des graisses du ventre et des hanches, etc.).

**Consultations : 5 - 6 p.m.****LE CAIRE**

21, Rue Antikhana. Imm. Groppi.

**Maintenant,****plus que jamais...****Vous avez besoin de perfectionner vos connaissances.****APPRENEZ VITE & BIEN**

L'ANGLAIS — LE RUSSE

L'ALLEMAND

LE GREC — L'ITALIEN

L'ARABE

LA STENO-DACTYLOGRAPHIE

LA COMPTABILITE

LE COMMERCE

**ÉCOLE**  
**NEL**

27, rue Kasr-el-Nil, LE CAIRE

Tél. 16755

**Italie :**

● M. Albert Grenier, professeur d'antiquités celtiques, au Collège de France, veint d'être nommé directeur de l'École française de Rome, dont la réouverture a été fixée à novembre prochain.

**Pays-Bas :**

● Pour la première fois depuis 5 ans, des films français vont être projetés sur les écrans hollandais.

**Mexique**

● Le bulletin de l'Institut français d'Amérique latine publie le cours sur «Descartes et le rationalisme moderne» fait à l'Institut français par M. Joaquin Xirau, ex-doyen de la Faculté de philosophie de Barcelone.

A l'Institut mexicano-européen des Relations culturelles, le docteur Fisson a fait une conférence sur les «Provinces françaises de l'Afrique noire».

La maison Quetzal de Mexico, vient de rééditer «Mon cœur mis à nu; fusées; choix de maximes consolantes sur l'amour», où Baudelaire a révélé ses pensées les plus intimes.

**Brésil :**

● Dans son cours public fait en portugais à la Faculdade Nacional de Filosofia de Rio-de-Janeiro, le professeur Paul Ronai a commencé une série de 12 conférences consacrées à l'introduction à la lecture et à l'étude de l'œuvre d'Honoré de Balzac.

● M. Paul Lecoite, agent consulaire de France à Bêlém, vient de publier à la Cia. Nationale Editora de St. Paul, un nouvel ouvrage sur l'Amazonie intitulé: *O Estado de Para* (L'Etat de Para).

M. Paul Lecoite, arrivé au Brésil il y a 50 ans (il avait été chargé, en 1891, d'une mission scientifique et géographique en Guyane brésilienne), a consacré sa vie, pendant un demi-siècle, à l'étude de l'Amazonie. Son premier ouvrage: *L'Amazonie brésilienne, le pays, ses habitants, ses ressources, notes et statistiques jusqu'en 1920*, a été consacré alors, et est resté depuis, le principal ouvrage en français sur l'Amazonie. Après cette date, M. Paul Lecoite a publié en 1934, en portugais, un ouvrage sur *Les arbres et les plantes utiles de l'Amazonie brésilienne*.

● Au Congrès national d'éducation qui vient de se tenir à Rio de Janeiro une motion d'hommage à la France a été votée, exprimant le vœu «que cette grande nation, rétablie dans sa autonomie et dans le culte fervent des idéaux démocratiques, intensifiée, dans un esprit de large compréhension de la fraternité universelle, ses relations traditionnelles de civilisation et d'amitié avec le Brésil, dont le peuple a pris l'habitude d'admirer les valeurs légitimes».

● Dans une conférence prononcée dernièrement à l'Alliance française, à Sao Paulo, Mme



*Diane de Ronceray*, interne des hôpitaux de Paris, a affirmé que rien qu'en Français en bas âge la France avait perdu au moins un million de vies: si l'on ajoute à ce chiffre tragique les autres non moins tragiques, afférents aux prisonniers de guerre, déportés, mutilés de guerre, et à ceux qui sont dans l'incapacité de produire par suite de la sous-alimentation, on aura une idée approchée de la très grave situation à laquelle les Français doivent faire face, à cette heure où ils entreprennent la reconstruction de la grande nation latine.

● Les éditions Renascença de Sao-Paulo, qui ont commencé, il y a deux ans, la réalisation d'un programme assez ample de traductions d'ouvrages documentaires et scolaires français, vient de faire paraître la traduction du Précis de littérature française de Daniel Mornet.

● Le ministère de l'Education nationale a publié, par les soins de son poste de radio, un livre intitulé: «Français, nous croyons en vous», réunissant les principaux textes prononcés à ce poste, du 27 septembre 1943 au 9 octobre 1944. Ces textes émanent, pour la plupart, des intellectuels, journalistes et amis brésiliens de la France. Quelques-uns ont été rédigés par des professeurs français résidant au Brésil. La plupart des textes sont publiés en portugais, certains ont été émis et réédités en français.

La presse brésilienne a rendu compte en son temps de l'important effort ainsi fait par Mme Beatrix Raynal pour encourager au Brésil la foi dans les destinées spirituelles de la France.

● Le 15 septembre a eu lieu à Rio le vernissage de l'exposition française «Art et Création».

Elle a été annoncée au public par plusieurs conférences.

L'Ambassadeur de France, général d'Astier, a présidé la première du cycle de celles de Germain Bazin, conservateur du musée du Louvre. Ce dernier a été présenté par M. Gustavo Capanema, ministre de l'Education Nationale qui a conclu par les mots: «La France reste vivante et forte, le monde a besoin d'elle».

La deuxième conférence de M. Germain Bazin portait sur Picasso. Elle a suscité un vif intérêt parmi le public jusqu'ici peu familier des œuvres de l'artiste.

L'exposition a été commentée à la radio par M. Bazin pour la section peinture, M. R. Warrier, attaché culturel, pour la section Livres, M. Monsier, directeur au ministère de l'Economie Nationale, pour la section Métiers.

Le général d'Astier a souligné l'importance et le mérite de l'effort réalisé par la France et a rendu hommage à la fidèle amitié du Brésil.

Le grand peintre brésilien Portinari a visité en compagnie de l'ambassadeur de France les salles de peinture.

Vingt films français seront présentés. Le premier, *Pontcarral*, a été l'occasion pour M. Herbert Moses, président de l'association de la presse brésilienne, de proclamer les qualités du cinéma français; le deuxième film projeté le 17 septembre était: *Les Anges du Péché*.

demandez

BONBONS • CHOCOLAT  
CACAO • CHEWING GUM  
TOFFEES • GAUFFRETTES



Demander  
les produits

**DEMERDACHE**

Tél. 40825 — Le Caire

Sirops,  
Confitures,  
Pickles,  
Oignons marinés,  
Picalilly,  
Olives vertes  
Olives noires,  
Huile d'olives.

EN VENTE PARTOUT.

Le 15 septembre s'est ouverte également l'exposition de haute mode et de haute couture française, avec la décoration de Monin.

● L'association culturelle franco-brésilienne a inauguré ses nouveaux locaux, en présence de l'ambassadeur de France qui a remercié le professeur Osorio de Almeida et le comité de l'association pour l'œuvre qu'ils ont accomplie.

### **Belgique :**

● La Comédie Française a donné, au théâtre de la Monnaie à Bruxelles, deux représentations exceptionnelles du *Soulier de satin*, en présence de l'auteur, M. Paul Claudel.

### **Chili :**

A l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation, la Librairie française présente la première édition de grand luxe, à 1.000 exemplaires, de la *Légende de saint Julien l'hospitalier*, de Gustave Flaubert, illustrée de huit dessins à la plume de Bernard Bouts.

### **Guatemala :**

● A la première Foire du Livre de Guatemala, la France, représentée par un stand de l'Association culturelle franco-guatemalienne, connut un grand succès. L'exposition résume les illustrations de livres français depuis les manuscrits médiévaux jusqu'aux livres modernes.

### **U. R. S. S.**

Louis Aragon, accompagné de sa femme, Elsa Triolet, est arrivé à Moscou, où il a été accueilli par Nikolai Tickonov, président de la Société des écrivains d'U.R.S.S., et de nombreux artistes et auteurs soviétiques.

### **Yougoslavie**

● Une troupe de l'Opéra français a exécuté à Belgrade des extraits du ballet de *Sylvia*, de Léo Delibes.

### **Pologne :**

● En réponse à une proposition du Gouvernement français, le Gouvernement polonais a décidé d'envoyer en France 3 savants et 3 hommes de lettres éminents pour y faire des conférences.

A titre de réciprocité, des intellectuels français se rendront en Pologne.

● Au cours d'un entretien qu'il a accordé aux journalistes français présents à Varsovie, M. Modzelewski, vice-ministre des Affaires Etrangères, a exprimé son désir de voir reprendre et s'intensifier les relations culturelles avec la France.

### **Venezuela :**

● Le «Centre Universitaire de Culture Française» a inauguré sa bibliothèque, en présence des autorités universitaires vénézuéliennes et du ministre de France. Un bal a été organisé en l'honneur des étudiants français victimes de la guerre.

## **Les Conférences des**

# **“Amis de la Culture Française”**

**vont reprendre.**

La première manifestation aura lieu  
à l'Oriental Hall le mercredi 21 novembre à 6 h. 45

**Inscrivez-vous pour la Saison au Siège :**

**1, Midan Soliman Pacha — LE CAIRE**

**ABONNEMENT ANNUEL (membre adhérent) : P.T. 120.**

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

TÉL. 5 0 8 5 2. -- 3, RUE SOLIMAN PACHA — LE CAIRE

---

*Monsieur et Cher Abonné,*

*A l'occasion du 10ème anniversaire de notre Revue, nous vous adressons cet appel pour participer à notre effort de diffusion et de pénétration parmi les intellectuels de langue française de ce pays.*

*Vous avez bien voulu nous manifester votre sympathie en souscrivant un abonnement à cette Revue. Nous nous permettons de vous solliciter en vue de nous en procurer encore un, même un seul, que vous trouverez facilement dans votre entourage de parents et d'amis.*

*A cet effet, nous vous envoyons un bulletin de souscription que nous vous prions, si vous consentez à faire ce geste en notre faveur, de faire remplir et de nous retourner.*

*Veillez agréer, M....., avec nos remerciements anticipés, l'assurance de nos sentiments dévoués.*

*La Direction.*

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

TÉL. 50852 — 3, RUE SOLIMAN PACHA — LE CAIRE

Tarif des abonnements : 1 AN { Egypte : Piastres Tarif 120  
Etranger : » » 130

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Nom du souscripteur : .....

Adresse à laquelle la Revue doit être envoyée : .....

Adresse à laquelle le Reçu doit être présenté à l'encaissement : .....

Abonnement à partir de .....

....., le ..... 19.....

Signature de l'abonné :

<p>VINS.</p> <p>ADON ATIC</p> <p>VIN ROUGE Prd</p> <p>BLANC DMI-SEC '07</p> <p>Vin Blanc Pomme d'Or</p> <p>—</p> <p>VIN DOUX ROUGE</p> <p>VIN DOUX BLANC.</p> <p>—</p> <p>LIQUEURS</p> <p>CHERRY BRANDY</p> <p>CREME de MENTHE</p> <p>—</p>		 <p>Vins Liqueurs Dousseux</p> <p><b>RICHON LE ZION &amp; ZICHRON JACOB</b></p>	<p>LIQUEURS.</p> <p>CREME de MENTHE</p> <p>ANISETTE</p> <p>EDMUND</p> <p>ABTEL</p> <p>ORACAO</p> <p>—</p> <p>MOUSSEUX.</p> <p>BEACONFIELD</p> <p>CHATEAU MOUTON</p> <p>CORDON BLEU</p> <p>GOLD RIBBON</p> <p>CARTE D'OR</p> <p>—</p>
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Elles vous font bien voir les choses.



Elles vous feront bien voir des gens.

lunettes **Dusanquet**

2, Rue Fouad I<sup>er</sup> — Le CAIRE



*les plus grands  
magasins du  
E. moyen orient  
Etablissements*

**OROSDI-BACK**

*Le Caire - Port-Said*

R.C.302